

Maze
MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, MODE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART
MARS 2014 - NUMÉRO 27
ACTUALITÉ
SOTCHI, C'EST FINI !
LA CONSTITUTION TUNISIENNE
CINÉMA
ONLY LOVERS LEFT ALIVE
UN ÉTÉ À OSAGE COUNTY
RENCONTRE ET DÉCOUVERTE
PALE GREY
© Elodie Timmermans
ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947
MAZEMAG.FR - PAR DES JEUNES, POUR LES JEUNES !
RETROUVEZ MAZE : FACEBOOK.COM/MAZEMAG ET TWITTER.COM/MAZEMAG

LES LIEUX DU FESTIVAL

ARCHIPEL, GRANVILLE
LA BRÈCHE, PÔLE NATIONAL DES ARTS DU CIRQUE DE BASSE-NORMANDIE / CHERBOURG-OCTEVILLE
CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DE CAEN / BASSE-NORMANDIE
COMÉDIE DE CAEN, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE NORMANDIE
ESPACE CULTUREL BUISSON, TOURLAVILLE
ESPACE JEAN VILAR, IFS
LE PRÉAU, CENTRE DRAMATIQUE RÉGIONAL DE BASSE-NORMANDIE, VIRE
QUAI DES ARTS, ARGENTAN
LA RENAISSANCE, MONDEVILLE
SCÈNE NATIONALE 61, ALENÇON / FLERS / MORTAGNE AU PERCHE
SERVICE CULTUREL DE LA COMMUNAUTÉ DE COMMUNES DE LA HAGUE
THÉÂTRE DE CAEN
THÉÂTRE DES MIROIRS, LA GLACERIE
THÉÂTRE MUNICIPAL DE COUTANCES
THÉÂTRE DE SAINT-LÔ
LE TRIDENT, SCÈNE NATIONALE DE CHERBOURG-OCTEVILLE
VILLES EN SCÈNE / CONSEIL GÉNÉRAL DE LA MANCHE

AVEC
L'ÉLAN DES JEUX, PROJET TERRITORIAL ASSOCIÉ AUX JEUX ÉQUESTRES MONDIAUX
FESTIVAL FEMMES DANS LA VILLE / ASSOCIATION BIG WALTER
FESTIVAL LE PRINTEMPS DE LA CHANSON / OFFICE DÉPARTEMENTAL DE LA CULTURE DE L'ORNE
HARAS NATIONAL DU PIN
HARAS NATIONAL DE SAINT- LÔ
MANÈGE DE L'ACADÉMIE DE LA GUÉRINIÈRE
VILLE DE CAEN
VILLE DE LA HAYE-PESNEL
VILLE DE QUETTEHOU
VILLE DE SAINT-HILAIRE-DU-HARCOUËT

20 MARS AU 13 AVRIL 2014

FESTIVAL DES NOUVELLES FORMES DE CIRQUE EN BASSE-NORMANDIE

SPRING

www.festival-spring.eu

La brèche
PÔLE NATIONAL DES ARTS DU CIRQUE DE BASSE-NORMANDIE / CHERBOURG-OCTEVILLE
02 33 88 33 99











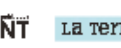
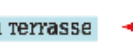












ÉDITORIAL

Nous vous avions annoncé un numéro de février court, mais intense et il semblerait que nous ne nous soyons pas trompé. Le point névralgique ce mois-ci, c'était Sotchi et plus généralement la Russie organisatrice des Jeux olympiques d'hiver. Une fois de plus, l'actualité, sportive à première vue, s'est révélée plus politique que jamais. Une certaine prise de conscience s'est opérée à travers le monde par rapport au déficit démocratique de cette grande puissance. De nombreux écrivains, artistes et personnalités se sont soulevés contre Poutine, pour le droit des homosexuels et aux libertés en général. Mais qu'en restera-t-il ? Bien naïf celui qui pense que l'occident peut avoir une influence majeure sur ce pouvoir fortement établi. Seulement, ce soutien et cette prise de position ont une grande importance pour les Russes qui aspirent à un changement. Cela ne se transpose-t-il pas directement dans les révoltes ukrainiennes ? Tout reste à écrire, mais nous ne voulions pas passer à côté de ces jeux. Si vous ne les avez pas suivis, nous vous récapitulons ce mois-ci tout ce qu'il faut en retenir dans un dossier bilan de Sotchi. Puis de Marseille aux États-Unis (où François Hollande a fait un déplacement remarqué) en passant par la Tunisie, nos pages actualités sont une fois de plus variées pour ce vingt-septième numéro de Maze.

Outre le sport et la politique, la culture est toujours à l'honneur. Les Césars se terminent et les Oscars se profilent à l'heure où nous bouclons ce numéro. La rédaction ciné aurait aimé faire le bilan de ces cérémonies phares, vous dire son désarroi devant l'ovation quelque peu exagérée faite à Guillaume Gallienne laissant un peu pour compte Adèle, l'Inconnu du Lac et quelques films qui ont fait frémir le cinéma français depuis un an, mais se contente donc de revenir sur des films récents pour vous les faire découvrir, apprécier ou détester : Ida, Grand Budapest Hotel, Only Lovers Left Alive, Jack et la mécanique du cœur, American Bluff, Minuscule... Mais vous pourrez aussi redécouvrir des films comme Tomboy ou Restless, plus anciens, mais qui vous garantiront des soirées cinéphiles réussies. Du côté de la musique, février marquait aussi une actualité importante, des Victoires aux sorties d'albums attendus depuis plusieurs mois, Fauve en tête de liste (oui, ici aussi, la critique sera plutôt élogieuse, mais ne fuyez pas tout de suite). Notre couverture ce mois-ci est dédiée à un jeune groupe que nous avons rencontré, Pale Grey, nous prenons le parti de la découverte ce mois-ci encore ! Vous ne passerez cependant pas à côté de St Lô, Cœur de Pirate, Skip The Use ou Peter Peter. Les littéraires seront comblés de la traditionnelle nouvelle de Basile Imbert dans ce numéro de mars, tandis que les artistes pourront se plonger dans le réalisme de Courbet et le festival de cirque contemporain Spring. Découvrez enfin un créateur montant, Simon Porte Jacquemus dans nos pages modes ainsi qu'un résumé de toutes les dernières infos jeux vidéos pour les gamers avertis et les gamers du dimanche. Tout ceci n'est qu'une sélection de ce que vous trouverez à l'intérieur de ce numéro réalisé avec amour par l'équipe de Maze !

Lisez, approuvez, contredisez, partagez, réagissez, rejoignez-nous... En bref, exprimez-vous. Nous vous souhaitons une bonne lecture et vous donnons rendez-vous pour un vingt-huitième numéro en avril.

- Baptiste Thevelein et Quentin Tenaud
Rédacteurs en chef et directeurs de la publication

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. SIRET : 75179355500010. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze). L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann, 59100 Roubaix, France). Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

Maze est soutenu par la ville de Cherbourg-Octeville, l'AFNIC, le Fonds MAIF pour l'éducation et Créavenir-Crédit Mutuel.

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).



SOMMAIRE

RÉDACTEURS EN CHEF
DIRECTEURS DE LA PUBLICATION
BAPTISTE THEVELEIN
QUENTIN TENAUD

COORD. DE LA RÉDACTION
CÉLIA RENART

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION
AMBRE BATES
PIERRE GUESDE

COORDINATEURS DES RUBRIQUES
SAMUEL LADVENU, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
PHILIPPE HUSSON, CINÉMA
MARINE ROUX, LITTÉRATURE
SULLIVAN LEPETIT, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE ART
ELOÏSE PRÉVEL, MODE

CORRECTEURS
JOHANNE LAUTRIDOU
AURÉLIE JACQUELINE
AMBRE BATES

EMMA HENNING
THOMAS SANCHEZ

RÉDACTEURS
AMÉLIE COISPEL
ANNE-C. MEUNIER
ANNE-FLORE ROULETTE
ANTOINE CAUTY
ANTOINE DELCOURS
ASTRIG AGOPIAN
BAPTISTE ERONDEL
BASILE FRIGOUT
BASILE IMBERT
BENOIT MICHAELY
CAMILLE CHARDON
CHA FETCO
CHARLINE VALENCHON
CLAIRE LEYS
CLARA GRIOLET
C. COQUIO-LEBRESNE
DANA FIAQUE
DAVID DI SAN BONIFACIO
DORIAN LE SÉNÉCHAL
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
EMMA PELLEGRINO
ENORA HEREUS
FABIEN RANDRIANARISOA
FLORINE MORESTIN
GAUTIER LAURET
JASON STUM
JODIE BLIN
JULIA COUTANT
JULIETTE KAZANDJIAN
JUSTINE TARGHETTA
KEVIN DUFRÊCHE
LAURANNE WINTERSHEIM
LAURIE MONTAGNER
LAZARE TEKAYA
LEA VITTORIANO
LÉA-MARIE THOREZ
LÉO LABINSKI
LISHA LECACHEUR PU
MANON GABEREL
MANON VERCOUTER
MARGOT PERNET
MARIE NOBELLA
MARIE PUZENAT
MARION BOTHOREL
MARION HERMET
MARION PONCEL
MARION ZITOLI
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NIELS ENQUEBECQ
NINE UHEL
NOA COUPEY
ORLANE LE BOUTEILLER
PETER COFFIN
RACHEL PORTANIER
ROMANE SAVERET
SOFIA TOUHAMI
SOLÈNE LAUTRIDOU
SULLIVAN LEPETIT
THIBAULT COMTE
THIBAUT GALIS
THOMAS PESNEL
THOMAS PHILIPPE
VICTOR JAYET-BESNARD
VICTOR LEPOUTRE
YA-ËL TAILLARD

POUTINE DE SOTCHI À MAÏDAN

La frénésie olympique qui s'était emparée de la petite station balnéaire russe de Sotchi a aujourd'hui disparu. Ces Jeux Olympiques d'hiver ont été un franc succès pour le président Vladimir Poutine : première au classement des médailles, la Russie n'a pas déçu à domicile ; des cérémonies d'ouverture et de clôture à couper le souffle, les soucis d'organisation vite oubliés, Poutine a repris sa place sur le devant de la scène internationale. Des médailles, de belles histoires, des symboles, les Jeux Olympiques les plus chers de l'histoire sont donc incontestablement réussis. Pour le Tsar en tous cas, tout s'est bien passé c'est vrai. Mais qu'en fut-il de celles et ceux qui étaient rassemblés place Maïdan, à Kiev, cette nuit du 17 au 18 février ? Le maître de Sotchi, celui qui voulait redorer son image auprès du monde entier grâce à ces Jeux Olympiques, suivait au même moment de très près l'attaque par la police anti-émeute de ceux qui aspirent simplement à la liberté.

Une centaine de morts en tout, voilà l'autre bilan de Vladimir Poutine pour ces dernières semaines. Ce même Vladimir Poutine qui fait partie des derniers à soutenir Bachar el-Assad, le dictateur syrien qui massacre son peuple depuis deux ans et demi. Ce même Vladimir Poutine qui, dans un regret immense de la «belle époque» soviétique, a décidé qu'il allait recréer un cordon sanitaire russophile pour contrer les affreux Occidentaux, au détriment des peuples et de la souveraineté des États. Malheureusement pour lui, l'Ukraine en a décidé autrement. Le président Ianoukovitch a été destitué par le Parlement, l'opposante Ioulia Timochenko libérée, la transition démocratique engagée. Le Tsar a même déjà rappelé son ambassadeur jusqu'alors présent à Kiev. Ceux qui à Maïdan manifestaient hier pour réclamer le droit à un rapprochement avec l'Union Européenne seront peut-être demain en position de le réaliser de façon concrète. Associé à cela, pour la première fois depuis le début de la crise syrienne, Vladimir Poutine a cédé au Conseil de Sécurité des Nations Unies. En effet, la Russie n'a pas opposé son veto à la résolution humanitaire proposée par la communauté internationale.

Si Poutine a réussi ses Jeux Olympiques, ses adversaires en ont profité pour le mettre à mal dans les dossiers qu'il croyait contrôler. L'Ukraine se prend désormais en main, et va vouloir le faire le plus loin possible de l'influence de Moscou. La Syrie est dans une situation bien trop alarmante pour que qui que ce soit se permette de la laisser encore longtemps aux mains de son dictateur fou. Aujourd'hui, Poutine a toujours le regard braqué sur les ruines d'un empire qui appartient à un passé lointain. Demain, le Tsar et sa Russie finiront repliés sur eux-mêmes, parias d'un monde tourné vers l'avenir.

- Kevin Dufrêche

TOP

Les Bleus brillent à Sotchi

15 médailles : 4 en or, 4 en argent et 7 en bronze. Le bilan de la délégation tricolore est le meilleur en nombre de médailles de l'histoire des Jeux d'Hiver. La plupart des breloques viennent des jeunes disciplines, celles qui sont présentes depuis moins de huit ans : 7 sur 15. Le biathlon a aussi apporté une grande contribution à ce bilan, et tout particulièrement Martin Fourcade, double médaillé d'or et d'argent. En revanche, le bilan du ski alpin et du ski de fond est de nouveau assez famélique alors que les sports de glace reviennent une nouvelle fois bredouilles.

FLOP

L'Ouganda réprime les homosexuels

Malgré les pressions, Yoweri Museveni, le président ougandais s'est tristement entêté à promulguer une nouvelle loi mortifère contre les homosexuels. Comme si l'une des législations les plus répressives et régressives au monde devait être encore alourdie. En Ouganda, être condamné pour homosexualité peut coûter jusqu'à vingt ans de prison, mais maintenant, c'est sa promotion et sa non-dénonciation qui seront désormais passibles de prison. La bêtise n'a pas de limites !

- La rédaction actualité

LA PHRASE DU MOIS ->

C'est ainsi que **François Hollande** a résumé le parcours des quatre personnalités dont les cendres vont rejoindre le Panthéon : Germaine Tillon, ethnologue, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, présidente d'ATD-Quart-Monde, Pierre Brossolette, journaliste et Jean Zay, ancien ministre de l'Éducation. Tous ont en outre fait partie de la Résistance. Le Président de la République a tenu à mettre en avant « l'esprit de Résistance » de ces personnalités qui constituent « autant d'exemples pour la Nation ».

- Kevin Dufrêche

«DEUX FEMMES ET DEUX HOMMES QUI ONT INCARNÉ LES VALEURS DE LA FRANCE QUAND ELLE ÉTAIT À TERRE.»

MARSEILLE
LA DIVINE


© stephanemartin CCSA

Vous marchez au bord de la mer, les cheveux dans le vent, en écoutant le cri des mouettes. Le soleil réchauffe votre visage. Autour de vous des gens rient, discutent, s'agitent. L'air est frais, salé. Vous respirez un grand coup. Vous fermez les yeux, vous êtes si bien. C'est un dimanche après-midi à Marseille.

Une moyenne de 2 800 heures d'ensoleillement par an, des paysages magnifiques, une ville cosmopolite, une population beaucoup plus joyeuse que dans la capitale, une cité à l'histoire millénaire, une capitale européenne de la culture en 2013, un accent provençal charmant … Oui, oui, je parle bien de Marseille !

Tous les jours, ou presque, on entend parler de la cité phocéenne dans les médias. Mais pas pour les raisons que j'ai évoquées plus tôt. Meurtres, règlements de compte, trafic de drogue, kalachnikovs … On aime raconter qu'après la French connection, les petits jeunes des quartiers Nord ont pris le contrôle des trafics et jouent aux caïds. On aime romancer, faire des émissions spéciales où l'on suit un jeune policier à l'accent bien prononcé, qui part à la poursuite des méchants jeunes des cités armés des désormais célèbres et emblématiques « kalachs » …

On aime la détester, la salir, la critiquer. Il faut rappeler que la délinquance et l'insécurité ne sont pas propres à la ville, contrairement à ce que l'on pourrait penser.

Bien sûr, les problèmes existent. Il ne s'agit pas de les nier. Mais l'attitude inflationniste des médias ne fait qu'aggraver ces problèmes. Pourquoi remuer le couteau dans la plaie ? Arrêtons de taper sur la deuxième ville de France et cherchons à améliorer la situation.

Marseille, c'est ma ville. J'y suis née et j'y vis. C'est blessant d'entendre au quotidien des remarques réductrices d'une si belle ville. Elle ne mérite pas d'être ainsi maltraitée et mal aimée. Le constat est fait. Maintenant il faut chercher de réelles solutions, et les médias ont leur rôle à jouer.

- Astrig Agopian



INCIDENTS À NANTES

C'est Kiev ? Non, c'est Nantes ! La ville a été le théâtre de scènes de guerre urbaine, dont sont à l'origine des casseurs, s'étant immiscés dans le cortège défilant pour s'opposer à la construction de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes.

- La rédaction actualité

Photographie © Reuters / Stephane Mahe





SOTCHI, C'EST FINI !

Six nouvelles disciplines aux JO de Sotchi

La commission exécutive (CE) du Comité International Olympique (CIO) réunie les 5 et 6 avril à Londres à l'occasion du Congrès «SportAccord», a décidé d'inclure six nouvelles disciplines au programme des Jeux Olympiques d'Hiver de Sotchi 2014.

SAUT À SKI FÉMININ

Cette discipline avait demandé sans succès son admission au programme des Jeux de Vancouver 2010. Le saut à ski féminin a réussi son « examen de passage » lors des championnats du monde de ski nordique 2011 à Oslo du 23 février au 6 mars.

RELAIS MIXTE EN BIATHLON

Même principe que le relais biathlon traditionnel mais en l'occurrence, organisé avec des équipes constituées de deux hommes et deux femmes. Cette épreuve est déjà organisée lors des championnats du monde de biathlon.

HALF-PIPE EN SKI (MESSIEURS ET DAMES)

Même principe que le half-pipe en snowboard : un demi-tube de neige dans lequel on exécute des figures spectaculaires en prenant son impulsion sur les bords. Les sauts en ski ont une amplitude plus importante qu'en snowboard.

ÉPREUVE PAR ÉQUIPES EN PATINAGE ARTISTIQUE

L'épreuve associe huit patineurs (deux hommes, deux femmes, un duo en couple et un duo en danse sur glace) d'une même nation, dont les points s'additionnent pour déterminer un classement. Cette épreuve a été organisée pour la première fois lors des championnats du monde de Tokyo en 2009.

RELAIS EN LUGE

Trois compétiteurs par nation se relaient sur la piste de luge, et l'équipe la plus rapide l'emporte. La FIL (Fédération Internationale de Luge) organise déjà cette épreuve sur les différentes étapes de la Coupe du Monde.

- David Di San Bonifacio

Coline Mattel, l'avènement d'une championne olympique

La jeune Française de 18 ans a décroché la première médaille olympique de bronze de l'histoire du Saut à ski individuel dame à l'occasion de la vingt-deuxième édition des Jeux Olympiques d'Hiver.

Coline Mattel, l'espoir français du saut à ski a dé-

croché, à 18 ans, la première médaille de bronze olympique dans cette catégorie à l'occasion des JO d'Hiver de Sotchi. Originaire des Contamines, Coline Mattel n'en est pas à son coup d'essai, elle a participé à de nombreuses compétitions comme les championnats du monde avec à la clé plusieurs médailles. Quand Coline ne monte pas sur ses skis elle se consacre à sa deuxième passion, le théâtre. Un moyen de s'épanouir et de gérer le stress des compétitions.



© AFP

FACE À LA PISTE

Ce que ressent Coline durant le saut est unique : « En vol, la sensation est exceptionnelle. On ne peut pas dissocier ce qu'il s'y passe, c'est une question de fluidité et d'enchaînement. Il y a la vitesse et puis le fait de se sentir portée ». Et puis, il y a l'attente, avant le saut, la montée d'adrénaline qui ressemble fortement à ce que ressent Coline lorsqu'elle monte sur les planches d'une scène de théâtre. «Avant de monter sur scène, j'ai le trac, je ressens un peu la même pression au saut à ski. Au moment où on se lâche sur la piste d'élan, ou quand on monte sur scène, on ne peut pas reculer. Il y a une même idée et les mêmes sensations».

LA CONSÉCRATION

Deuxième après la première manche (99,5 m), Coline a su imposer son style, malgré un second saut un peu court (97,5 m), et a ainsi obtenu les points nécessaires à sa consécration. Coline peut être ravie, elle se place devant la grande favorite japonaise Sara Takanashi, quasi-imbattable cet hiver qui a finalement terminé quatrième.

- David Di San Bonifacio

L'épopée Rasta Rockett

Avant-derniers sur la piste du Centre de glisse Sanki mais premiers niveau cote de sympathie. L'équipage jamaïcain de bob à 2 composé de Marvin Dixon et Winston Watts a connu une histoire rocambolesque tant pour se qualifier pour cette Olympiade que durant le cours de la compétition.

Pour pouvoir réaliser leur rêve olympique, ils ont dû soulever des fonds, après avoir glané sur la glace la dernière place qualificative pour les JO. Mais l'appel lancé sur les réseaux sociaux et sur les sites de financement participatif a eu un succès retentissant, avec près de 100 000 dollars recueillis. Watts et Dixon ont même été dépassés par leur succès, appelant leurs supporteurs à arrêter leurs dons (dont l'un des principaux contributeurs fût un certain ... Usain Bolt), ayant recueilli la somme nécessaire.

Et comme dans le film de Disney inspiré de l'aventure du bob jamaïcain aux Jeux Olympiques de Calgary 1988, le périple ne pouvait se réaliser sans mésaventures : entre perte des bagages en transit avec la Russie et boîtes de compléments alimentaires s'étant renversées dans leurs casques et leurs combinaisons. Pas sûr cependant que cela soit suffisant pour inspirer un « Rasta Rockett 2 ».

- Samuel Ladvenu

France Télévisions va toujours plus loin

Chargé de la retransmission des JO, France Télévisions n'a pas daigné changer son équipe de commentateurs. Et cela ne lui a pas permis de gagner : le CSA a été saisi pour des propos borderline, et surtout misogynes.

Le couple infernal du patinage artistique composé de Nelson Monfort et de Philippe Candeloro rafle la mise. Déjà ciblé pour incompétence flagrante lors des dernières compétitions, Nelson Monfort tient à rappeler que les athlètes « ne sont pas du tout, contrairement à ce que certains clichés pourraient laisser entendre, des mastodontes. Ce sont des jeunes femmes extrêmement fines, extrêmement jolies, extrêmement élancées, dont l'aérodynamisme n'a d'égal que le charme », comme apparemment la patineuse italienne Francesca Lollobrigida mais qui n'a malheureusement pas pour elle « la plastique de sa glorieuse homonyme ». Quant à Philippe Candeloro, c'est à se demander ce qu'il lui reste de sa carrière, tellement ses propos sont axés sur le physique des patineuses : en parlant de Kaetlyn Osmond, « Je connais un anaconda qui serait bien allé embê-



© AFP

ter cette Cléopâtre canadienne » restera l'une de ses plus belles performances. Mais il ne faut pas oublier leur compatriote Annie Dumont qui s'extasie sur les sauts – obligatoires lors du programme court – de Brian Joubert avec des « Ça c'est la classe ! » légèrement dépassés. La palme du chauvinisme revient à l'indétrônable Patrick Montel qui a reproché à Mathieu Crépel (plusieurs fois champion du monde), consultant pour les épreuves de snowboard, de tout commenter en anglais … Lionel Chamoulaud a choisi son camp et ne parle pour cela que de « surf des neiges ». Montel a aussi été l'auteur d'une magnifique désillusion en direct, lançant à la biathlète française Anaïs Bescond, qui arrive péniblement à sa hauteur, « Je suis sûr qu'il y a une médaille au bout » alors que celle-ci est en train de se faire dépasser par deux concurrentes en grande forme. Pour lui redonner courage, il tente de se rattraper avec un « Ce qui ne te tue pas te rend plus fort, tu le sais … » et fait un énorme bide en direct.

Notons aussi des précisions indispensables qui nous ont été révélées par les plus grands experts comme « Je ne sais pas si vous le savez, mais Shaun White est une immense star aux États-Unis », « JB, qui porte encore son bonnet fétiche » ou encore « On pense à son papa qui a dû fermer son Sport 2000 à Pralognan-la-Vanoise.»

Najat Vallaud-Belkacem souhaite que le contrôle soit renforcé, pour que la distinction entre blagues lourdes et sexisme avéré soit plus aisée à faire. En attendant, France Télévisions avance ses chiffres d'audience pour contrer les critiques : plus de 9 millions de Français étaient derrière leur poste pour soutenir Coline Mattel en saut à ski.

- Marion Bothorel

Les adieux de la star Brian Joubert

Le parcours compliqué de Brian Joubert s'est terminé, à la treizième position sur la patinoire de Sotchi. Les larmes ont été difficiles à retenir, pour lui comme pour ses fans, notamment russes, présents dans la salle. Car Brian Joubert est une star, internationale.

Lui-même l'a dit à RTL : « Je suis plus populaire en Russie, au Japon ou en Corée du Sud qu'en France ». Sa relation avec le public français a toujours été compliquée : c'est peut-être dû à une grande pression sur ses épaules, une forte attente envers celui qui dit avoir fait beaucoup de sacrifices, surtout entre 10 et 15 ans. Si ce nom ne nous est certainement pas inconnu, peu sont capables d'énumérer ses réussites, lui qui reste le patineur français le plus titré.

Sur le circuit depuis 2002, trois fois vice-champion du monde, trois fois champion d'Europe et huit fois champion de France, son palmarès est bien plus important que celui de Philippe Candeloro, avec qui il ne partagerait pas la « même vision » de ce sport (ce que Nelson Monfort n'a pas manqué de souligner en lançant, durant le programme court de Joubert : « J'adore vous voir encourager Brian, Philippe, j'adore, j'adore ça ! »).

Ce patineur a toujours eu beaucoup de mal avec les grands rendez-vous populaires ; lâchant à Vancouver, un « Putain de Jeux Olympiques … Je n'y arriverai jamais », il ne finit que seizième. Homme de caractère, il compte au cours de sa carrière plus de dix changements entre six entraîneurs, avec une courte période où il décida de s'entraîner seul, et de nombreux conflits avec sa fédération. Annonçant depuis longtemps Sotchi comme sa dernière compétition, il



© AFP

a amorcé sa préparation plus sereinement qu'à l'accoutumée - l'obsession de la médaille envolée – ce qui lui permit de patiner aux JO cette fois-ci avec plaisir.

Sur une prestation qualifiée de plus qu'honorable, Brian Joubert a eu du mal à retenir ses larmes et les commentateurs n'ont pas manqué de souligner une dureté dans la notation pour des adieux qui, selon eux, auraient mérité bien plus. Quant à son avenir, il n'est aucunement question de raccrocher les patins : s'offre à lui le choix entre quelques saisons de galas en professionnel ou bien la tentation du patinage en couple, avec son ancienne compagne, Valentina Marchei.

- Marion Bothorel

La révélation de Sotchi : Martin Fourcade

C'est évidemment le nom qu'on retiendra de ces Jeux Olympiques d'Hiver de Sotchi. Âgé de 26 ans, ce natif des Pyrénées-Orientales, après toute une scolarité à Font-Romeu, se révèle mondialement dans le sport résolument obscur qu'est le biathlon. Portrait d'une double révélation.

Ce sport d'origine militaire combine - pour ceux qui ont réussi à échapper aux gros plans de tir à la carabine – ski de fond et tir sur cibles. Les athlètes sont financés en partie par l'armée pour des raisons historiques : le but était de s'entourer des meilleurs skieurs, surveillant les frontières et capables de pister d'éventuels fraudeurs sur de longues distances. Démilitarisé depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, ce sport ne rassemble que 300 licenciés en France mais ses adeptes, souvent militaires de carrière, remportent comme à Vancouver beaucoup plus de médailles que le ski alpin.

Et l'homme ? Martin Fourcade forme avec son aîné, dit Simon-le-stressé, un binôme complémentaire. Pour l'imiter, il choisira le ski de fond et le combiné nordique, pour le suivre, il quittera sa famille pour aller en sports-études dans les Alpes. Il se raconte sur un site très personnel où l'on peut savoir grâce à une roadmap exactement où il se trouve, combien il pèse, sa playlist, ses acteurs/actrices et ses films préférés … Dans un discours à la première personne, il retrace son parcours, ses succès et échecs, ses baisses de moral (lorsqu'il décide de rentrer chez ses parents ou quand les quinze heures de bus pour aller à l'entraînement lui feront une nouvelle fois opter pour le sports-études).

Après une année 2012 qualifiée de « folle » (huit victoires et trois titres aux mondiaux de Ruhpolding, Allemagne), Martin Fourcade domine sa discipline. Il le devrait pour beaucoup à une équipe de France très soudée, dont fait évidemment partie Simon, qui lui fit déjà décrocher l'argent Olympique à Vancouver. Si l'or au 20km et à la poursuite de 12,5 kilomètres, et l'argent lors de la course mass-start (15km, départ en ligne), ne lui permirent pas d'égaler Jean-Claude Killy, le sprint final de sa dernière course ne doit lui laisser aucun regret : parti de loin, il devra finalement être départagé par la photo-finish et ne céder l'or que pour quelques centimètres.

Devant les sénateurs ébahis par ses performances, Martin Fourcade, modeste, se serait contenté de leur expliquer, avec son petit cheveu sur la langue, qu' « une mutation sur le gène HFE améliore depuis [s]a naissance l'exploitation du fer par [s]on organisme. »

- Marion Bothorel

EURO-RÉVOLUTION

Alors que les combats prennent fin dans la capitale ukrainienne calcinée, le bilan humain est lourd, et la victoire amère. Quelles raisons ont pu pousser ce pays carrefour entre deux continents, culturellement divisé entre l'Ouest europhile d'un coté, et ses proximités culturelles et linguistiques avec la Russie de l'autre, à sombrer dans le sang et les flammes ?


© AFP

A l'origine de la crise, se trouve un refus qui ne passe pas. Ce refus c'est celui de la signature des accords de Vilnius avec l'Europe le 21 novembre. L'accord d'association et de libre-échange que lui proposait l'Union Européenne depuis de nombreux mois, auquel la population est en grande majorité favorable. Et pour cause, l'accord est synonyme de perspectives commerciales plus que bienvenues pour cet ancien satellite de l'URSS, dont le déficit s'élève aujourd'hui à 8%. En contrepartie, l'UE lui réclame un certain nombre de réformes judiciaires et démocratiques, dans un pays fréquemment épinglé par la Cour européenne des Droits de l'Homme pour acharnement policier, harcèlement systématique d'opposants et corruption. Pour les citoyens ukrainiens, c'est donc une occasion inespérée d'initier un pas de plus vers la démocratie. Mais l'accord est clair, il ne s'agit pas d'un processus d'adhésion à l'UE, mais d'un rapprochement économique avec cinq des anciennes républiques soviétiques : l'Arménie, l'Azerbaïdjan, la Géorgie, la Moldavie et la Biélorussie.

Bons baisers de Moscou

Pour comprendre les raisons de ce refus, il faut remonter à l'été 2013. Le Kremlin qui rêve de son côté d'une grande union eurasienne, a restreint l'importation de certains produits ukrainiens, afin de faire sentir que le divorce avec Moscou aurait des conséquences fâcheuses, et que son amour pour l'Europe est voué à l'échec. Le président Ianoukovitch cède au chantage le 21 novembre 2013. En guise de consolation l'Ukraine se voit offrir un rabais de 30% sur le gaz le 17 décembre et 15 milliards de dollars de crédit par l'ami Poutine. Car si l'amitié ukrainienne n'a pas de prix, le déficit du pays est bien réel, et l'argent, le bienvenu !

Mais pour les citoyens ukrainiens, c'est le signe que le spectre de l'URSS plane toujours sur le pays. Le 24 novembre, dans toute l'Ukraine, et par-delà les clivages régionaux et linguistiques entre le Sud-Est et le Centre-Ouest, ils sont des dizaines de milliers à descendre dans les rues pour faire valoir leurs aspirations européennes. Une semaine plus tard, ils sont des centaines de milliers à se réunir à Kiev sur la place de l'indépendance, les manifestations sont réprimées avec violence.

Deux lignes de revendications majeures

Cette mobilisation pro-européenne, rapidement baptisée « Euro-révolution », ne met pas longtemps à faire resurgir les fantômes du passé politique ukrainien. En 2004, la « révolution orange » avait permis l'alternance politique. Près d'un mois de contestation des résultats officiels de l'élection présidentielle truquée ont permis d'annuler l'élection de Viktor Ianoukovitch. Mais la victoire est de courte durée pour le candidat de l'opposition europhile Viktor Iouchtchenko. En 2010 c'est à nouveau Viktor Ianoukovitch, soutenu en sous-main par Vladimir Poutine, qui est élu. Il affiche alors des intentions nouvelles de rapprochement avec l'Union Européenne. Ses soutiens originels pro-russe se sentent alors trahis, les europhiles sont sceptiques, spontanéité oblige. Dès le début de l'Euro-révolution apparaissent donc deux lignes de revendications majeures : le rejet du président, et le rejet de l'influence russe par le rapprochement avec l'UE.

Radicalisation de la répression

Le 16 janvier, le gouvernement décide de faire voter de nouvelles lois liberticides. C'en est trop pour les manifestants, sans le savoir le président Ianoukovitch vient de provoquer l'étincelle qui embrasera la place Maidan. Ianoukovitch a beau amender les lois, remanier son gouvernement, la contestation se durcit et compte des manifestants de plus en plus radicaux, dont des groupes paramilitaires. Il refuse toujours d'envisager des élections anticipées.

La manifestation se poursuit et la semaine du 17 février la répression est terrible : près de 80 manifestants trouveront la mort et les blessés se comptent par centaines. La journée du mercredi 19 février est particulièrement meurtrière : 26 morts seront recensés en une journée. Le 21 février, pressé par la France, la Pologne et l'Allemagne, le président Ianoukovitch se voit contraint de signer un accord avec l'opposition. Ce dernier prévoit une élection présidentielle anticipée au plus tard en décembre, la formation d'un gouvernement de coalition et un retour à la constitution de 2004. En outre, l'accord en question prévoit la libération de l'ex-première ministre Ioulia Timochenko, opposante au régime en prison depuis 30 mois.

La nuit tombée alors que les 40 000 opposants réunis place de l'indépendance se recueillent en hommage aux victimes, le commandant d' "Euro-Maidan" l'un des principaux courants de l'opposition, lance un ultimatum au président Ianoukovitch. Le président est sommé de quitter son poste le lendemain avant 10h, où celui-ci lui sera repris par la force.

Samedi 22 février Ioulia Timochenko est libérée dans la journée, à 16h40 les députés ukrainiens destituent le président Ianoukovitch. Et demain, l'Ukraine à reconstruire.

- Fabien Randrianarisoa

LA CONSTITUTION TUNISIENNE DE 2014

PREUVE D'UN PROCESSUS DE TRANSITION DÉMOCRATIQUE TERMINÉ ?


© AFP

La mise en place de la Constitution de 2014

C'est lors d'une séance plénière que les articles de l'actuelle Constitution ont été débattus l'un après l'autre entre décembre 2013 et janvier 2014. L'examen en a été retardé pour cause de débat houleux. La Constitution tunisienne a finalement été adoptée le 26 janvier 2014 par l'assemblée constituante élue le 23 octobre 2011 à la suite de la révolution qui a renversé le président Zine el-Abidine Ben Ali. Ce texte met ainsi fin à une année d'agitation politique marquée par six mois de paralysie institutionnelle due à l'assassinat en juillet d'un député d'opposition, attribué à la mouvance jihadiste. Elle succède ainsi, le 10 février 2014, à la loi constitutive du 16 décembre 2011 qui organisait provisoirement les pouvoirs publics après la suspension de la Constitution de 1959. Il s'agit de la troisième Constitution de l'histoire moderne du pays, faisant suite aux constitutions de 1861 et de 1959. Le texte final, de 146 articles organisés en dix chapitres, a été adopté par l'assemblée nationale constituante (ANC) avec une quasi-unanimité : 200 voix pour, douze contre et quatre abstentions. Le lendemain, le texte a été signé par le président de la République, Moncef Marzouki, le président de l'assemblée constituante, Mustapha Ben Jaafar, et le chef du gouvernement sortant, Ali Larayedh, au cours d'une cérémonie au siège de l'assemblée.

Les points clefs

La Constitution instaure, dans son préambule, « un régime républicain démocratique et participatif dans le cadre d'un État civil et gouverné par le droit et dans lequel la souveraineté appartient au peuple qui l'exerce sur la base de l'alternance pacifique à travers des élections libres, et du principe de la séparation et de l'équilibre des pouvoirs ». Elle s'inscrit ainsi dans « les objectifs de la révolution, de la liberté et de la dignité, révolution du 17 décembre 2010-14 janvier 2011 ». Elle est le fruit d'un compromis entre le parti islamiste Ennahda (à la tête du gouvernement) et les forces de l'opposition. Elle consacre un exécutif bicéphale, accorde une place réduite à l'Islam et, pour la première fois dans l'histoire juridique du monde arabe, introduit un objectif de parité hommes-femmes au sein des assemblées élues. Ce dernier

critère, conjugué aux nombreuses dispositions progressistes du texte telle que l'égalité entre citoyens et citoyennes, la civilité de l'État, ou encore la liberté de conscience ont conduit la communauté internationale à chaleureusement saluer la nouvelle Constitution et l'avènement de la seconde république tunisienne. Ce progressisme a également conduit au départ volontaire des islamistes d'Ennahda du pouvoir, qui ont laissé la place à un cabinet d'indépendants dirigé par Mehdi Jomaâ. Nous allons ainsi revenir sur les points clefs de cette nouvelle constitution : les institutions, la place de l'islam et celle de la femme.

Les institutions

La Tunisie s'est dotée d'un régime parlementaire mixte. Le président de la République, élu pour cinq ans au suffrage universel direct, dispose de certaines prérogatives comme dissoudre l'Assemblée des représentants du peuple et retoquer des textes de lois. Il dispose également d'un domaine d'affaires réservé (défense, sécurité nationale, politique étrangère). Il exerce le pouvoir exécutif conjointement avec le chef du gouvernement, issu du parti ou de la coalition électorale arrivé en tête des élections législatives, désigné par le président.

Le pouvoir législatif quant à lui est exercé par le peuple à travers ses représentants à l'Assemblée des représentants du peuple ou par voie de référendum. Les membres de l'Assemblée sont élus au suffrage universel direct pour un mandat de cinq ans. L'Assemblée peut présenter une motion de destitution du président de la République en cas de violation de la Constitution et voter une motion de défiance contre le gouvernement.

Marquée par des décennies au pouvoir du Rassemblement constitutionnel démocratique (RCD), le parti de l'ex-président Ben Ali, les représentants tunisiens ont introduit des garanties pour le respect du pluralisme politique en réaffirmant les droits de l'opposition au sein de l'Assemblée des représentants du peuple. De plus, une Cour constitutionnelle a été créée. Avancée fondamentale, elle permet de limiter le pouvoir législatif dans le cas d'un abus ou du vote d'une loi anticonstitutionnelle, c'est-à-dire qui irait à l'encontre des droits ou libertés fondamentales affirmés dans la constitution. Enfin, ont également été créées cinq autorités constitutionnelles et indépendantes de régulation : droits de l'Homme, médias, élections, bonne gouvernance et lutte contre la corruption, environnement.

La religion dans la nouvelle constitution

Le préambule reconnaît « l'attachement [du] peuple aux enseignements de l'islam et à ses finalités caractérisées par l'ouverture et la modération, des nobles valeurs humaines et des principes des droits de l'homme universels ». Bien que la place de l'islam comme religion du pays soit affirmée, la charia – la loi islamique – n'est pas mentionnée comme source de droit, tandis que la nature civile de l'Etat est réaffirmée. Il faut cependant noter que seuls les électeurs de confession musulmane peuvent se présenter à l'élection présidentielle. La reconnaissance de la « liberté de croyance [et] de conscience » évoquée un peu plus haut constitue tout de même une grande avancée. De plus, les islamistes n'ont pas obtenu que soit inscrite dans la Constitution la criminalisation des atteintes au sacré, mais l'État a pour obligation de « protéger les sacrés ».

Les femmes

La Constitution tunisienne est, dans le monde arabe et musulman, le texte garantissant le plus de droit pour les femmes. Comme nous l'avons évoqué plus haut, un objectif de parité hommes-femmes a été introduit au sein des assemblées élus. De plus, l'article 40 affirme que « tout citoyen et toute citoyenne ont le droit au travail dans des conditions décentes et à salaire équitable ». Le texte protège également les acquis de la femme, le principe de parité et la lutte contre les violences faites aux femmes.

La visite de François Hollande

Afin de célébrer son adoption, près d'une quarantaine de chefs d'État, têtes couronnées et dignitaires, invités par le président Moncef Marzouki, se sont rendus à Tunis. De même, le chef d'État français François Hollande, qui avait rendu visite au pays il y a sept mois, s'y est de nouveau rendu. Il s'agissait du seul chef d'État européen présent. Le président français François Hollande a salué vendredi 7 février à Tunis la nouvelle Constitution tunisienne, « texte majeur », estimant qu'elle peut « servir d'exemple à d'autres pays » et qu'elle prouve que « l'islam est compatible avec la démocratie ». Il a déclaré, devant l'ANC : « Vous incarnez l'espoir dans le monde arabe et bien au delà », vantant « un pays hospitalier, accueillant, beau et démocratique ». Une loi électorale devant toujours


© D.R.

être adoptée afin de pouvoir organiser des élections, le président a également souligné l'importance des défis qui attendaient encore le pays. "Notre espoir est que la Constitution et la formation d'un gouvernement permettent de donner plus d'ampleur à la coopération bilatérale», souligne la France, qui entend rester le premier partenaire commercial de la Tunisie, le pays comptant 1.300 entreprises françaises représentant 125.000 emplois. Ainsi, la visite du président François Hollande a également été l'occasion de faire oublier l'image laissée par l'ex-président Nicolas Sarkozy. Ce dernier avait en effet été accusé d'avoir soutenu jusqu'au bout le régime déchu de Zine El Abidine Ben Ali.

Une transition démocratie complète, ou un pas en avant dans le processus de démocratisation du pays ?

Pierre Vermeren, spécialiste du Maghreb (interviewé par L'Express dans l'article « Constitution: La Tunisie dispose désormais des instruments pour édifier un État de droit » de Romain Rosso publié le 29 janvier 2014) met en avant trois aspects majeurs de l'adoption de ce texte. D'une part, il s'agit d'un événement historique majeur qui met fin à une révolution et un contexte politique tendu. En effet, et c'est là son second point, cette constitution représente le compromis entre deux forces politiques antagonistes avec, d'un côté, un camp libéral et laïc qui s'est renforcé, et de l'autre, un camp islamiste qui n'envisageait pas la politique comme un espace de négociation. Cependant, la peur de la guerre civile – comme la situation actuelle en Syrie – a permis aux deux forces politiques de ravaler leur fierté et de travailler à l'unisson pour leur pays. Enfin, Pierre Vermeren souligne l'importance du fort aspect progressiste de cette nouvelle constitution. En effet, elle est la première constitution du monde arabe à affirmer la liberté de conscience, de même que l'égalité homme-femme en matière de droits civiques. Il ajoute : « Si l'on ajoute l'indépendance de la justice et la liberté de la presse, la Tunisie dispose désormais des instruments pour édifier un État de droit. C'est sans précédent. ».

Cependant, on peut se demander si l'adoption de ce texte suffit à la garantie de l'achèvement du processus de démocratisation du pays. Pour le spécialiste, ce n'est pas le cas. En effet, voter un texte est une chose, l'appliquer en est une autre. L'antagonisme des forces politiques évoqué ci-dessus va probablement être le fruit de nombreux points de débats et de désaccords, sans oublier qu'étant constituée de 146 articles, les possibilités de recours pour cause d'ambiguïté de la Constitution risquent d'être nombreuses. De plus, la crise politique qui s'est ouverte après les assassinats des députés d'opposition Chokri Belaïd et Mohamed Brami n'est toujours pas terminée. Il faut également ajouter à cela le fait que la population traverse une crise à la fois économique, sociale et sécuritaire, or, avec un gouvernement constitué de technocrates, celui-ci risque de se voir contester.


© Reuters

Enfin, le gouvernement n'est pas totalement stable. Non seulement la nouvelle loi fondamentale vient à peine d'être votée, mais surtout, les leaders de chaque camp sont âgés, et leur succession peut ainsi causer de nouveaux problèmes, notamment pour celle de Rached Ghannouchi, à la tête du groupe islamiste. Quant aux Islamistes, ils restent le premier groupe politique au Parlement jusqu'aux nouvelles élections. A peine sortis des geôles de Ben Ali, et effrayés par le sort qu'ont subit les Frères Musulmans en Égypte, les islamistes tunisiens ont opté pour une modération de leur politique en fin de mandat, ce qui a permis à Ennahda de repasser en tête des intentions de vote dans les sondages. Cependant, ils ne pourront obtenir la majorité absolue aux prochaines élections, créant un équilibre des forces qui les forcera au compromis, et qui pourra éviter l'islamisation de la Tunisie.

L'affaire Jabeur Mejri, premier test d'application des principes de la nouvelle Constitution ?

Cependant le tableau de cette nouvelle Constitution n'est pas tout blanc. Malgré l'adoption d'un texte aux mesures plus progressistes, Jabeur Mejri est toujours enfermé, et Moncef Marzouki refuse de le libérer. Ce jeune chômeur avait été condamné en mars 2012 à sept ans et demi de prison et 1 200 dinars (550 euros) d'amende pour avoir publié sur sa page Facebook des pamphlets contre l'islam assortis de caricatures du prophète. Son ami, Ghazi Béji, poursuivi pour avoir fourni les dessins, a été condamné à la même peine par contumace. En fuite, il a obtenu en juin l'asile politique en France après un voyage mouvementé. Jabeur Mejri, quant à lui, a épuisé tous les recours judiciaires. Il ne peut plus compter que sur la grâce présidentielle qui lui a été promise par Marzouki, à plusieurs reprises. Mais la libération se fait attendre. Le président invoque deux raisons: la sécurité du détenu, au vu de menaces de mort qui pèsent sur lui, et le «bon moment politique», car il craint des agitations salafistes dans cette période charnière de la transition. La possibilité de l'envoyer en prison est également étudiée, c'est pour cela que Mejri, ce « prisonnier d'opinion », selon Amnesty International, a rempli une demande de visa. Mais pour le moment rien n'est fait.

Afin d'en finir avec une attente dont ils ne voient pas la fin, les membres de son comité de soutien ont lancé une campagne internationale de caricatures pour attirer l'attention sur son cas, profitant de la présence de nombreux dirigeants étrangers. Quant à Human Rights Watch, qui y voit un premier test pour l'application pratique du nouveau texte, l'ONG déclare dans un de ses communiqués : « Alors que, dans ce texte fondateur, la liberté d'expression et de conscience sont présumées garanties, le maintien en détention de Jabeur Mejri est contraire à l'esprit et au texte de la Constitution ».

- Manon Vercouter

CURSUS BI-DISCIPLINAIRE
BONNE OU MAUVAISE IDÉE ?

En pleine période d'Admission Post-Bac, il est parfois difficile de faire ses choix. Le choix des matières en fac, ou alors les révisions de concours sont les soucis permanents d'un élève de Terminale. Cependant, certains élèves sont attirés par plusieurs matières et il est dur d'en choisir une parmi plusieurs. C'est ainsi que, depuis quelques années, nous voyons apparaître en Université, des cursus bi-disciplinaires. Ils peuvent être de deux catégories différentes.



La double licence

Le premier genre est une double licence, c'est à dire que l'élève effectue deux licences en une. A l'image de certaines bi-licences de l'Université Paris I Panthéon Sorbonne, l'étudiant accumule tous les cours des deux matières. Par exemple, la double licence Droit-Histoire en partenariat avec Panthéon Assas donne à l'élève toutes les heures de cours de droit de Panthéon Sorbonne et toutes les heures de cours d'Histoire de Panthéon Assas. Au bout des trois années de licence, l'élève se voit récompenser d'un diplôme d'histoire de Panthéon Assas et un diplôme de droit de Panthéon Sorbonne. Cette option permet une ouverture plus large vers les débouchés et une palette complète du programme et des connaissances des deux matières. Cependant, il y a des avantages et des inconvénients. Premièrement, en avantage, l'obtention de deux licences au lieu d'une seule rend l'élève "deux fois plus diplômé". En outre, les débouchés seront plus larges. Mais, secondement, la double licence possède quelques inconvénients. Tout d'abord, il faut savoir gérer les deux matières dans une même semaine. Qui dit deux matières dit forcément deux fois plus d'heures de cours et deux fois plus de travail personnel. De plus, il faudra valser entre les deux universités pour être présent aux cours. L'élève peut alors vite être débordé. Bien sûr, ce cursus, pour les élèves ayant un esprit d'organisation et de travail rigoureux, est bénéfique pour la suite.

En prenant pour exemple Paris I Panthéon Sorbonne, les bi-licences peuvent tous nous concerner en fonction de nos choix et de nos goûts. L'Université propose des bi-licences Droit-Histoire de l'Art, Droit-gestion, Droit-économie, Droit-Sciences Politiques, Droit-Hébreu, Histoire-Histoire de l'Art,

Droit-Géographie ou encore Philosophie-Lettres. Viennent s'ajouter Économie-Géographie, Histoire-Géographie, Histoire-Économie ou Philosophie-Sciences Politiques. Il y alors autant de choix que de possibilité de liaison de matières.

La licence bi-disciplinaire

Malgré un nom très proche de la bi-licence, la licence bi-disciplinaire possède une organisation différente. Tout d'abord, contrairement à la double licence, il n'y a qu'une seule licence délivrée, même si celle-ci possède un grade supérieur à une licence normale. En effet, la licence bi-disciplinaire conjugue les cours fondamentaux de deux matières en une licence. Contrairement à la double licence, elle ne possède pas tous les cours d'une matière, ni tous les cours de l'autre. Elle ne possède que les cours les plus importants des deux matières. Néanmoins, il est vrai que peu de cours sont exclus et il en reste un emploi du temps assez chargé, mais très intéressant. Un étudiant en droit-histoire à l'Université d'Orléans parle de la licence bi-disciplinaire.

Maze : Bonjour, alors racontez-nous votre parcours ?

Valentin : Je m'appelle Valentin, j'ai 18 ans et je suis en licence bi-disciplinaire droit-histoire, après être sorti d'un baccalauréat ES mention bien.

Maze : En quoi consiste votre licence spéciale et quel est son programme ?

Valentin : La licence consiste à lier les cours les plus importants des deux matières, ici le droit et l'histoire. Elle nous permet de voir un aperçu des deux thèmes et d'acquérir une base plus grande et plus solide qu'une «simple licence». Il est vrai que le programme est assez chargé. En moyenne, une licence normale compte entre 15 et 20 heures de cours par semaine. Notre promotion Droit-Histoire compte entre 25 et 30 heures, et bien sûr le même temps de travail personnel.
Concernant les matières, je peux vous donner l'exemple du premier semestre que j'ai fini il y a quelques semaines. Nous avions comme cours Introduction au droit, Droit Constitutionnel, Sciences Politiques, Droit des personnes, Approche de l'Histoire moderne et Histoire Antique. Nous n'avions pas les matières subsidiaires et sans TD des licences droit et histoire. Par exemple, nous n'avons pas eu Géographie ou Introduction à l'économie et à la gestion.

Maze: Quelle a été votre motivation à choisir cette licence ?

Valentin : J'ai eu principalement deux motivations. Tout d'abord, je voyais que le marché du travail était de plus en plus exigeant alors j'ai voulu étudier quelque chose qui sortait de l'ordinaire et qui me démarquait des autres étudiants. Puis, je dois avouer que j'ai eu du mal à choisir ce que je voulais sur Post-Bac. J'ai échoué aux concours Sciences-Po alors j'ai reçu un coup de massue. Puis je me suis relevé et je ne regrette pas du tout mon choix. Après quelques recherches sur Internet, je me suis rendu compte que les cours rendus dans la licence Droit-Histoire se rapprochaient très sérieusement des cours faits à Sciences-Po.

Maze : Est-il difficile de lier les deux matières ? N'est-ce pas une quantité importante de travail par rapport aux autres licences?

Valentin : Au début, il est difficile non pas de lier les deux matières mais de s'y retrouver. Il est vrai qu'on nous lâche en Fac avec deux matières à lier. Il faut marcher à travers le campus pour relier la faculté de droit et la faculté d'histoire. Heureusement qu'elles sont à 10 min à pied chacune. Ensuite, concernant le travail, on nous dit tout le temps qu'il faut compter le même temps de travail personnel que d'heures de cours. La plupart des étudiants en réalité, travaillent à la Bibliothèque Universitaire lorsqu'il y a des trous entre les cours. Ensuite, lorsque nous rentrons chez nous le soir, je pense que, si tout le monde fait comme moi, je consacre entre 3 et 4 heures par soir à travailler du lundi au vendredi. Je sais que c'est très précis car je commence à travailler lorsque ma chaudière se met à claquer, c'est à dire à 21h08. C'est mon alarme pour me dire «Au travail ! « (Rire)

Maze : J'ai entendu dire qu'il y avait une spécialisation dès la deuxième année dans ce genre de licence ?

Valentin : Oui, en tout cas à Orléans. En effet, dès la deuxième année de licence, nous choisissons entre soit le parcours droit, soit le parcours histoire. C'est



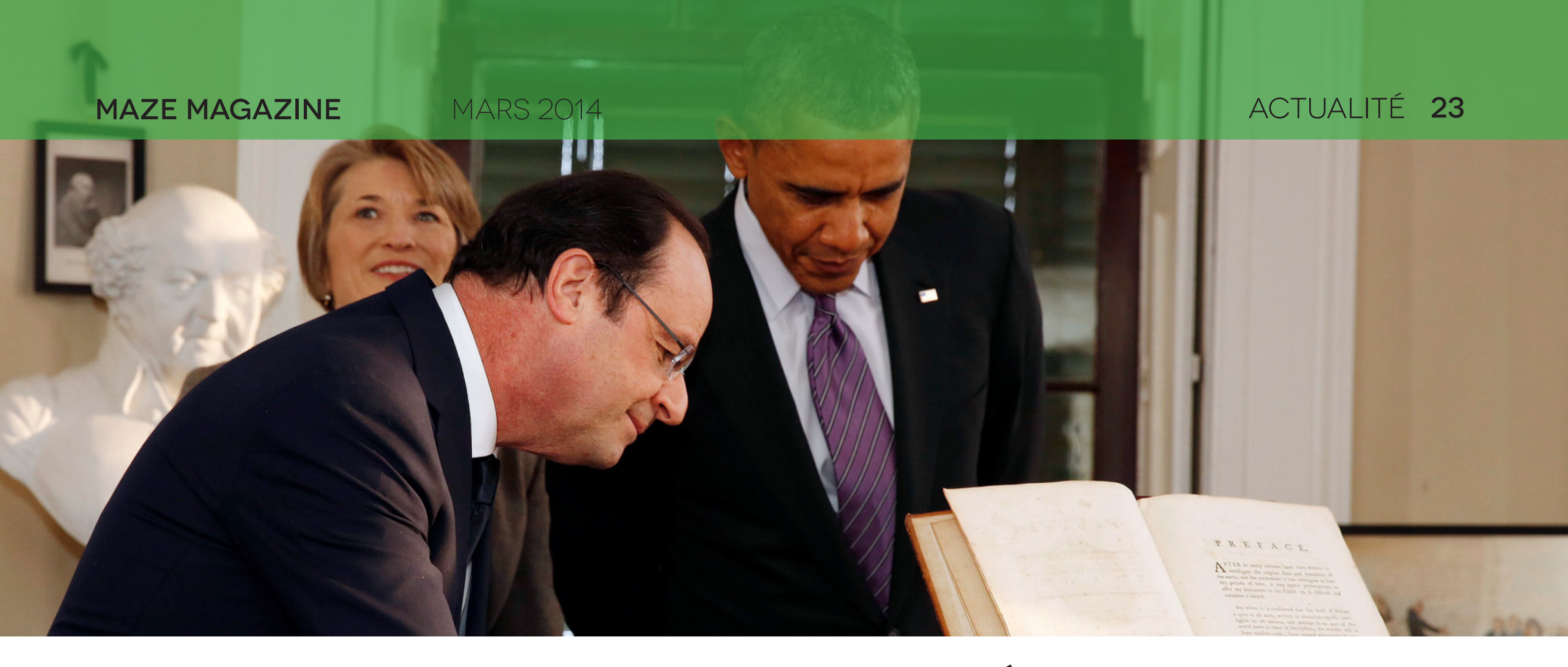
à dire que l'on doit choisir entre une majeure droit et une mineure histoire ou alors une majeure histoire et une mineure droit. Tout dépend de nos goûts, de nos réussites, et de nos ambitions professionnelles. Finalement, nous sommes environ 75 au début de la Licence 1, mais nous avons quasiment tous des emplois du temps différents en fonction des spécialités que nous choisissons donc elle est vraiment une licence unique.

Maze : Nous allons vous poser une dernière question assez directe mais importante : Savez-vous les réelles chances de réussite pour les étudiants ?

Valentin : Je dois avouer que c'est une licence très complexe et le moindre faux pas ou retard nous pénalise pour le reste du semestre. Nous venons d'avoir les résultats de notre premier semestre et le taux de réussite ne dépasse pas 20%. Bien sûr, certains se sont réorientés vers le droit ou l'histoire n'arrivant pas à concilier les deux matières, mais si l'étudiant a de la rigueur et possède une bonne qualité de travail, ça devrait passer crème.

Enfin, concernant les débouchés, ils sont assez élargis puisqu'au bout de nos trois ans de licence, nous avons porte ouverte à tous les masters de droit et à tous les masters d'histoire. De plus, les cours que nous avons appris permettent une plus grande réussite aux concours des Instituts d'études politiques. En clair, la licence possède un avantage très clair sur les autres licences.
Vous l'aurez compris, que vous choisissiez la double licence ou la licence bi-disciplinaire, les résultats n'en sont que positifs.

- Baptiste Erondel



VISITE GUIDÉE

Le lundi 10 février François Hollande se rendait aux États-Unis pour une visite d'État exceptionnelle : cela faisait dix ans qu'aucun Président français n'avait été reçu de la sorte aux USA. Petit retour sur le voyage diplomatique du président et sa rencontre avec son homologue américain Barack Obama.

Ce fut l'événement politico-médiatique des dernières semaines : la visite du Président François Hollande aux États-Unis. Et on a commencé à en parler avant même le départ du président. En effet, il semblerait que les récentes romances du p

résident français, largement relatées par la presse internationale, aient intéressé le plus grand nombre puisque chacun se posait la question de savoir « mais QUI donc accompagnera François !? ». Il est vrai que c'est une question importante, il faut savoir occuper une Première Dame telle que Michelle Obama correctement. Alors, qui de la journaliste à la retraite ou de l'actrice plus connue pour le choix de son partenaire que pour ses talents de comédienne aurait le plus de matière pour converser comme il se doit avec la First Lady ? Eh bien notre président a donné une réponse pour le moins claire : il s'y rendrait seul. Et c'est ce qu'il a fait.

De nouveau, cette décision soulève de nombreuses questions. Dans ce cas, mais qui se trouvera aux côtés du Président américain lors du dîner à la Maison Blanche ? Il y a de quoi créer une crise diplomatique. En effet, quiconque a participé ou organisé un mariage ne connaît que trop bien la galère du plan de table. Imaginez donc quand il s'agit de trouver comment placer un président célibataire ! Au final, l'opération aura été rudement bien réussie par les Américains, qui ont placé aux cotés du Président Obama Thelma Golden, la directrice d'un musée d'art contemporain New-Yorkais. Une façon peut-être de placer ce dîner d'État sous le signe de la culture puisqu'était également présent à la table présidentielle Stephen Colbert, présentateur américain qui n'avait pas hésité à se moquer de François Hollande un peu plus tôt. De même la soirée s'est terminée par un concert de Mary J. Blige qui pourra donc ajouter sur son CV qu'elle sait faire danser les grands de ce monde !

Les grands de ce monde qui sont au final des gens comme nous ! Eh oui, il se trouve que comme tout addict des réseaux sociaux qui se respecte notre président François Hollande s'est plié au difficile et risqué exercice du selfie ... Parce que bien qu'il ne fasse point l'unanimité en France, les Américains l'ayant rencontré ont énormément tenu à leur photo avec le président de l'Élysée. Quand, en déplacement sur son propre territoire, on le questionne sur sa vie privée, aux États-Unis on est fier de poser en photo avec François Hollande. Les Américains pensent peut-être qu'il s'agit d'un membre des Daft Punk, heureux lauréats des Grammy Awards ! Intéressant, tout de même, qu'un chef d'État soit plus reconnu de l'autre coté de l'océan que chez ses électeurs ...

Finalement, ce voyage de François Hollande chez Barack Obama, c'était un petit peu des vacances : on a bien mangé, on s'est pris en photo, on a écouté un concert et discuté de ses ex ... Bien sûr il y a eu quelques conférences de presse, discours et rencontres au sommet mais franchement, ça a quand même dû lui faire du bien de se sentir un peu aimé, non ?

- Marion Zitoli

Musique



PETER PETER

ITINÉRAIRE D'UN QUÉBÉCOIS EN QUÊTE DU BONHEUR

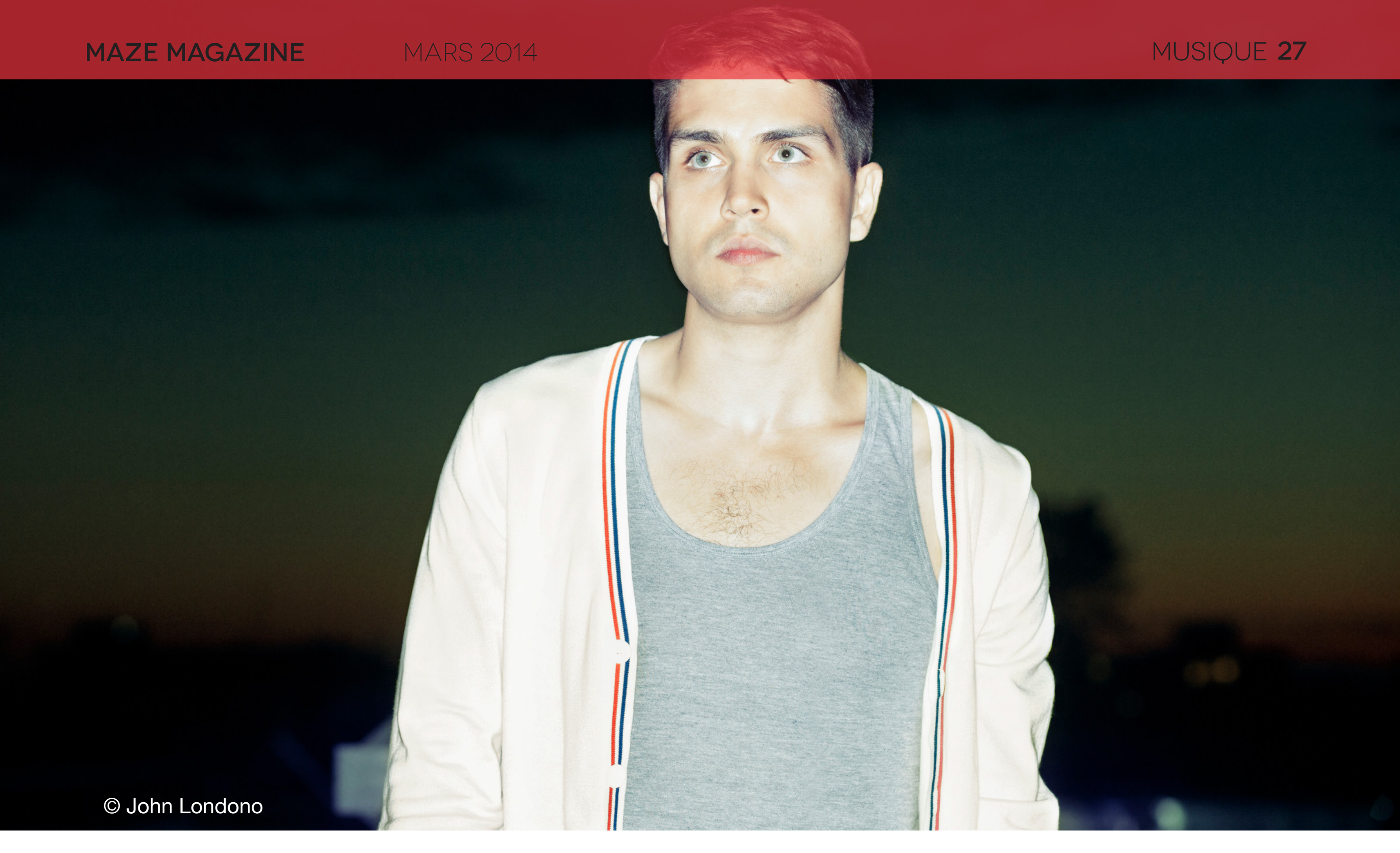
On ne l'avoue pas assez, mais la scène québécoise est remplie de groupes et artistes aux mélodies infaillibles et à l'accent terriblement cool. Parmi eux, on trouve un certain Peter Peter. Connu en outre-Atlantique depuis belle lurette, son second album débarque enfin sur le sol français, après un an et demi d'attente. Maze l'a écouté et vous livre ses impressions.



© SPG LEPIGEON

Pour ceux qui ne connaissent pas Peter Peter (et à mon avis, vous n'êtes pas les seuls), petit back in time : après quelques années passées dans un groupe pop indie en tant que guitariste, le jeune homme plaque tout pour vivre à Montréal et se lancer dans un projet solo. Très vite, il sera remarqué en remportant un tremplin local en 2008. Et c'est en postant une démo sur une machine huit pistes vintage pour le label québécois Audiogram que les choses s'accélèrent : un premier album débarque en 2011, réalisé par Howard Bilerman (il a produit entre autres, des albums d'Arcade Fire et Coeur de Pirate) qui fera parler de lui au Canada, et plus si affinités. Un second opus, nommé Une Version Améliorée de la Tristesse, arrive l'année suivante et le propulse à la tête d'une nouvelle scène montréalaise, prônant la mélancolie et les airs new-wave/pop, en français bien sur. En France, les plus connaisseurs l'avaient vu sur les premières parties de Lescop ou au Printemps de Bourges, il y a deux ans. Mais c'est surtout à partir de l'été dernier que les médias français se sont enfin intéressés au travail de ce garçon, et pour cause : il a signé sur un label de Sony, Arista. L'aventure française du prodige venu du pays de Céline Dion, du sirop d'érable et autres "magasinage" pouvait réellement commencer.

Le disque s'ouvre sur deux excellents singles aux mélodies pop new-wave et aux paroles terriblement touchantes et vraies. D'abord, le titre éponyme de l'opus : Une Version Améliorée de la Tristesse. Décidément l'un des tubes de cet album, nous permettant de "noyer la douleur et l'ennui", comme il le chante avec son accent poétique. On aime la fin de la piste, avec le saxophone qui sublime l'air de la nuit, de la fête. Carrousel est une déclaration d'amour poétique, universelle et moderne, comme le prouve le refrain : "Tu tournes dans ma tête / Comme


© John Londono

un carrousel/ Qui ne s'arrête jamais / Ne t'arrête jamais / Tu tournes dans ma tête / Comme un carrousel / Etre malade me plait". Généralement, les pistes ne dépassent pas les quatre minutes (à l'exception de la dernière piste, Les Chemins Etoilés), ce qui est une bonne chose. Mais enchaînons sur la troisième piste, Tout prend son sens dans le miroir. Evidemment ça parle de fête, dans le sens du point de vue, sous fond de rythme pop/rock imposant. "Dans mon salon, les confettis, puisque l'enfant roi a grandi", voilà comment on pourrait résumer la vie d'un fêtard et son recul. Même si la troisième piste était joyeuse, les trois prochaines sont mélancoliques et nocturnes : Réverbère, MDMA et Beauté Baroque. La première évoque les confidences d'un homme loin de sa bien-aimée, avec de bons ingrédients côté son : 100 % pop synthétique mélancolique. Pareil pour la seconde, mêlant l'amour dans une mégapole nocturne. Quant à Beauté Baroque, encore de l'amour poétique, l'exploration d'une ville en mode "on prend des risques mais on n'a qu'une vie". Du joli en perspective.

Le monde n'y peut rien est un slow langoureux, sentant bon les synthés 80's et les mélodies dance down-tempo. Ça parle love, love et encore de love, en mode poétique. Par contre, la piste suivante Rien ne se perd, rien ne se crée est un titre à la guitare acoustique bien réussi, surligné par les violons au moment des refrains. Et on passe des violons aux synthés nocturnes et sombres de l'instrumental Barbès-Rochechouart, référence purement parisienne, sentant les nuits sombres (avec une touche vintage) de la capitale. Pour finir, Les Chemins Etoilés parle de la nuit, de l'amour, avec un fond 80's pop-dance et disco pour régner sur les pistes de dance branchés.

Sous ses airs de beau gosse aux styles vintage en mieux, Peter Peter dévoile un univers poétique, romantique et sombre à coups de pop songs a faire danser plus d'un, et de faire Une Version Améliorée de la Tristesse, une bande originale de l'amour nocturne à écouter la nuit, à deux-trois heures du matin, quand ça vous chante. Et pour ceux qui voudraient le voir en concert, il sera le 6 mars prochain sur la scène du Nouveau Casino (Paris), puis le 26 mars à Toulouse, le 28 à Avignon, le 2 avril à Strasbourg, le 8 à Lille et le 26 avril au Printemps de Bourges.

- Marion Hermet

SKIP THE USE – LITTLE ARMAGEDDON



© D.R.

Deux ans après la sortie de Can Be Late qui les a propulsés sur les devants médiatiques, les charismatiques Skip The Use reviennent avec un nouvel album, Little Armageddon dans les bacs depuis le 24 Février dernier.

Suite à la sortie de leur premier single Nameless World il y a quelques mois, Skip The Use avait semé le doute sur la tournure de cet album, le titre entremêlant sonorités reggae et pop, laissant quelques fans sur leur fin, le groupe nous ayant habitué à tout autre chose avec Can Be Late (2012) et Skip The Use (2010). Pas de crainte à avoir cependant puisque Little Armageddon est loin d'être un album "reggae" comme certains ont pu le dire. Il propose un mélange très éclectique passant d'un rock puissant et chargé de saturations à des titres plus électro voire même reggae, revenant aux sources du groupe, le rendant alors inclassable. Une fois encore le tout a savamment été écrit par le chanteur et leader Mat Bastard avec l'aide de son guitariste Yann Stefani pour les compositions. Quant à la production, les lillois ont choisi de s'entourer de Dimitri Tikovoï (Placebo, The Horrors, John Cale, Goldfrapp, Sissor Sisters ...) et d'Adrian Bushby (Muse, Foo Fighters, Jamiroquai), mixeur aux multiples Grammy Awards, l'album ayant voyagé entre le Sarm West Studio (Londres), l'ICP (Bruxelles) et Question de Son (Paris).

Comme nous le mentionnions précédemment Skip The Use est loin d'avoir sorti un album de reggae et les deux morceaux ouvrant l'album, Second To None et 30 Years ne nous diront pas le contraire. En effet, ce sont deux titres aux guitares efficaces qui nous sont proposés, amenant doucement l'auditeur dans ce nouvel univers des plus surprenant sur tous les points. S'en suit Nameless World dont on retiendra plutôt la version live après l'avoir entendu au Virgin Radio Live en décembre dernier à la version studio qui nous avait laissé septique à la première écoute, mais qui, au fil du temps gagne en valeur, les refrains et riffs entêtant s'imprégnant facilement de nos esprits pour ne plus en sortir. Un de nos premiers coup de cœur s'était d'ailleurs effectué lors de ce concert puisque le groupe y avait révélé Birds Are Born To Fly. Entêtant en raison des "lalala" qui nous ramène à ce que l'on connaissait de Skip The Use, il est aussi l'une des premières preuves à un retour au rock, prouvant ainsi qu'ils ne comptent pas l'oublier. Malgré des paroles simples la musique, elle, nous transporte aussi bien en live qu'à l'écoute de l'album. On s'attardera tout autant sur Little Armageddon en

raison de sa rythmique qui nous renvoie aux rock US tel que les Black Keys le font mais que l'on retrouve aussi chez les français Dead Stereo Boots. Le groupe funk The Haggis Horns est d'ailleurs venu poser ses cuivres sur ce dernier qui nous remémore les heures de Carving. Un second coup de cœur arrive avec l'électrique Gone Away dont on imagine facilement des influences en provenance d'artistes comme Nirvana ou encore Puddle Of Mudd, au travers duquel on retrouve l'entrain des albums précédents. Et qu'importe la version (studio, live, acoustique), elle garde une dimension brute et poignante, surtout concernant la version acoustique.

Et puisque nous vous parlions d'un mélange des genres précédemment, il est tout naturel que The Taste nous ouvre à une chanson plus calme et "funk", une envolée se produisant en milieu de titre. On relèvera également que les chœurs interprétés pas le Capital Children's Choir rappellent ceux réalisés pour Ghost. Un changement s'opère de nouveau avec The Story Of Gods And Men, le synthétiseur amenant un caractère presque commercial à la chanson taillée pour une diffusion sur les ondes radiophoniques. Il n'est d'ailleurs pas sans nous rappeler Coldplay dans un premier temps, puis Stef 2 d'Indochine sur le pont. On remarque tout autant la portée des "love" sur le refrain qui, après avoir pu observer la chanson dans sa version en live sont évidemment repris par le public sans problèmes. Avec ce titre, on peut le dire, Skip The Use tend réellement à ce qu'ils désirent être, soit un groupe populaire. On retrouve le même aspect avec Lust For You dont nous ne feront pas la traduction. Curieusement le synthétiseur se rapproche du titre Love Today de Mika et se détourne même pleinement vers les musiques électroniques (MGMT, Breakbot), la voix de Mat ayant été trafiquée pour l'occasion. Et pour la première fois dans la carrière du groupe, Mat Bastard a décidé de nous dévoiler un titre entièrement écrit en français, Etre Heureux, montrant qu'il est tout à fait capable de nous offrir un texte plein de sens et de mélancolie, les paroles s'attardant sur la nécessité de devoir oublier ses problèmes, la religion mais aussi le système pour "être heureux". Le groupe signe là le plus beau morceau de l'album, l'acoustique prenant le dessus sur l'électrique, des violons lui permettant de gagner en ampleur. On en aurait presque les larmes aux yeux.

La version simple s'achève sur We Are Bastards, sorte d'hymne pour le groupe et leur fans qui nous propose un titre plus qu'à la hauteur de nos espérances puisqu'il nous offre un retour vers une guitare claire et une rythmique des plus entraînantes dans la lignée de P.I.L , chose qui manquait jusque là. Mat Bastard n'a pas non plus lésiné sur les mots en décriant : "We're not the men to follow, no we got nowhere to go. You'll find us in the back row, we're gonna hurt the radio", impliquant qu'ils ne comptent absolument pas changer d'optique pour notre plus grand plaisir. Le morceau nous montre également que selon eux la musique est faite pour être produit entre amis qu'importe le résultat, et ce notamment grâce à : " I make music with my friends, another shit song again". Une chose est sûre, nous avons hâte de pouvoir l'entendre dans sa version live.
A noter que l'édition deluxe comporte trois titres supplémentaires, Hollywood, No Hero et In For The Kill, tous les trois proposant des sonorités rock qu'il est dommage de voir apparaître uniquement dans cette version. Le premier nous enverra tout droit vers des influences entre blues et rock US, se rapprochant quelque peu de Little Armageddon et n'étant pas sans nous rappeler les anciens morceaux de Skip The Use. Le second, No Hero promet un certain impact live et s'attarde sur des paroles prônant le fait qu'il soit loin d'être un héros avec notamment le refrain : "Oh no I'm not a hero of our time". Pour conclure, In For The Kill nous offre une plongée vers les générations précédentes, et en particulier vers les années 80 puisque le piano couplé à la guitare nous feront penser à Under Pressure interprété par Freddy Mercury et David Bowie, le morceau s'en distinguant tout de même par la suite, une envolée permettant de gagner en puissance.

En somme Skip The Use n'a en rien perdu sa folie et de son ardeur des premiers jours en nous offrant d'excellents titres mêlant rock, pop, électro et reggae. Et malgré la présence de quelques morceaux tendant vers le commercial on leur pardonne facilement, les autres nous poussant à revenir à la charge, la plupart résonnant dans les esprits longtemps après l'écoute.

- Elise Verger

RESTORING FORCE – CLEAR

Du lourd pour ce début d'année, le 28 janvier c'est la sortie de deux grands opus très attendus par les puristes : l'album Restoring Force de Of Mice & Men et l'EP Clear de Periphery.


© D.R.



Commençons par l'album de Of Mice & Men, annoncé le 1er Décembre 2013 par le single You're Not Alone qui nous dévoila un titre plutôt calme dans l'ensemble mais tout de même bien travaillé, suivi de "Bones Exposed" sorti le 23 décembre, qui nous montre une autre facette de l'album plus brutale. Ces deux titres donnent le ton à cet opus qui reste, selon nous, incontournable pour le genre metalcore.

Le groupe de metalcore originaire de Costa Mesa en Californie, fut créé en 2009 par le chanteur Austin Carlile (suite à son départ du groupe Attack Attack!) et Jaxin Hall, bassiste original du groupe. Il est aujourd'hui composé de Phil Manansala et Alan Ashby à la guitare, Aaron Pauley à la basse qui remplace Shayley Bourget (qui avait lui-même pris la place de Jaxin Hall en 2011), Valentino Arteaga à la batterie et toujours Austin Carlile au chant. Of Mice & Men tire son nom du livre de John Steinbeck du même nom dont le thème principal est "l'American Dream", Austin et Jaxin avaient comme intention d'exprimer leur propre vision du rêve américain comme l'exprime Jaxin : "I was thinking about that when Austin and I were thinking about forming this band that we wanted this to be our American Dream". Sous le label Rise record, le groupe sort son premier album éponyme le 9 mars 2010, puis le second The Flood en juin 2011, autant dire que Restoring Force fut très attendu.

Et cette attente est largement compensée par la qualité de cet opus, à la fois plus technique et plus

lourd que les précédents avec toutefois quelques passages tranquilles. Pour ce qui est des chansons puissantes nous avons retenu Bones Exposed (se démarque avec un bon riff pêchu dès le début de la chanson), Glass Hearts (un son de guitare plus grave qui donne une ambiance plus lourde), ainsi que You Make Me Sick (dans laquelle nous apprécions particulièrement le break). Parlons également de Break Free, un peu moins bourrin, mais qui possède un couplet entraînant avec un chant original alternant lead vocals et chœurs. D'autres chansons, plus calmes, ont également attiré notre attention comme le fameux single You're Not Alone, Feels Like Forever, Another You et Space Enough To Grow, la chanson douce de l'album.

Cette diversité entre chaque chanson montre que Restoring Force est plus travaillé, ce qui se ressent également dans l'organisation des tracks qui alterne souvent chansons calmes et celle qui sont plus hard.

Cet album a été très bien accueilli par la critique et nous l'avons, à ce titre, particulièrement apprécié ... Bref Restoring Force est un vrai régal pour les oreilles. Of Mice & Men est en ce moment en pleine tournée en première partie de l'American Dream Tour de Bring Me The Horizon. OM&M a sa propre tournée européenne avec notamment Issues et nous aurons l'occasion de les rencontrer au Hellfest cette année le samedi 21 juin.



Le même jour (sacrée coïncidence ...), Periphery sort son EP tant attendu, intitulé Clear. Tant attendu, car il était annoncé comme «Ep-concept», et différent des anciens opus du groupe. Les «papas» du djent innovent alors pour notre plus grand plaisir, avec une touche plus «djent-atmosphérique» marquée par la présence de tracks uniquement instrumentales.

Le groupe est originaire du Maryland (Bethesda, USA), et s'est formé en 2005. On le qualifie de groupe de «progressive metal» bien qu'il soit unique en son genre. C'est en cela qu'il est «le père» du djent, un mouvement à part dans le métal progressif, alternant riff lourd saccadés à la guitare rythmique (le son de la grosse corde : «djent») et passages plus psychédéliques avec des shreds aigues à la guitare, le tout relevé par du scream et quelquefois du chant clair, ainsi qu'une basse slap et une batterie très technique. Le djent est un mouvement de virtuosité et de technicité qui allie différents rythmes à des mélodies «célestes» (perchées quoi ...). Les membres du groupe sont Spencer Sotelo au chant lead, Matt Halpern aux drums, Adam Getgood à la basse, ainsi qu'aux guitares Misha Mansoor («the djentleman»), Mark Holcomb (avec les chœurs), et Jake Bowen. Periphery c'est 2 albums studio, Periphery sorti en avril 2010 (avec le fameux Icarus Lives!) et Periphery II: This Time It's Personal (Make Total Destroy, et Scarlet, une chanson faite à leur sauce !) en juillet 2012. Mais Periphery c'est aussi des EP (ne l'oublions pas) avec Icarus en avril 2011 et maintenant Clear.

Après quelque tweets, Spencer Sotelo a évoqué en Septembre 2013 que le groupe avait prévu de sortir un nouvel EP, avant l'arrivée du troisième album attendu par les fans, «Juggernaut». Le teaser de l'EP à été dévoilé le 3 décembre 2013, avant sa sortie le 28 janvier. C'est suite à la tournée «This Tour is Personal» que Periphery sort Clear, avec un concept bien particulier : chaque piste est dirigée par un membre du groupe différent, en dehors de l'ouverture de l'album intitulée Overture. Il contient donc 7 pistes, et à ce titre se place comme un «mini-album», plus long qu'un EP mais pas considéré comme un album au même titre que les deux précédents. Clear est un opus très technique mais aussi plus instrumental, se rapprochant quelquefois à du TesseracT. Certes, on garde la «touche Periphery», dans les tracks Feed The Ground, The Summer Jam (moins de scream) et Pale Aura (même si on retrouve quelquefois des break plus calmes). Les chansons «djent-instrumental» sont Zero et Extraneous. Feed the ground est une track qui nous a beaucoup plu, peut-être la plus sombre de l'album, avec un riff puissant et du scream comme on aime. Mais The Parade of Ashes est aussi une chanson que nous avons particulièrement aimée, ayant un riff original et entraînant, un refrain facilement mémorisable et un break qui envoie le pâté. Cette chanson est pour nous LA chanson de l'album, car elle diffère de ce que Periphery fait habituellement (notamment via les effets).

- Thomas Pesnel et Jason Stum

RENCONTRE AVEC PALE GREY

A l'occasion de la sortie de leur album « Best Friends » dans les pays proches de la Belgique, j'ai décidé de rencontrer Pale Grey, groupe belge gagnant à être connu, et de le faire découvrir aux Français, friands de musique fraîche mais néanmoins pleine de sens que nous propose ce jeune quatuor Liégeois.



© Sebastien Bodard

D'où vient le nom Pale Grey ?

Pale grey est avant tout un nom visuel. C'est une couleur qu'on apprécie, mais ça symbolise en même temps l'absence de couleur. La genèse du nom vient de notre région natale, Malmedy, dans la province de Liège. C'est une ville qui est toute l'année baignée par le brouillard. On a débuté la musique dans une cabane un peu éloignée, toujours dans cette région, et ce brouillard a bercé nos débuts.

Comment vous êtes-vous rencontrés ? Quelle est l'histoire de votre groupe ?

On est tous originaire de Malmedy comme dit précédemment, et c'est la musique qui a orchestré notre rencontre. C'est une région reculée et ç'a été difficile de trouver des personnes appréciant la même musique. On s'est vite rendu compte qu'on écoutait les mêmes disques, le même style, et Dieu sait si ç'a été compliqué de rencontrer des gens dans le même mouvement que nous. On a d'abord commencé à deux il y a un bon bout de temps déjà. Le groupe Pale grey est lui arrivé aux alentours de 2008-2009. A la base on n'était qu'une guitare et un ordinateur. Ça nous a permis de tourner pendant un certain temps mais on en restait frustré parce qu'il ne nous permettait pas de faire ressentir ce que l'on voulait à notre public. C'est là qu'un clavier et une batterie se sont ajoutés à nous. Ça fait actuellement trois ans qu'on tourne à quatre. Il y a une excellente osmose entre nous. On est un vrai groupe, on travaille à quatre, avec les personnalités de chacun, les goûts musicaux de chacun.

Comment décririez-vous votre musique ?

Le terme technique est Inditronica, un mélange d'Indie et d'électro. Mais tout ça est très technique, on se rend bien compte qu'en donnant ce mot à quelqu'un, il ne signifie pas grand-chose. On préfère se décrire en croisant nos influences.

Qui écrit les paroles de vos chansons ?

Principalement Gilles au chant et Jan au clavier. Nos chansons ne sont pas nécessairement des histoires vécues. Ce sont souvent des sujets qui nous ont tou-

chés, qui nous ont fait et nous font encore beaucoup réfléchir, à propos desquels on se pose énormément de questions. Très souvent on aborde des thèmes de société, mais toujours en romançant le tout.

En parlant de thème de société, le clip de votre chanson Shame, sorti il y a quelques mois, traite entre autres du harcèlement et des rêves brisés. Est-ce qu'en écrivant la chanson vous aviez directement pensé à cette interprétation en particulier ?

Le clip de Shame est une interprétation libre des réalisateurs, on n'avait pas du tout pensé à cette optique en l'écrivant. On a été très content du résultat, le partage avec d'autres artistes comme ceux du septième art était important pour nous. On a fait appel à des gens en qui nous avions confiance, ils ont laissé libre cours à leur imagination, pour qu'ils se fassent une idée personnelle du message délivré par cette chanson. On ne souhaitait pas trop s'immiscer dans leur travail. Tout ce qu'on a fait c'est donner quelques lignes conductrices sur la manière dont on voulait que les images soient perçues. Après, au niveau de l'histoire et de la mise en scène, c'est exclusivement leurs idées et leur façon de voir les choses. Donc évidemment, quand leur proposition est arrivée, on l'a respectée.

Quand on écrit une chanson, on fait toujours attention à ce qu'une histoire soit racontée, certes, mais il faut aussi laisser une grande part d'interprétation au récepteur de notre musique. Surtout, on évite de contextualiser et de donner des noms, ou ce genre de choses qui bloquent l'imaginaire. Les gens peuvent ensuite en faire ce qu'ils veulent, se l'approprier.

De quoi parle votre dernier single Wolf ? Quel style a-t-il par rapport au reste de l'album ?

En expliquant dans les grandes lignes, sans livrer une interprétation particulière et en restant vague, on peut dire que c'est un orateur, symbolisé par un loup, qui s'adresse à une foule et qui tient des propos assez violents. Au bout d'un moment la foule le suit et scande les mêmes paroles. Sauf qu'après quelques instants, cette foule se rend compte que ce qu'elle crie est horrible, mais ne peut sortir de ce piège et y reste empêtrée.
Au niveau de la musique, c'est un morceau un peu plus sautillant, un des morceaux les plus pop de l'album. D'ailleurs ça peut paraître drôle, puisque la musique la plus entraînante est aussi celle qui renferme les paroles les plus graves et tristes. C'est ce qu'on aime, contrebalancer, créer le contraste entre paroles et mélodie.

Est-ce une volonté pour vous d'écrire en Anglais ?

L'essentiel de la musique qu'on écoute est anglo-saxonne, donc quand on a commencé à en faire, c'était tout à fait naturel de nous tourner vers cette langue-là. Et la grosse difficulté avec le Français est de conserver une musicalité dans la chanson. Quand on ne maîtrise pas, le sens des paroles et directement projeté vers l'avant, ce qui rend difficile pour favoriser de la mélodie. C'est la raison pour laquelle on préfère l'Anglais, on aime que les gens appréhendent d'abord la voix de notre chanteur, puis la musicalité et enfin, le sens des paroles. L'histoire racontée ne doit pas plomber la manière qu'aura le public d'apprécier la chanson comme il le souhaite. Il doit être libre de choisir sa façon de consommer le morceau.

Avec quoi rimera 2014 pour vous ?

Notre disque va sortir en dehors des frontières belges dans des pays comme la France, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas. On sera donc beaucoup en tournée pour le défendre dans tous ces pays qui ne nous connaissent pas encore, c'est ce qui va majoritairement nous occuper. A côté de ça, on va aussi bosser sur de nouveaux morceaux, on a chacun des maquettes chez nous, il faut qu'on se mette à les améliorer tous ensemble pour en faire de nouvelles chansons.

- Propos recueillis par Sofia Touhami

FAUVE ≠ – VIEUX FRÈRES PARTIE 1

Vous vous souvenez de Fauve ≠ ? En même temps, comment ne pas s'en souvenir ! Ça faisait longtemps qu'un groupe parti de rien ne nous avait pas explosé à la gueule de cette manière. Un buzz phénoménal dû à une recette simplissime : les sentiments et les ressentiments, l'espoir et le désespoir, universels et surtout collés à la peau d'une nouvelle génération perdue. Perdue dans les méandres d'internet, du tout acquis, de la démocratie, d'un pseudo confort où souvent il n'y a plus de réconfort. Voix pressante, mélodies efficaces sans surplus, l'EP a été un premier essai couronné ! Aujourd'hui, alors que leur album est enfin sorti, que reste-t-il à dire du majestueux félin ?


© DR

Notes grinçantes, plus rugueuses, âpres pour l'ouverture de cette première partie de Vieux Frères. "Voyous" tranche. On l'avait déjà entendu, ce n'est pas une surprise, mais tout de même, le ton n'est plus le même. On continue d'exorciser sa rage, mais l'espoir n'est pas là. Le plus étonnant reste le featuring avec Georgio, gonflant l'urgence, changeant le rythme, le flow, insufflant une vague de nouveauté, dans un monde où l'on se lasse de plus en plus vite. Le choix permet de rendre l'album différent de lui donner cette dimension qui fait qu'on (re)découvre un groupe en pleine évolution.

Les voix changent, la joie du collectif, la possibilité d'un renouvellement. Prenons «Requin Tigre». Les thèmes si chers que sont les mots, l'écriture, les paroles, la communication, le langage, restent. Ils sont les garants de la survie, la condition sine qua non pour s'en sortir : «Moi je me servais de la musique, d-des mots, de l'écriture pour avancer, pour progresser à travers l'existence. Alors, quand j'ai perdu ça, j'ai perdu ma capacité à progresser.» Le contraire est aussi vrai, sans ce remède que certains trouvent enfouis dans l'art et la créativité, ils ne peuvent plus que régresser. Or, si on l'entend c'est qu'ils n'ont pas abandonner. Le défaitisme premier n'est qu'un exemple, un moyen de montrer que l'on doit se battre pour rester, que l'on a toujours la possibilité de résister. «C'est comme ça que je me suis mis à gueuler.» Incapable de créer, inadapté à la société, crier et


© DR

hurler comme moyen d'exister. La trousse à pharmacie est ouverte, soigner les maux, la vocation est donc là, similaire, inébranlable. On retrouve cette idée dans «Infirmière». Composition rupture. Surprenante tant la partie chantée ne se faisait pas attendre. Surprenante et entraînante. Surprenante et entêtante.o
Cependant les vrais interludes profonds, touchants restent les #Rag. Le disque y puise sa force, sa charge explicative, sa réalité médicamenteuse. Ce sont eux qui annoncent ce vieux frère que l'on ne voit pas, dont on ne sait rien, ce psy invisible, cet être auquel est dédié et sera dédié les deux volumes.
Avant de faire sa rencontre on se confronte encore à d'autres titres : «De Ceux». Ce seul fragment résume le tout, concentre et compresse l'essence de la création. Mais après 9 histoires, 9 poèmes en prose, à la sortie de «Tunnel» dans lequel le susurrement est féminin le temps d'un tracé en accéléré, le «Vieux Frère» est conté. Un «Vieux Frère» anaphorique faisant face. Deux mots forts résonnant en un écho insatiable. Apparaissent alors des âmes multiples, interchangeables, dans lesquels tout un chacun peut se projeter. Une mélancolie se dégage, mais aussi une volonté de se redresser qui se transforme en succès.
Si les grands fauves miaulent d'abord dans le noir, le feulement redevient peu à peu clair et file dans la clarté de l'aurore. Le souffle difficile et saccadé, écrasé, se réouvre à la vie. Le chant est doux, les phrases sont délicates, pleines de grâce. L'humanité retrouve une note d'espoir. On peut y croire ! C'est ça «la lettre à Zoe», une espèce d'existence paisible, avec son lot de tristesse mais aussi de joie, un apprivoisement tel Le Petit Prince et son renard, mais avec la vie. Cette impression s'achève par «Loterie». Le fatalisme premier s'oublie. À un «c'est comme ça», on peut tous répondre un «Écoute j'sais pas pour toi mais pour moi ce sera la tête haute, les couilles sur la table, le poing en l'air. Fais moi confiance, avant de finir six pieds sous terre j'aurai vécu tout ce qu'il y à vivre et j'aurai fait tout ce que je peux faire, tenter tout ce qu'il y a à tenter, et surtout on m'aura aimé.» Oui, on peut choisir.

Comme un livre, Vieux Frère - Partie 1 nous raconte une histoire s'étalant de toute sa longueur. Un vrai parcours initiatique impulsé avec Blizzard. Le fond est le même, refrains salvateurs, paroles à écouter encore et encore pour les appréhender dans leur totalité, et instru lisse, simple accompagnant le plus important. Paroles, mots et syllabes s'entrechoquent, se pressent, se chantent et restent les vrais enjeux du rugissement de Fauve.

- Louison Larbodie

COEUR DE PIRATE

UN NOUVEL ALBUM ... EN ANGLAIS !

Et de trois pour la jeune canadienne ! Cœur de Pirate, de son vrai nom Béatrice Martin, nous replonge dans son univers doux et mélancolique dans un nouvel album un peu particulier ... En effet, ce troisième opus est constitué de reprises de chansons anglophones. Il a été réalisé pour la cinquième saison de la série télé Nord-Américaine Trauma. Difficile d'imaginer le monde mélodieux de notre petite hirondelle sous toutes ses contraintes. Parce que ce qu'on aime aussi chez Cœur de Pirate c'est ses textes en français plein d'émotions. Alors un album de reprises en anglais, véritable défi ou panne d'inspiration ? Sur la toile, les avis sur ce nouvel album fusent : déception, admiration... Les deux se partagent. Alors nous qu'est-ce qu'on en pense ?


© DR

L'univers de Béatrice, on le découvre dans deux fabuleux albums sorti en 2009 et en 2011. Des chansons sur la vie, l'amour, la mort... Ce sont des paroles touchantes accompagnées le plus souvent au piano. Le premier album de Cœur de Pirate est déjà un succès, avec sa chanson Comme des enfants qui remporte une Victoire de la musique en 2010 ainsi que de nombreux prix au Canada. De plus, des auditeurs étrangers, notamment les américains, commencent à s'intéresser à la jeune canadienne. En 2011, le second album intitulé Blonde est lui aussi une réussite. Il se vend partout dans le monde à environ 700 000 exemplaires. Elle fait partie des artistes francophones ayant une renommée internationale. Début 2012, elle annonce qu'elle attend une petite fille, Romy (née le 4 septembre 2012) avec son fiancé, Alex Peyrat, son tatoueur. Elle va alors se consacrer d'avantages à sa nouvelle famille et disparaître de la scène française pendant quelque temps.

Après presque deux ans d'absence, Trauma sort en France le 27 Janvier 2014. Pour un retour, il est vrai que un album de reprise a plus ou moins déçu ses fans. Mais finalement, on peut dire que Cœur de Pirate a su bien s'approprier ces chansons. Le choix des reprises est d'abord judicieux. Ce sont

des chansons dont les textes se rapprochent de son univers. Elles parlent pour la plupart d'amour, ce que Cœur de Pirate a toujours su raconter merveilleusement bien grâce aux tons délicats de sa voix. Mais parlons un peu plus de l'album. Il est composé de 12 titres qui datent de différentes périodes : des années 60 (avec Kenny Rogers, The Rolling Stones...) à nos jours, avec une reprise d'un morceau d'Amy Winehouse.

Le premier single tiré de cet album est la reprise de You Know I'm No Good, célèbre chanson de la chanteuse britannique Amy Winehouse décédée il y a seulement 3 ans, le 23 Juillet 2011. Le single est accompagnée d'un clip vidéo où on redécouvre avec plaisir le petit minois de Cœur de Pirate (voir ici). Cette chanson est une véritable surprise, on redécouvre une version « coeurdepiratisée » du single original. Piano, voix douce et fragile … La reprise n'a rien avoir avec la chanson rythmée et jazzy d'Amy Winehouse. La seule chose que ces deux versions est en commun sont leur texte. Et même eux ne sonnent pas de la même manière : alors que la version originale est légèrement provocatrice, le single de Cœur de Pirate est une valse mélancolique. C'est un bel hommage à la talentueuse artiste qu'était Amy Winehouse. De plus, dans le nouveau clip, Cœur de Pirate met en avant ses tatouages, son point commun avec la chanteuse, et se met en scène dans des robes et tenues inspirées de son style devenu légendaire.
Ce premier extrait de l'album est donc une bonne surprise. Et les autres le sont aussi. Les titres repris collent tellement au style de Cœur de Pirate que l'on pourrait même penser que ces chansons ont été écrites pour elle. On redécouvre exactement le même univers que dans ces deux précédents albums. Sa voix est douce et touchante, l'accompagnement instrumental est mélodieux et délicat. Le piano est encore une fois très présent.

Lucille, le titre repris de Kenny Rogers et entièrement interprété avec seulement le piano en accompagnement. La version de Cœur de Pirate est loin de la version country de Kenny Rogers dans les années 70. De plus, Dead Flowers, la reprise du titre des Rolling Stones est assez surprenant, car il est difficile d'imaginer un morceau des Rolling Stones lent et sensible.

Alors nous pouvons dire que Cœur de Pirate a relevé un véritable défi en s'attaquant à des monuments de la chanson anglophone. Elle s'est totalement appropriée des chansons d'origine rythmée, country et jazzy et les a transformé en douce balade lente et mélancolique. Tout l'univers de Cœur de Pirate se retrouve dans cet album que l'on a pas de mal à s'écouter en boucle... Seul bémol, il nous manque les textes touchant et accrochant en français de Béatrice. Parce que il faut bien l'avouer, l'originalité de Cœur de Pirate sortait aussi de sa nationalité francophone ! Cependant, c'est un retour agréable et tout en douceur pour la jeune artiste francophone. Mais on a tout de même hâte de voir la suite de la carrière de cette talentueuse jeune femme.

- Lauranne Wintersheim

HOMMAGE À PETE SEEGER

Si le nom de Pete Seeger vous est inconnu, il est cependant synonyme de légende aux États-Unis et de figure du mouvement des Sixties tant pour ses qualités musicales que ses qualités de cœur. Pete Seeger nous a malheureusement quittés le 27 janvier 2014, à l'âge de 94 ans après avoir accompagné le monde de ses chansons altruistes et engagées.


© DR

Né en 1919 dans une famille de gauche puritaine, Pete est bercé dans la musique depuis sa plus tendre enfance et accompagne son père dans des festivals en jouant du banjo. Il intègre par la suite Harvard en 1936, qu'il quitte au bout de sa seconde année, et par pour New York où il fréquente des artistes engagés comme Leadbelly ou encore des militants pour les conditions de travail comme Aunt Molly Jackson. Après plusieurs rencontres et collaborations avec Woody Guthrie ou Alan Lomax par exemple, Pete Seeger fait office de modèle dans le style folk et de la « protest song ». Il est également un des fondateurs du Festival Folk de Newport où se sont faits connaitre Bob Dylan ou encore Joan Baez.

Nous devons nous souvenir de Seeger comme d'un artiste engagé contre la guerre du Vietnam, comme d'un combattant acharné pour la fin de la ségrégation et proche de M. L. King, comme d'un porte-parole des classes ouvrières, comme d'un communiste menacé par le maccarthysme et encore comme d'un environnementaliste convaincu. Cet homme n'était pas seulement tout cela, c'était aussi un homme généreux, altruiste et philanthrope qui a continué à faire partager son amour pour la musique jusqu'à un âge avancé et qui est resté fidèle à ses convictions. Seeger a toujours assumé le fait d'écrire des chansons engagées et en a accepté les conséquences : en effet, plusieurs de ses chansons ont été censurées et il a été difficile d'apparaître à la télévision ou à la radio.

Une illustration de ses qualités est son trio sur This land is our land avec son petit fils Tao Rodriguez Seeger et Bruce Springsteen, dont il est l'une des idoles, pour l'investiture de Barack Obama le 18 janvier 2009 au Lincoln Memorial.

- *Julia Coutant*

A LA DÉCOUVERTE DE ST.LÔ


© DR

St.Lô est une commune française et ville martyre de la seconde guerre mondiale, située dans la région Basse-Normandie, nous apprend wikipédia. C'est aussi le nom d'une formation musicale : trois artistes lorientais - iOta, DOc Mau, Ton's- et une chanteuse new-yorkaise, Mezz Walidah.

Après un premier contact sur Myspace en 2007 et une nuit de création musicale dans un hôtel de Saint-Lô un peu par hasard, ils décident de rester en contact. En 2010 ils se retrouvent et prennent conscience du potentiel de leur collaboration à travers un premier EP, "Herculéen". Mais ce sont les Transmusicales 2012 qui révélèrent vraiment l'atmosphère du groupe : atmosphère éminemment visuelle composée de la voix rauque empreinte de blues de Mezz Walidah couplée aux nappes électroniques et teintées de trip-hop de ses acolytes. Difficile d'échapper aux rengaines métaphorique lorsque l'on souhaite décrire la musique de St.Lô tant celle ci est unique ; eux même se décrivent ainsi : We are St.Lô and we play deep dark cinematic soul !

Le CD promotionnel est composé de 4 pistes : 2 studios et 2 lives tirées des transmusicales. Dès la première écoute de "Reach", enregistrée en studios, la patte St.Lô fait effet : un mélange d'abstract hip hop et de post rock (Abstract-rock ?) crépusculaire précède puis enveloppe une voix forte, percutante. Homme, femme ? La distinction n'est pas immédiate. Résonance, les instrus nous encerclent ; et quelles instrus ! A la fois organiques et mécaniques elles se font menaçantes ou plus douces, parsemées de glitchs, comme obéissant au humeurs de la chanteuse - que l'on avait déjà entendue au sein des Brooklyn Funk Essentials.

Mais c'est lors de sa performance live que St.Lô prend toute son ampleur : tous les artistes de la jeune formation ont en effet une solide expérience de la scène. "My Bottle", une chanson live est hypnotique : la voix incroyablement énergique de l'américaine y est transcendée, habillée par un synthé de plus en plus abstrait. Elle ne fait pas que chanter : elle hurle, se débat, enchaîne les styles au sein de la même chanson. St.Lô est une superbe découverte à écouter de toute urgence sur Youtube ! Leur album est en préparation et devrait sortir sous peu.

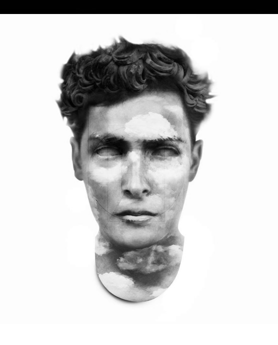
- Victor Lepoutre

LE TOP 10 DES SINGLES DU MOIS
PAR LES RÉDACTEURS MUSIQUE



1. SOHN – ARTIFICE
2. MERMONTE – KAREL FRACAPANE
3. KLAXONS – THERE IS NO OTHER TIME
4. CALL ME SEÑOR – SANDSTORM
5. TROPICAL HORSES X ALBINOS CONGO – DANA
6. TALISCO – RUN
7. TRUST – RESCUE, MISTER
8. BYE BYE LEONE – SUBMARINO
9. DARIUS – ESPOIR
10. FLUME – SLEEPLESS (FAKEAR REMIX)



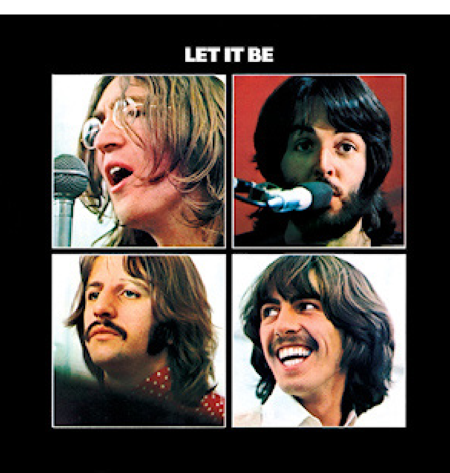


MAZE PLAYLIST : HAPPINESS

Tadam ! Nous voici en mars et après le froid viennent les giboulées, Maze a pensé à vous ! On sait que la grisaille attaque le moral, que les examens fatiguent, que la pression est parfois difficile à gérer, alors quoi de mieux qu'une sélection de chansons pepsi et énergiques pour vous remonter le moral ? Tenez, on vous conseille aussi de regarder le film A la recherche du bonheur («The pursuit of Happyness») avec Will Smith dans votre lit, au chaud, avec des popcorns !



Nina Simone - Feeling good (1965)



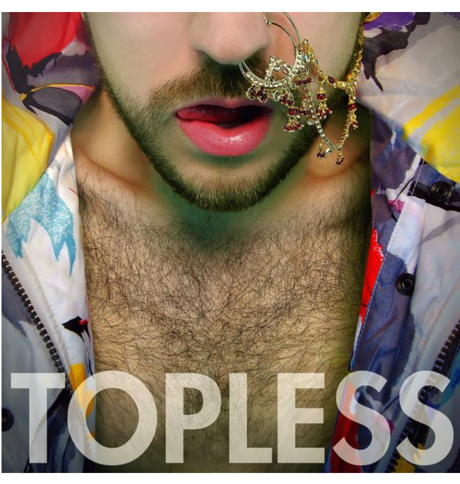
The Beatles - Let it be (1970)



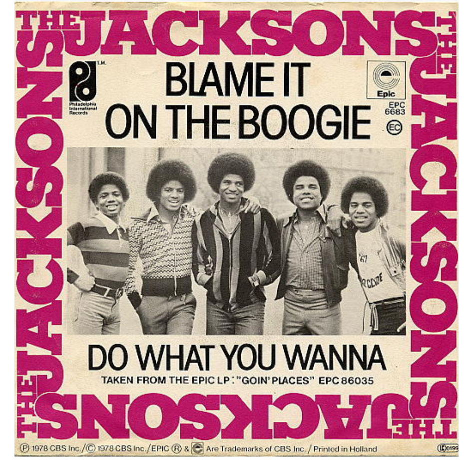
Patrice - Ain't got no (I got life) (2010)



Supergrass - Alright (1995)



Queen Mimosa 3 - Topless (2012)



The Jackson 5 - Blame it on the boogie (1978)



Macklemore feat Ryan Lewis - Can't hold us (2012)



Toño Rosario - El reloj (2004)

Elle vous a plu ? N'hésitez pas aussi à partager vos chansons qui vous remettent d'aplomb ! En attendant, vous pouvez retrouver la playlist complète ici. On se retrouve le mois prochain pour une playlist à tue-tête, suspense ... En attendant, prenez des vitamines, reposez vous et pro-fit !

- Julia Coutant

Cinéma



TOMBOY DON'T CRY

En ces temps de crises, ce ne sont décidément pas les polémiques qui manquent et nul n'est à l'abri, pas même la crème du cinéma d'auteur français. Après le scandale sur La Vie d'Adèle d'Abdellatif Kechiche, c'est au tour de Tomboy de Céline Sciamma de se faire lyncher. Sorti en 2011, le film raconte l'histoire d'une petite fille qui se fait passer pour un petit garçon le temps d'un été au sein de son nouveau quartier. Trop, c'est trop, pour le mouvement catholique intégriste Civitas qui appelle le 17 février au boycott de la diffusion du film le 19 février par Arte. Selon Civitas, "Tomboy, film de propagande pour l'idéologie du genre n'a sa place ni à la l'école ni à la télévision". Les téléphones ont sonné au siège de la chaîne franco-allemande mais cette dernière n'a pas cédé à la pression et a maintenu la diffusion du film car selon ses mots : « le film vaut mieux que ça. »



© DR

Lors de sa sortie en salle en avril 2011, il a été salué unanimement par la critique et a reçu une pluie de prix un peu partout à travers le monde dont le Grand prix au Festival international du film d'Odessa, le Prix du jury aux Teddy Awards de Berlin, le Prix du public au Panorama du cinéma européen de Meyzieu et le Prix de la meilleure actrice pour Zoé Héran au NewFest de New York pour ne citer qu'eux. Ceci dit, le film n'en est pas à sa première attaque car le scandale autour de Tomboy a éclaté à l'automne dernier, après le long et fastidieux débat autour du Mariage pour tous puis des « gender studies ». La raison de ce soudain engouement ? Le film a été inscrit au programme École et cinéma, conçu avec le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) mis en place par les ministères de l'Éducation Nationale et de la Culture pour sensibiliser les élèves de primaire au cinéma ; le catalogue inclut quatre-vingt cinq films finement sélectionnés, tels que "Peau d'âne" de Jacques Demy, "La Belle et la bête" de Jean Cocteau ou encore "Le voyage de Chihiro" de Hayao Miyazaki. Et depuis, cela suscite la colère d'associations catholiques et l'indignation des parents d'élèves qui ont écrit à l'Éducation Nationale pour arrêter la diffusion du film qu'ils qualifient de « prosélytisme homosexuel ». Avec les réseaux sociaux, la polémique prend de plus en plus d'ampleur jusqu'à la mise en ligne d'une pétition par CitizenGo, une fondation au service d'une conception chrétienne de la personne et de l'ordre social. Tout cela ne reviendrait-il pas finalement à un litige entre deux conceptions différentes de l'école ? L'école républi-


© DR

caine n'est pas seulement un lieu pour apprendre à compter aux enfants, c'est aussi et surtout une fenêtre sur le monde pour cultiver leur ouverture d'esprit, une fenêtre qui conduit chacun à l'acceptation d'autrui et à l'acceptation de soi-même. De plus, si certains parents réactionnaires s'opposent farouchement à la diffusion de Tomboy dans les écoles, les enfants qui sont les véritables concernés ont en revanche beaucoup aimé le film.

Si ces derniers ont autant apprécié, c'est parce que la mise en scène de Sciamma est à hauteur d'enfant. Tourné avec l'appareil photo reflex Canon 7D pour plus de maniabilité, le film tente d'être le plus proche de son sujet. Toujours dans une volonté pour la cinéaste de capter l'énergie de l'enfance, le tournage s'est effectué rapidement, en vingt jour, avec une cinquantaine de séquences et deux décors. Tomboy, c'est d'abord un film sur les impressions et les sensations de l'enfance, le temps d'un été entre une forêt et une banlieue résidentielle. Il n'a suffit que de quelques plans (une nuque, une main, un plan rapproché sur le protagoniste) avec la caméra, fluide comme un oiseau, pour que l'on suive et adopte le point de vue de Laure. Jusqu'à la quinzième minute du film, le spectateur ignore si c'est un garçon ou une fille, Céline Sciamma joue de cette ambiguïté en s'intéressant à cette période pré-pubère où le corps est androgyne. C'est précisément à partir de cette androgynie que survient l'élément déclencheur qui prend la forme d'un mini quiproquo. Quand Lisa lui demande « t'es nouveau ? », Laure est amenée à mentir sur son identité, elle devient Michaël et entraîne avec elle le spectateur dans sa supercherie et comme dans toute supercherie, on doit constamment surenchérir pour ne pas tomber dans son propre piège. Le suspense du film est alors posé, fonctionnant comme un polar, l'on se demande : « quand Laure sera-t-elle démasquée ?» Le corps de Laure est autant androgyne qu'il est libre, libre des carcans sociaux, des codes du genre, allant même jusqu'à avoir la possibilité d'incarner Michaël avec facilité. « Comme un garçon », elle peut enlever son t-shirt, cracher par terre, jouer au football et susciter l'œil admiratif de Lisa. Comment expliquer que la petite sœur préfère jouer à la danseuse alors que la grande sœur préfère jouer au football ? Pour la cinéaste, « cela participait à la réflexion sur le libre arbitre des enfants, leur autonomie, leur capacité à s'inventer, sans aucun déterminisme lié à l'éducation familiale. ». Pour elle, « l'air du temps voudrait nous faire croire qu'on pourrait appliquer une théorie au monde, avec des slogans du style "ne touchez pas à nos stéréotypes de genres". C'est l'inverse. Tomboy montre la variété, et l'unicité de chaque enfant. On remarquera que la bande d'amis dans le film est composée de manière assez hétérogène, les enfants étant d'origines différentes et d'âges différents, chaque enfant est filmé dans son unicité et sa spécificité, d'autant plus que les caractères de chaque individu s'extériorisent d'avantage lorsqu'il est au sein d'un groupe.

Les questionnements de l'identité sont des thèmes chers au cinéma de Sciamma qu'elle a déjà traités à travers son premier long-métrage aqueux Naissance des pieuvres (réalisé à partir de son scénario de fin d'étude à La Fémis – École Nationale Supérieure des Métiers de l'Image et du Son, l'une plus prestigieuses écoles de cinéma françaises) ; même si Tomboy est plus solaire, les deux films possèdent quelques similarités majeures. Ce sont tous deux des récits initiatiques se déroulant pendant l'été dans une banlieue résidentielle, tournant autour de deux pôles majeurs : l'amitié et l'amour, dans lesquels les protagonistes s'affirment pour être-au-monde. Néanmoins si la dimension familiale est totalement absente dans Naissance des pieuvres, engloutissant


© DR

ses trois protagonistes dans une eau intemporelle sans figure parentale, elle est beaucoup plus présente dans Tomboy à travers les parents aimants et la petite sœur enjouée de Laure. Sciamma choisi ici de développer une relation très forte entre les deux sœurs, où une osmose et une complicité semble être à son paroxysme (Laure ira jusqu'à se battre avec un garçon de la bande car ce dernier a offensé sa petite sœur). Comment expliquer alors que Jeanne (six ans), arrive à comprendre quasiment instantanément la supercherie de sa grande sœur et en devient même l'habile complice ? (Quand leur mère dit : « ils sont gentils les copains de Laure de jouer avec toi ... » Jeanne répond : « oui mais mon préféré c'est Michaël »). Ici Sciamma, au regard très juste, montre subtilement la capacité de compréhension supérieure de l'enfant de par son œil vierge, par rapport à l'adulte dont le regard est souillé par toutes sortes de représentations et qui entraîne inexorablement un jugement – même inconscient. Lorsque la mère de Laure découvre enfin toute la mascarade de cette dernière, elle lui demande d'abord « pourquoi t'as fait ça ?! » bien que par la suite, elle lui expliquera que ce n'est pas tant le fait de jouer au garçon qui lui pose un problème, mais le mensonge. Le compte à rebours de la rentrée scolaire est lancé, la fin de l'été rime avec la fin des vacances et d'une certaine liberté, notamment celle que les jeux de rôles permettent. Si Tomboy possède une volonté réaliste, il se rapproche également du conte par une mise en scène épurée où ses protagonistes évoluent dans un lieu intemporel : la forêt. La forêt, polyvalente ici, est à la fois une aire de jeux, un théâtre de la cruauté des enfants et une échappatoire - après que Laure a dû révéler son véritable sexe à Lisa, c'est vers la forêt qu'elle se réfugie et par un superbe panoramique, là où elle délaissera sa robe bleue sur un des arbres. L'efficacité, la pertinence et la finesse de l'écriture de Sciamma sont remarquables tout au long du film jusqu'à la magnifique scène finale qui, filmée sous un grand arbre, marque une sorte de rédemption de Laure au monde par l'introduction d'un dialogue symbolique dans sa simplicité : - Lisa : « Comment tu t'appelles ?» - «Laure ».

Porté par des jeunes acteurs en état de grâce de par leur naturel débordant de vie, Sciamma signe avec son second long-métrage une histoire simple traitée avec la subtile justesse que l'on lui connait désormais, tout en prenant soin d'éviter de tomber dans la psychologie facile ou le misérabilisme. En s'ancrant dans un présent à travers un travail remarquable de la reconstitution des impressions et des sensations, le film évite le pathos nostalgique dont la plupart des films sur l'enfance souffrent. Tomboy est un grand film et il faut croire que même les plus grands ne sont jamais à l'abri des attaques injustes de la part des mouvements intégristes. Le comble est qu'après tous les efforts de l'Institut Civitas à déprogrammer le film d'Arte (allant jusqu'à publier sur leur site les numéros de téléphones et l'adresse de la chaîne, incitant ses partisans à faire pression sur cette dernière), on apprend que cet appel à la censure a finalement joué en faveur de sa diffusion car Tomboy a été regardé par 1,4 million de téléspectateurs, soit 4,9% de part d'audience (Arte a ainsi vu son audience doubler par rapport à son audience habituelle du créneau horaire du mercredi soir) ! Cette victoire, parlant d'elle-même, lève un poing d'honneur à cette vaste polémique qui se résume en un mot : vaine. Si Tomboy est une ode à la poésie de l'enfance, elle la représente aussi dans sa cruauté, tout en interrogeant la construction de l'identité à la frontière des genres. Céline Sciamma fait indéniablement partie des plus beaux espoirs du cinéma français. Un cinéma dont l'ambition est plus grand que le réalisme : il recherche la vérité. Cette approche du septième art tente de mettre en scène des personnes bien plus que des personnages, dans leur authenticité et dans leur unicité, tout en les gardant en mouvement, en vie. Quand le pari est relevé comme ici, il n'y a aucun doute : Sciamma rime avec cinéma.

- Lisha Lecacheur Pu et Benoît Michaely

ONLY LOVERS LEFT ALIVE


© DR

Les films de vampires, c'est pas mon truc. Mais je dois dire qu'Only lovers left alive est vraiment une exception, c'est un intense moment de cinéma. Réalisé par Jim Jarmusch, auquel on doit déjà de nombreux grands films, ce drame romancé n'a rien d'ordinaire. De plus, avec la talentueuse Tilda Swinton aux côtés de Tom Hiddelston en rôles principaux, ça en jette.

Dans les villes de Détroit et Tanger, vivent Adam et Ève, qui s'aiment depuis plusieurs siècles. Ils ont vu le monde changer, et les humains avec. Adam est un musicien dépressif, dégoûté des "zombies" et Ève est une femme intrigante et radieuse. Dès la scène d'ouverture vous serez séduits. Sans mentir, c'est d'une beauté incomparable. Du génie. Jim Jarmusch a tout juste réalisé le plus beau - voire le meilleur - film consacré aux vampires. Il a repris le mythe de la créature légendaire apparu au XVIII siècle et en a fait un chef d'œuvre. Rien à voir avec Twilight et ces autres films victimes du phénomène de mode. Des ballades nocturnes qui apaisent et qui dépaysent, une bande originale qui laisse place à l'évasion : sensationnel. Un prix à Cannes bien mérité pour ces musiques envoûtantes.

Riche en références littéraires et musicales, Only lovers left alive est un film tant esthétique que moral. Dans ce film se cache une critique de la société actuelle. Adam et Eve ont vu le temps s'écouler, ils sont exténués mais leur amour les retient (et peut-être la musique aussi). C'est du moins la principale chose qui les empêche de faire face à la mort, eux qui n'acceptent pas vraiment le monde qui les entoure et qui tentent de retrouver le passé tant bien que mal. C'est ça qui est fascinant. D'autre part, le film laisse place à beaucoup de poésie : les dialogues, la musique, les plans magnifiques ... On se croirait presque hypnotisé par ce vinyle qui tourne. Vous verrez.

Only lovers left alive fait preuve de subtilité. On est dans un univers décalé. Le mythe du vampire vient après que l'on ait cerné les personnages. On nous les présente un à un, puis ensemble, quand ils se retrouvent à Detroit. Ces personnages complémentaires, aussi complexes soient-ils, n'apparaissent pas comme des créatures surnaturelles. Ils sont humanisés au maximum. Ils se nourrissent de sang obtenu à l'hôpital (du 0 négatif tant qu'à faire), ils ne mordent pas les gens (leur sang pourrait être contaminé). Jarmusch fait évoluer le mythe, c'est comme si on avait une version moderne du vampire ! Il y ajoute même quelques touches d'humour. Bravo. Le petit reproche que je ferais à ce film, c'est le manque d'intrigue. On attend quelque chose qui ne vient pas, quelque chose de plus dément que la sœur (Mia Wasikowska) qui débarque à l'improviste et qui dérange le quotidien des amoureux.

Dans une ambiance hors du commun, les acteurs nous livrent une très belle performance. On est face à deux heures d'élégance et de mélancolie et je pourrais vous en dire plus que ça mais je vous laisse découvrir toutes les perles et faces cachées de ce film sur grand écran. Je finirais sur une citation du réalisateur :

«C'est là toute la beauté du cinéma de donner à voir différents genres de film.»

- Noa Coupey

IDA
SOUFFRANCE SILENCIEUSE ET CONTAGIEUSE

IDA. Ce n'est ni un astéroïde ni un jeu vidéo, ce n'est pas un conte d'Andersen ou encore le nom d'un ichtyologiste japonais, ce n'est pas un cousin de HAL et encore moins celui d'IBM. L'homonymie de ces trois lettres est absolument extraordinaire, un peu comme le film signé Pawel Pawlikowski qui les porte, noires, sur son affiche gris clair et gris foncé.


© DR

Recueillie dans un couvent polonais dès son plus jeune âge après la Seconde Guerre mondiale, Ida a été éduquée par les religieuses et souhaite entrer dans les ordres. Avant la prononciation de ses voeux de chasteté et de pauvreté, elle doit d'abord revenir sur un passé mystérieux, mêlant ses parents, sa tante et une famille résistante à l'occupation nazie. Les péripéties de la jeune nonne se déroulent dans les années 60, dans une Pologne semblable à celle qu'avait connue le cinéaste dans son enfance. La lecture de l'œuvre devient double : Ida se cherche un passé, une construction et une religion, la Pologne aussi. L'identité visuelle de cette allégorie silencieuse et asphyxiante est marquante, dès les premiers plans.
L'équilibre des teintes, des ombres et des lumières est la première surprise, au premier coup d'œil. Cette image carrée nous séduit instantanément, c'est une invitation à plonger dans les profondeurs d'un double personnage : quel est le vrai prénom, celui donné par le couvent ou par une mère disparue ? Il y a Ida, toujours coiffée d'un voile. Elle s'agenouille et se signe régulièrement, respecte rigoureusement le rythme du couvent. Et Anna, qui se détache les cheveux, s'abandonne dans les plaisirs charnels et fuit la réalité par le goulot. Si les premières minutes de l'œuvre sont d'une froideur glaçante, le regard d'Ida devient étincelant dès le départ de son couvent.
Ida souhaite ardemment connaître la vérité sur son passé flou et se rendre dans sa ville natale. La découverte de ce passé peut-elle lui faire perdre la foi ? Sa tante l'interpelle sur cette question. Le réalisateur illustre ce tiraillement de façon visuelle. Il décide, pour illustrer une "présence divine", de cadrer les visages très bas et de laisser comme un ciel immense au-dessus des têtes. Suivant les séquences du film, ce "vide" est plus ou moins important. Une longue descente aux enfers commence et Ida/Anna se perd dans un entre-deux. Et cela devient une réelle leçon de cinéma.
Une force plane sur ce film. Les dialogues sont extrêmement rares mais les silences, splendides. Le cinéaste a dit non à l'explicatif, au dialogues inutiles. Une seule image, un seul regard ou un seul geste, cela suffit pour montrer la douleur du personnage et nous la partager dans des nuances de gris. Sur les visages, la neige et les cieux, le gris est clair : c'est sur les cernes, les ombres et le terreau qu'il s'assombrit. Le visage d'Agata Trzebuchowska, interprète d'Ida, est aussi un équilibre de nuances. Il est l'équilibre subtil entre naïveté, sérieux et beauté. Sa peau est presque blanche mais ses yeux très sombres rappellent vite son passé, à l'image de la mise en scène.
Dans l'univers de ce personnage qu'on scrute passionnément, il n'y ni dorures ni parures. Ici, la pierre est authentique, gris sale et abrupte : les choix du metteur en scène forment presque une apologie du minimalisme, courant misant sur l'absence des objets inutiles dans le champ de vision. Cette pollution visuelle qu'on a l'habitude de subir chaque jour un peu plus n'est pas le chemin que veut prendre Pawel Pawlikowski. Le cinéaste souhaite donner de la force aux visages, que notre attention soit focalisée sur ceux-là : c'est réussi, nous voulons que ça s'arrête, qu'on puisse admirer une nouvelle fois ce jeu d'ombre, cette lumière. Sublimé par le jazz de ces années de reconstruction et quelques notes de piano, Ida nous transcende et une seule question subsiste : Dieu ou le saxophoniste ? Le frisson est là et la larme pas loin, alors pourquoi n'iriez vous pas vous asseoir vite pour une projection et faire baisser la moyenne d'âge du public ?

- Benoit Michaely

GLORIA
PORTRAIT D'UNE FEMME MODERNE


© DR

Après La sagrada familia et Navidad, Lelio met à nouveau le cinéma chilien sur le devant de la scène.

Au milieu de la foule, Gloria, une sexagénaire flamboyante, alterne entre les cocktails et les slows. Divorcée, elle semble tout à voir avec quelqu'un qui veut enfin profiter de la vie. Une femme en apparence forte qui ne parait pourtant pas à son aise dans l'open-space où elle travaille. Frénétiquement, elle tente en vain de joindre ses enfants, agrippant son Blackberry comme une bouée de sauvetage contre la solitude qui l'accapare. Après le bureau, les séances de rirothérapie ou sa participation au cours de yoga de sa fille ne lui apportent pas plus de compagnie. Un soir, seule comme tant d'autres, flottant sur les airs d'une musique disco, Gloria croise le regard de Rodolfo qui va lui redonner la force de se battre, de vivre et d'aimer à nouveau. Personnage d'une justesse et d'une précision épatante, Gloria semble travaillée dans les moindres détails. Avec ses lunettes et son vernis assortis à ses tenues, Gloria est une personne haute en couleur sublimée par Pauline Garcia qui réalise sûrement l'un de ses meilleurs jeu d'actrices trouvant les intonations et mimiques les plus adéquates.

La sortie de Gloria et Lulu femme nue en même temps dans les salles obscures n'est pas un hasard. En effet, le cinéma de 2014 paraît rendre aux femmes leurs rides et rondeurs, leurs soucis et leurs joies, leurs amours et leurs déboires. Et ce sont ces traits de caractère qui font de Gloria un réel portrait de femme moderne. La capacité de Sebastian Lelio à retranscrire les émotions avait déjà impressionné l'Europe qui l'avait récompensé à plusieurs reprises pour chacun de ses films. Toujours semblables aux autres longs métrages récemment distribués, les scènes d'amour entre Gloria et Rodolfo sont crues et réalistes : sans complexe. Œil du spectateur, la caméra est discrète, nous plaçant au devant de la scène. Présente mais ne nous rendant jamais voyeurs, elle reste près des personnages et les plans larges se font rares.

C'est donc le sourire aux lèvres mais sans grand étonnement que le public ressort de ce long métrage, portrait comme tant d'autres, de notre société.

- Emma Pellegrino

RESTLESS, FUNESTEMENT ROMANTIQUE

Une admiratrice de Darwin, des enterrements pour passer le temps et un jeune homme ayant pour meilleur ami un kamikaze japonais imaginaire : voilà qui pourrait résumer Restless, film sorti en France en 2011 et produit par Gus Van Sant, réalisateur américain dont les lettres de noblesse et la notoriété ne sont plus à faire, avec des films cultes tel Paranoid Park ou Elephant. Mais cela resterait néanmoins relativement simpliste et réducteur face à ce chef-d'œuvre.

Restless, c'est la rencontre improbable et extraordinaire de deux personnages : Enoch, joué par Henry Hopper, peu connu mais qui gagne à l'être, et Anabel, Mia Wasikowska, l'Alice du film de Burton tiré de l'œuvre de Carol.

Cherchant à compenser le fait qu'il n'ait pu assister aux obsèques de ses parents durant son coma, un jeune homme – Enoch - se rend aux funérailles de nombreux inconnus, et y fait la connaissance de la pétillante Anabel, qui lui sauve la mise face à un employé des pompes funèbres. Bien sûr, les deux jeunes protagonistes tombent amoureux l'un de l'autre. Mais comme souvent au cinéma … il serait bien trop facile et bien peu intéressant de suivre le plan « la rencontre - le mariage - la fin » ... Réunis tant dans la proximité de la mort – Enoch ayant perdu ses parents dans un accident de voiture et étant passé quelques minutes « de l'autre côté » et Mia souffrant d'un cancer du cerveau qui ne lui laisse que quelques mois à vivre – que dans l'amour, les deux jeunes gens décident de vivre au jour le jour leur passion sans se lamenter sur la noirceur funeste de leur court futur, auxquel ils ne peuvent échapper. Totalement déconnectés de la réalité, dans une splendide acceptation de l'inévitable, la force de leur couple est dans leur incroyable et permanente positivité joyeuse.De splendides scènes nous illustrent de très beaux moments d'intimité entre Enoch et Anabel - qui, consciente de l'ultimatum qui est le sien n'a pour mot d'ordre que de profiter de la vie et de tout ce que cette dernière peut lui apporter. Les dialogues empreints de poésie ne peuvent qu'émouvoir les plus réfractaires au sentimentalisme d'entre nous et font preuve d'un bel humour.

Les deux personnages sont tout à la fois : ordinaires



Un film qui traite à la fois de l'amour et de la mort (thème récurrent dans l'œuvre du réalisateur), c'est peu original me direz-vous : des thèmes usés jusqu'à la corde, tant par des grands classiques que par des productions télévisuelles plus casuelles. Mais l'attrait de Restless est dans l'approche que Van Sant a eu de ces deux thèmes. Au lieu d'opposer l'un à l'autre, avec un magnifique happy end hollywoodien, le réalisateur préfère imprégner totalement son film de ces thèmes sans jamais tomber dans le pathos (le couple va jusqu'à imaginer la mort romanesque d'Anabel) pour mieux toucher son public, et clore son film sur une fin troublante où chacun fait sa propre hypothèse. L'ami imaginaire d'Enoch, le kamikaze japonais Hiroshi joue par ailleurs le rôle d'allégorie durant tout le film pour nous rappeler que pour le couple, la mort fait partie du quotidien.

La réalisation du film est quant à elle particulièrement 'académique', tout en restant rafraichissante et conférant au film un esthétisme correct mais peu innovant : les cadrages sont serrés, les visages sont illuminés, les scènes d'extérieur bien éclairées. Bien fait et plaisant. Jouant la carte du décalé pour dédramatiser la mort, Restless est pour moi un monument du cinéma, qui arrive à concilier les deux mondes totalement opposés que sont la mort et l'adolescence grâce à la patte experte de Van Sant, sans toutefois faire tomber le spectateur dans une dépression totale. Restless, un film triste dont on sort le sourire aux lèvres.

- Victor Jayet--Besnard

UN ÉTÉ À OSAGE COUNTY
RÈGLEMENT DE COMPTES EN FAMILLE


© Wild Bunch

Une comédie dramatique à l'humour noir, aux dialogues bien sentis et à la réalisation conventionnelle.

Prix Pulitzer. De nombreux Tony Awards. Un succès énorme à Broadway. Outre-Atlantique, tout le monde connaît « Osage County » pourtant en France, cette pièce est méconnue … Le synopsis est simple, un père de famille se suicide, les trois filles reviennent dans la maison de leur enfance et retrouvent leur mère, tyrannique. Les vieilles rancœurs et les éternels secrets vont refaire surface et nous observons tout cela, bien contents de ne pas avoir été élevés dans cette famille !

Le film est porté par une qualité d'écriture exceptionnelle. Le scénario est brillant et il livre des personnages profonds, touchants et troublants. Il détaille une vision de la famille américaine déprimante. Et il offre des dialogues absolument géniaux. La qualité d'écriture est telle que seuls les mots font l'action. Il y a par exemple cette scène du repas, extraordinaire, qui dure près de vingt minutes mais qui passe comme un enchantement. Cette scène est symbolique du film, on passe du rire au choc, du choc aux larmes, des larmes au rire. En un rien de temps. Cette même qualité d'écriture nous plonge dans une ambiance particulière, celles des « Plaines », d'une Amérique rurale où l'on dit ce que l'on pense, sans s'inquiéter d'une quelconque diplomatie.

Bien sûr, dans un tel film il faut des comédiens au diapason car ils doivent plus que jamais porter le film et l'action. Et l'on n'est pas déçu. Dans la liste des grandes prestations de Meryl Streep il y a désormais Un été à Osage County. L'actrice trouve ici le moyen d'exprimer tout son talent. Incarnant une toxicomane tyrannique, paranoïaque et lunatique, atteinte d'un cancer pour couronner le tout, elle est exceptionnelle. Elle est secondée par une Julia Roberts en état de grâce, qui trouve ici l'un de ses meilleurs rôles. La galerie des seconds rôles est toute aussi brillante, même si l'on peut reprocher des personnages masculins malheureusement peu développés.

Pour ce quasi « huis clos » , il fallait aussi une belle réalisation. John Wells est peu connu, pourtant il n'en est pas à son coup d'essai. A la maison blanche, Urgences ou encore The Company Men, il a de beaux succès à son actif. Pour Un été à Osage County, il choisit habilement la sobriété. Il ne cherche pas à sublimer ses personnages ou ses acteurs, ni à livrer des plans majestueux. Sa réalisation est au service des prestations. Les personnages étant excessifs par moment, il est tout dans la retenue. Et c'est tant mieux. Par cette réalisation certes conventionnelle, il sublime le film.

Un été à Osage County n'est pas un énième film sur la famille. Son traitement est différent, il se joue des clichés, il déjoue les pièges du genre, touche par sa sincérité, bouleverse par sa vérité. C'est une véritable comédie dramatique derrière laquelle se cache une poignante tragédie. A voir.

- Philippe Husson

POURQUOI DALLAS BUYERS CLUB MÉRITE-T-IL L'OSCAR ?

Dallas Buyers Club, nouveau long-métrage de Jean-Marc Vallée après Café de Flore, est nommé dans six catégories aux Oscars : meilleur film, meilleur acteur, meilleur acteur dans un second rôle, meilleur maquillage, meilleur scénario original et meilleur montage. Il est donc nécessaire de montrer comment ce long-métrage poignant mérite toutes ses nominations, et pourquoi les membres de l'Académie peuvent voter pour lui.


© Wild Bunch

Meilleur Scénario original

Le film, présenté dans le numéro de Maze du mois dernier, pose la réflexion sur la question du SIDA pendant sa découverte dans les années 80 aux Etats-Unis. Alors que la médecine essaie tant bien que mal de trouver des remèdes, quelques territoires américains, comme le fin fond du Texas, ne sont pas encore au point, caractérisant le virus du VIH comme "la maladie des PD" pour ne citer que le film. Il n'empêche que la déclaration de la séropositivité de Ron Woodroof (Matthew McConaughey) va engendrer des conséquences sur sa vision du monde et de ses propres amis.

Le long-métrage est très nettement construit en deux temps. Tout d'abord, l'ignorance du cowboy de sa maladie incurable, alors qu'il vivait de sexe, de rodéo et d'alcool. Puis, vient l'annonce de la séropositivité et le doute qui se construit dans l'esprit de Woodroof. La rencontre avec le médecin Saks (Jennifer Garner) et la découverte des symptômes sur le vieux MacIntosh de la bibliothèque de la ville constituent le point charnière du scénario. De ce point charnière, le cowboy homophobe va se changer en un homme malade, luttant contre sa maladie, contre les préjudices moraux, et contre les avancées très douteuses de la médecine.

Sa rencontre avec un homme atteint du même virus lui permet de partager ses souffrances et de ne pas lutter seul. Cet homme, Rayon (Jared Leto), est un homosexuel profond, pratiquant même le transsexualisme à ses heures perdues. La rencontre avec ce malade va changer Woodroof dans sa vision de percevoir les gays. Il luttera alors contre les préjudices et discriminations homosexuelles, donnant une scène déjà culte de la poignée de main "tendue" dans le supermarché entre un ancien ami de Woodroof homophobe, et Rayon.

La présence du médecin Saks est bénéfique dans

l'histoire. Elle est une raison de vivre pour Ron qui, malgré sa maladie et sa perte de poids, s'attache rapidement à elle. Elle incarne alors le lien entre la réalité et la fiction, la maladie et les rêves subjugués du cowboy déchu.

Les deux séropositifs auront l'idée d'ouvrir un "Buyers Club", c'est à dire une vente de médicaments non approuvée par les USA. Ils auront pour motivation de maintenir les gens en vie avec des produits et vitamines sûrs, ainsi que de dissuader les patients de prendre les médicaments distribués des groupes pharmaceutiques, à l'image de l'AZT dénonçant le business tournant autour des pilules plutôt que la réelle motivation à sauver des vies.

En d'autres termes, le scénario de Jean-Marc Vallée est bien plus qu'original, il est exceptionnel. Se basant sur des faits réels, il arrive à trouver un espoir inconsidéré dans ses malades du SIDA sachant qu'ils savent qu'ils sont déjà morts. Commence alors une lutte pour quelques jours en plus dans ce monde.

Meilleur maquillage

Que dire sur cet Oscar qui, à mon avis, ne peut être attribué qu'à Dallas Buyers Club ?

Evidemment, la concurrence de l'indien Tonto (Johnny Depp) de Gore Verbinski dans Lone Ranger peut agir comme un obstacle, mais il faut bien avouer que la transformation de McConaughey et Leto est juste parfaite.

McConaughey, outre sa performance personnelle de perte de poids, se retrouve ici en un homme rongé par la maladie : peau translucide, chevelure négligée, rides marquées ... Autant d'éléments rendant l'acteur plus malade qu'il ne l'a jamais été. Le virus du VIH est magnifiquement retranscrit sur son visage, contrairement à Jared Leto qui, lui, a subi une prouesse technique de maquillage toute autre mais aussi époustouflante.

En effet, on retrouve l'acteur/chanteur dans un rôle d'homosexuel profond et atteint du SIDA. Mais Rayon aime prendre soin de lui. C'est ainsi que les maquilleurs ont dû passer un temps mémorable sur le protagoniste : peau claire et lisse, aucune marque de maladie pendant une grande partie du long-métrage. Autrement dit, Leto est transformé en un véritable transsexuel déjà devenu culte à travers son déhanché et ses robes burlesques, tout autant que ses perruques.

Meilleur acteur dans un second rôle : Jared Leto

Pour son retour au cinéma (on n'avait plus vu Jared Leto sur un écran depuis Mr.Nobody en 2009), Jared Leto ne choisit pas un petit rôle. En effet, habitué aux pertes de poids et aussi à la reprise de poids (Chapitre 27), le chanteur de Thirty Seconds To Mars incarne un personnage burlesque, comique mais aussi et surtout dramatique.

Un rôle burlesque ; cet adjectif se croise surtout au premier abord du protagoniste. D'ailleurs, sa première apparition dans Dallas Buyers Club tient à être soulignée : un homme habillé en robe, avec du rouge à lèvres, appelant McConaughey «Chéri», et commençant un massage au mollet. Ne soyez pas étonné si vous restez un peu bouche bée devant Jared Leto, chanteur si beau faisant craquer les minettes du rock.

La métamorphose a toujours été un fort atout de Jared Leto. Grand drogué dans Requiem for a dream, prise de poids extrême dans son incarnation du tueur de John Kennedy dans Chapitre 27, le voilà maintenant en homosexuel/transsexuel à la recherche d'amour dans ses derniers jours à vivre.

La rencontre avec Woodroof semble quasiment fusionnelle. Difficile en même temps de ne pas s'attacher à cette «grande folle» ne voulant qu'une seule chose : vivre encore longtemps pour pouvoir profiter de sa garde robe. Rayon est bien sûr quelqu'un qui prête à rire. Les surnoms qu'il donne aux gens et surtout à Woodroof fusionnent parfaitement avec le personnage ; le déhanché dans la rue rend Jared Leto ridicule mais fantastique. Enfin et bien sûr, il est surtout dramatique lorsque l'on connaît le destin qu'il lui est voué. Le voir lutter pour vivre quelques jours en plus rend les choses dramatiques. De plus, tout le monde semble attaché à lui, même la médecin Saks ne lui servant pourtant que comme cobaye de médicament pour le traitement contre le SIDA.

Ce personnage possède tellement d'histoires à raconter que l'Oscar peut lui revenir très nettement. L'outsider Michael Fassbender pour son rôle dans


© Wild Bunch

12 years a Slave semble aussi concourir pour la récompense. La concurrence entre les deux acteurs semble de taille, mais on a envie de récompenser Jared Leto pour le travail extraordinaire qu'il a fait sur son corps et sur ses gestuelles.

Meilleur acteur : Matthew McConaughey

Le scénario de Dallas Buyers Club est basé sur l'histoire de Ron Woodroof, cowboy fan de rodéo découvrant qu'il a le SIDA et exclu par ses amis le considérant comme un gay, sur un territoire profond du Texas où règne l'homophobie.

Matthew McConaughey, fantasme de beaucoup de femmes dans le monde, s'inscrit dans un registre totalement différent. Du strip teaseur à muscles dans Magic Mike, en passant par tueur très étrange dans Killer Joe, il ose jouer dans Dallas Buyers Club un homme rongé par le SIDA. Qui dit SIDA dit transformation physique. C'est ainsi que McConaughey n'a pas hésité à perdre des dizaines de kilogrammes, et même quasiment la vue, pour jouer ce rôle.

Outre ses performances physiques exceptionnelles, son adaptation quasi parfaite d'un malade atteint du virus du VIH le rend méritant de l'Oscar. Les caractères dramatiques et l'aisance devant une caméra subliment le jeu de l'acteur qui, par son talent cinématographique, s'inscrit encore plus dans les grands acteurs cultes du cinéma du XXIème siècle.

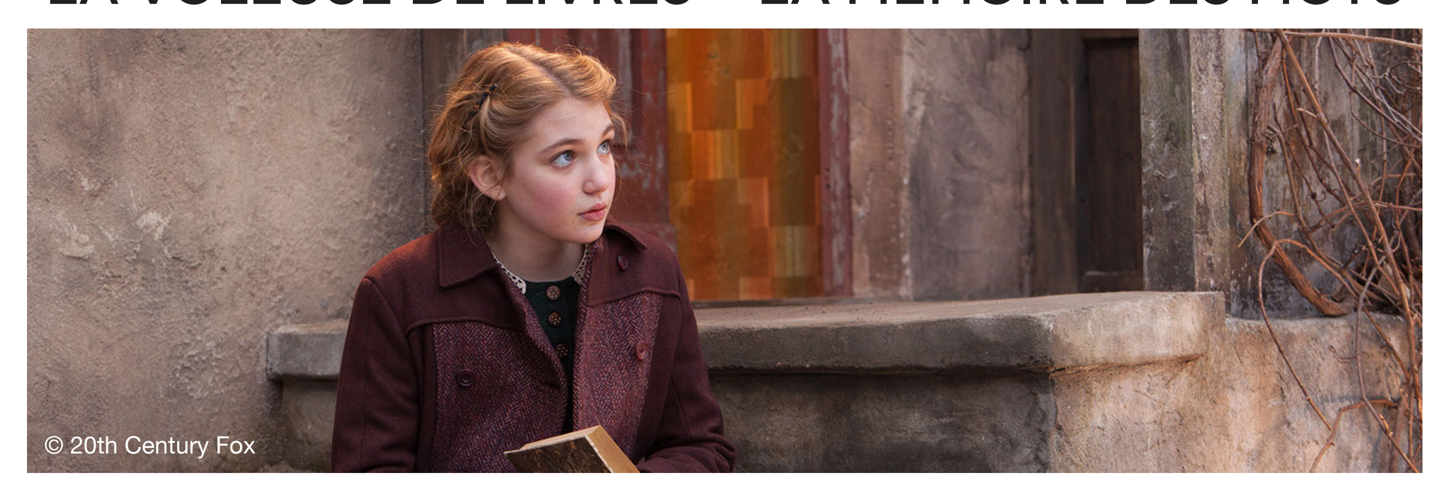
Mais il y aura très fort à faire face à Leonardo DiCaprio dans le Loup de Wall Street. Difficile de dire qui sera le prochain meilleur acteur d'Hollywood.

Meilleur Film

Toutes les catégories au-dessus résument parfaitement la supposition de nommer Dallas Buyers Club meilleur film.
A cela, rajoutons le talent exceptionnel de Jean Marc Vallée et ses efforts sur l'adaptation et le scénario. Rajoutons également le rôle marquant de Jennifer Garner, grande amie des démunis jouant sur deux fronts, obligation professionnelle oblige.
Dallas Buyers Club est un film qui marque, qui ancre la réalité dans le cinéma ; un film qui ne fait pas rêver, mais un film qui nous fait aimer.

- Baptiste Erondel

LA VOLEUSE DE LIVRES – LA MÉMOIRE DES MOTS



A l'aube de la nouvelle année, on nous ressort un film sur la Seconde Guerre mondiale ? Dit comme ça, ça peut paraître un brin sinistre, et un tantinet redondant. Détrompez vous rapidement, Brian Percival en a fait quelque chose de novateur !

La voleuse de livres nous invite à suivre Liesel, une petite fille vendue à un couple allemand alors que sa mère communiste s'enfuit. Rosa, sa nouvelle maman, "comme le tonnerre, gronde tout le temps", et Hans, son père adoptif, accompagné de son accordéon vont petit à petit ouvrir leurs cœurs à cette petite et eux-mêmes se découvrir. Liesel ne saisit pas toute la complexité de la guerre, elle ne voit pas le danger, elle ne comprend pas ce que veut Hitler ... Ce qu'elle sait c'est qu'elle a perdu sa mère, et qu'elle se retrouve dans une école où son illettrisme éclate au grand jour.

Philosophie des mots - des mots contre la guerre

Comme l'écrit simplement l'auteur du roman La voleuse de livres, Markus Zusak dans son prologue, "une simple histoire, en fait, où il est question, notamment : - d'une fillette ; -de mots ; -d'un accordéoniste ; d'Allemands fanatiques ; - d'un boxeur juif ; -et d'un certain nombre de vols". Alors qu'Hans se retrouve à héberger un Juif suite à une promesse de jeunesse, Liesel apprend à écrire et à lire. Elle se découvre une passion pour des romans bien brochés à l'époque même des autodafés. Elles va apprendre les mots avec Hans et en observer le pouvoir avec Max, le réfugié juif. Les mots sont les seules choses qui pourront exprimer tout ce dont ils rêvent en temps de guerre ; les mots sont aussi la mémoire, le lien qui les unira ; les mots sont l'histoire et ils sont, avant tout, très précieux. Ce sont les résultats de travail, d'apprentissage, de lecture, et d'une vie pas si facile. Ce film refuse la facilité des clichés concernant la période 39-45, c'est davantage une belle interprétation. C'est la mort qui ouvre et ferme le film en voix off. Cette mort n'est pas celle qui s'empare de n'importe qui avidement. Avec beaucoup de tendresse et de réflexion, elle nous explique ses observations sur les humains : les bons côtés mais aussi les plus obscurs. C'est un élément essentiel qui fait de ce drame un film qui sort un peu du rang.

Coalition de bons interprètes - révélation de Sophie Nélisse

Cette histoire, au script plutôt sympathique, se trouve portée par ses acteurs. Cela va sans dire que la petite Sophie Nélisse va réapparaître prochainement. C’est une vraie révélation. C’est d’ailleurs l’auteur du best-seller lui-même qui la voulait pour ce rôle. Le seul film que Sophie Nelisse ait joué auparavant (Monsieur Lazhar en 2011) lui avait déjà permis d’être récompensée avec le Prix Génie de la meilleure actrice dans un second rôle. Cette dernière est pleine de ressources et ... de surprises. Car c’est aussi une jeune gymnaste qui se prépare à participer aux Jeux Olympique de Rio. Malheureusement pour elle et heureusement pour nous, une légère blessure a stoppé ses entraînements et lui a permis d’ouvrir le scénario de La Voleuse de livres et d’incarner cette merveilleuse Liesel. Cela dit, Geoffey Rush dans le rôle de Hans et Emily Watson (Rosa), ne sont pas en reste. Ils sont tout deux très bons dans leurs rôles. On s’attache à eux comme à des personnes que l’on connait ; un peu caractérielles mais tellement humaines.

La voleuse de livres, conçu pour les juniors, vu en partie avec leurs yeux, apportera aussi beaucoup aux plus grands. Un film sur la Seconde Guerre mondiale (enfin) un peu rafraîchie, sortez vos mouchoirs, et allez le voir dans le cinéma le plus proche !

- Anne-Flore Roulette

AMERICAN BLUFF

Prenez les acteurs en vogue du moment, qui plaisent bien au public, un peu moins aux critiques, rajoutez un réalisateur doué à qui tout sourit, ajoutez un genre compliqué mais qui, s'il est réussi, peut être brillant et cela vous donne un film. American Bluff aurait pu être brillant. Mais il est complétement raté.


© Atlas Entertainment

« Les acteurs en vogue » ne sont pas en forme dans ce film. Ils se battent tous pour essayer d'obtenir un Oscar sauf qu'ils passent totalement à côté de leurs performances. Christian Bale a cassé son image de beau gosse musclé avec un gros bide et une perruque. Et sa prestation ne se fonde que là-dessus. Un peu mince (si j'ose dire) pour dire qu'il joue bien. Bradley Cooper est le plus crédible. N'empêche qu'il ne joue pas bien pour autant. Amy Adams … Si elle pense qu'être aguicheuse sans aucune subtilité pendant une heure et demie suffit pour livrer une bonne prestation, elle peut effectivement arrêter le cinéma au plus vite. Ce genre de rôle ne lui va pas, elle ferait mieux de revenir à des films comme Il était une fois, elle est plus naturelle quand il s'agit d'être niaise. Enfin, Jennifer Lawrence, l'actrice du moment que tout le monde s'arrache, l'actrice cool avec qui tout le monde veut jouer. Elle n'est pas crédible non plus. Cette femme a du talent, une jolie filmographie et une belle carrière devant elle, qu'elle ne la gâche pas avec des choix aussi mauvais.

Bon, les acteurs ne sont pas bons, certes. Il faut dire qu'ils ne sont pas aidés par le scénario. On a l'impression qu'il a été écrit deux jours avant le tournage par un scénariste en panne d'inspiration qui devait rembourser un prêt pour sa maison à Hollywood. Autant dire qu'il ne s'est pas foulé. C'est totalement creux. Il n'y a ni intrigue ni hommage au cinéma, il n'y a qu'un scénario raté à l'écriture désastreuse. Les rebondissements sonnent faux jusqu'à cette fin, salvatrice pour le spectateur, légèrement improbable, totalement idiote. On ne parvient guère à s'amuser des quiproquo qui sont mis en place par cette situation absurde. Voir des escrocs qui sont obligés de coopérer avec le FBI pour piéger certains de leurs comparses a certes un côté amusant, mais cela ne prend pas. Les romances ridicules nuisent au propos et le burlesque se transforme trop souvent en farce. On est jamais amusé, on est toujours dépité.

Il y a enfin la réalisation. Enfin, si on peut appeler ça une réalisation. Autant pour The Fighter ou Happiness Therapy David O'Russel avait livré de très jolis films, bien filmés avec des plans savamment étudiés, autant pour American Bluff … Sa caméra en perpétuel mouvement est absolument insupportable, on sort avec un mal de crâne pas possible. Le reste est loin d'être brillant. Il nous a habitués à mieux, qu'il remette la barre un peu plus haut. Les plans en mouvement sont les moins ratés, mais ceux sur les personnages sont trop clichés. Il faut tout de même reconnaître une certaine habileté pour nous plonger dans l'ambiance des années 70 avec la musique, les costumes et les décors.

Bref, ce film est une véritable épreuve pour le spectateur. Il est totalement insupportable à regarder. On se demande à quoi ça rime, où ils veulent en venir, si on a raté quelque chose, si on n'a simplement rien compris, mais en fait non, on se pose des questions pour rien, on est tout bonnement devant un navet. Et un modèle du genre. Pour être totalement honnête, je cherche désespérément un aspect positif à annoncer, un atout du film à développer, de quoi nuancer un peu tout cela, je me creuse la tête, en vain. C'est juste un film qu'il faut éviter à tout prix.

- Philippe Husson



JACK ET LA MÉCANIQUE DU CŒUR
BESOIN DE REMETTRE LES PENDULES À L'HEURE ?

Un film venu d'un album ? Un Tim Burton à la française ? Jack et la mécanique du cœur n'a pas manqué d'annonces pour sa sortie en salle. Mais qu'en est-il vraiment ?

Jack est né le jour le plus froid du monde. Sa mère tombe devant la porte de la chamane du coin et se fait aider par celle-ci. Mais le Docteur Madeleine voit que le cœur du petit est totalement gelé. Elle décide de le sauver, et elle remplace son cœur défectueux par une horloge à coucou. Pour survivre, Jack devra respecter trois règles sans faillir : ne pas toucher à ses aiguilles, maîtriser sa colère et surtout ne jamais ô grand jamais, tomber amoureux. Ce film d'animation, plus ou moins pour adulte, va donc vous transporter dans un univers lointain et magique plein de défis.

Monde de référence : tous les rouages du cinéma

Ce monde magique est né de l'imagination du chanteur Mathias Malzieu (Dionysos) bien qu'un peu différent dans son roman, puis dans un album illustré par Nicoletta Ceccoli. Ils ont fini par imaginer ces personnages aux têtes énormes, avec leurs gros yeux emplis de nostalgie. On sent très bien l'inspiration des auteurs comme Tim Burton et Mary Shelley, romancière anglaise du XVIIIème siècle. Cette dernière est la « maman » de Frankenstein. On voit pas mal de références et d'influences diverses dans ce film. On retrouve Alain Bashung, interprète fantôme le temps d'une chanson dans la peau de Jack L'Éventreur. On croise aussi Georges Méliès, pionnier des effets spéciaux au cinéma. C'est d'ailleurs un des points forts, un des plus touchants de Jack et la mécanique du cœur : l'hommage au cinéma. Bons cinéphiles que vous êtes, ça fera toujours plaisir. On assiste à une jolie mise en abyme avec la création de la première caméra et des premiers films en courts métrages. Le septième art est ce qui rapproche les personnages, c'est ce qui les séduit et surtout c'est ce qui leur montre la vérité.

Une fable musicale plus ou moins enrayée

Dans cette aventure où l'on passe du western au slam, l'interprétation musicale n'aura pas toujours été facile. Hormis pour le maestro Mathieu Malzieu qui gérait sa partition, ç'a été un exercice de voix pour tout le monde ! Olivia Ruiz a été confrontée au doublage le plus dur qu'elle ait connu. « La seule consigne qu'il m'a donnée c'est sois toi-même. C'est très compliqué de se sentir proche et impliquée ». Les critiques sont alors d'autant plus redoutées. Quant à l'actrice espagnole Rossy de Palma, elle s'est laissée tenter pour une première fois dans un doublage. Il ne faut cependant pas être hermétique à l'univers rythmé de Dionysos, ni à celui d'Olivia Ruiz ou encore de Grand Corps Malade, sans quoi l'heure et demie vous paraîtra tout de même un peu longue. Il n'y a donc aucun point noir dans tout ça. Qu'ils aient tous des voix hors-normes certes, mais sont-elles vraiment destinées à doubler des enfants d'une douzaine d'années maximum ? On ressent un certain décalage, comme une VF un peu loupée ...

Une mécanique un peu rouillée

Dans ce film qui célèbre avec ferveur et extravagance la magie du rêve, Miss Acacia se retrouve être un poil agaçante et Jack franchement mou du genou. Finalement ce sont les personnages secondaires qui remportent la palme haut la main : ils sont mieux réalisés, plus touchants, et plus drôles. Tel que le papy au dos xylophone qui est un peu rouillé, ou les amies espagnoles au style débridé. Tous les personnages sont des « rejetés », des « étrangers », des personnes pas tout à fait normales et insoignables. Et leur particularité tient là-dedans, tout comme leur charme un peu désuet et si irrésistible.

La fin est, elle aussi, un peu pliée. Pour un conte plein de magie et dans un univers d'enfant, on s'attend à autre chose. Elle a « juste » l'avantage d'être surprenante.

En somme, plus de déception que de voyages magiques après tout ce qui avait été annoncé. Les fans de musique ou des univers décalés ou encore les enfants rêveurs peuvent toujours s'y risquer sans trop de craintes, mais attention aux désillusions.

- Anne-Flore Roulette

THE GRAND BUDAPEST HOTEL
SYMÉTRIES LOUFOQUES

Aux oreilles des convives viennent claquer bruits de fourchettes, remarques désobligeantes et formules de politesse. Tout à coup, le silence s'installe. On apporte le dessert : un mille-feuilles. Avant de se délecter de la pâtisserie minutieusement préparée, une minute de silence est observée. Oui, nous connaissons tous le sort de ce gâteau merveilleux. Au premier coup de couteau, une lame et ses quelques dents vont faire en sorte que la couche de chocolat parte en cacahuète et celle du biscuit, en sucette. Désarticulation. Désastre. Ces deux mots nous apparaissent dès les premières minutes du dernier film de Wes Anderson. Mais ce réalisateur de génie, qu'on retrouve ce mois-ci après son génial Moonrise Kingdom sorti en 2012, n'utilise ni bout rond ni couteau à dent pour couper son mille-feuilles : il utilise la lame de rasoir, le fil à couper le beurre, il tranche net. Intact, notre dessert s'appelle The Grand Budapest Hotel. Et depuis le 26 février dans les salles obscures, il est montré et raconté.



© DR

Son histoire débute et c'est incompréhensible, invraisemblable. Une jeune femme se recueille devant un buste où les gens déposent des trousseaux de clés. Elle ouvre un livre. Elle commence à tourner les pages et se retrouve coincée dans cette mise en abyme. L'auteur écrit deux histoires : la sienne et celle du personnage avec qui il discute lors d'un dîner. Si la situation initiale est particulièrement complexe, on comprend vite sur quelle intrigue va se centrer le film : la vie du concierge et propriétaire d'un grand hôtel s'élevant sur les terres du Zubrowka, M. Gustave H et son valet, surnommé Zéro. Dans ce pays fictif au nom de vodka, The Grand Budapest a une notoriété comparable à celle de M. Gustave auprès des femmes "superficielles, blondes et vaniteuses" : grande. Parmi celles-ci, il y a une femme au dessus du lot pour l'homme au costard violet et à la moustache presque tendance : Madame D. Elle est assassinée et son précieux testament a fait l'objet de 635 amendements de sa part. Dans l'indécision la plus totale, elle décide finalement de léguer un tableau de valeur à son bien-aimé M. Gustave. C'est le début des emmerdes. Dmitri, héritier de la défunte, fait tout pour récupérer le tableau ; une course-poursuite démarre avec ses obstacles et ses rebondissements. Le récit devient alors mieux articulé et, comme le costard pour un clown ou l'église pour une strip-teaseuse, la symétrie et la rigueur visuelle du film donnent toute la force au comique de l'action.

A travers les décors, la précision du cinéaste n'est

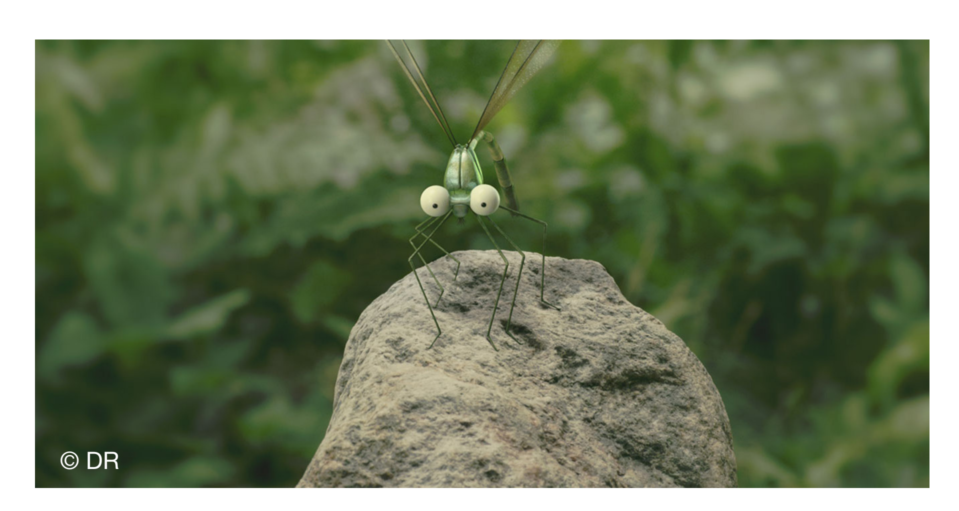
plus celle d'un pâtissier mais celle d'un orfèvre : le travail du détail est absolument remarquable. Dans ce château à l'apparence rose bonbon, la grande salle de dîner brille et les lieux de l'intimité grisonnent. Mais que l'action se passe dans un téléphérique, à table ou devant un ascenseur, les plans sont composés, équilibrés, réglés pour nous donner cette impression de symétrie parfaite. Les travellings et panoramiques s'enchaînent, ça glisse. Nous sommes quand même dans le doute face à ces choix techniques très conventionnels : le soubresaut de caméra est impensable, les défauts de mouvement non plus. Par les costumes, nous redevenons des enfants. Ces personnages légèrement caricaturés feraient de bonnes figurines. Dans cette oeuvre de grand gamin, Wes Anderson est celui qui tire les ficelles et avec finesse. Au bout des ficelles, il y a Harvey Keitel, Edward Norton, Willem Dafoe, Adrien Body, Owen Wilson et même Matthieu Amalric accompagné de Léa Seydoux ... nous nous noyons dans ces grands noms qu'on ne vous présente plus. Mais dans The Grand Budapest Hotel, ces acteurs incarnent des personnages absolument secondaires. Bizarre ? Non, seulement deux protagonistes nous intéresse vraiment : M. Gustave, joué brillamment par Ralph Fiennes et Zéro, interprété par le jeune et prometteur Tony Revolori. Si l'affiche de promotion du long-métrage paraissait être une vitrine pour acteurs bankables, le cinéaste a décidé de remettre les ego à leur place grâce à des personnages qui ne se prennent pas au sérieux, parfois anti-héros, parfois pathétiques mais toujours drôles. Le réalisateur réussit ce pari fou de se faire bousculer des noms sur une affiche mais de les doser délicieusement dans l'histoire qu'il nous raconte. Et il nous la raconte avec maîtrise, grâce à un scénario établi sur une forme de récit particulièrement efficace : la boucle. Les images incompréhensibles du début de la projection prennent du sens avant le générique de fin, on avait tort de trouver le dessert repoussant aux premiers instants.

Non, nous n'avons pas envie de bouger de notre siège. Nous voudrions rouvrir ce cadeau, reprendre du dessert. L'effet détente est tel sur la salle qu'extirper deux tagadas d'un sachet en plastique ultra-bruyant ne dérange pas les voisins. The Grand Budapest Hotel fera éclater de rire pour son humour anglais et nous donnera envie de réciter des vers romantiques à cause de ses personnages. Même si l'extravagance est de mise et qu'elle ne plait pas à tout le monde et que le revoir devient indispensable pour sentir les subtilités qu'on a manqué, ce film ne gave pas l'esprit, il lui donne faim. Faim de vie, faim de couleurs, faim de poésie mais surtout faim de cinéma.

- Benoit Michaely

MINUSCULE
LA VALLÉE DES FOURMIS PERDUES

Alors qu'un très grand nombre de films d'animations sortent dans nos salles obscures, certains, parfois, sortent du lot. Il n'est ni signé Disney ni Pixar ou Dreamworks et pourtant ce film est un petit bonheur d'une heure et demie, écolo et français. Immersion dans Minuscule : La Vallée des Fourmis Perdues.


© DR

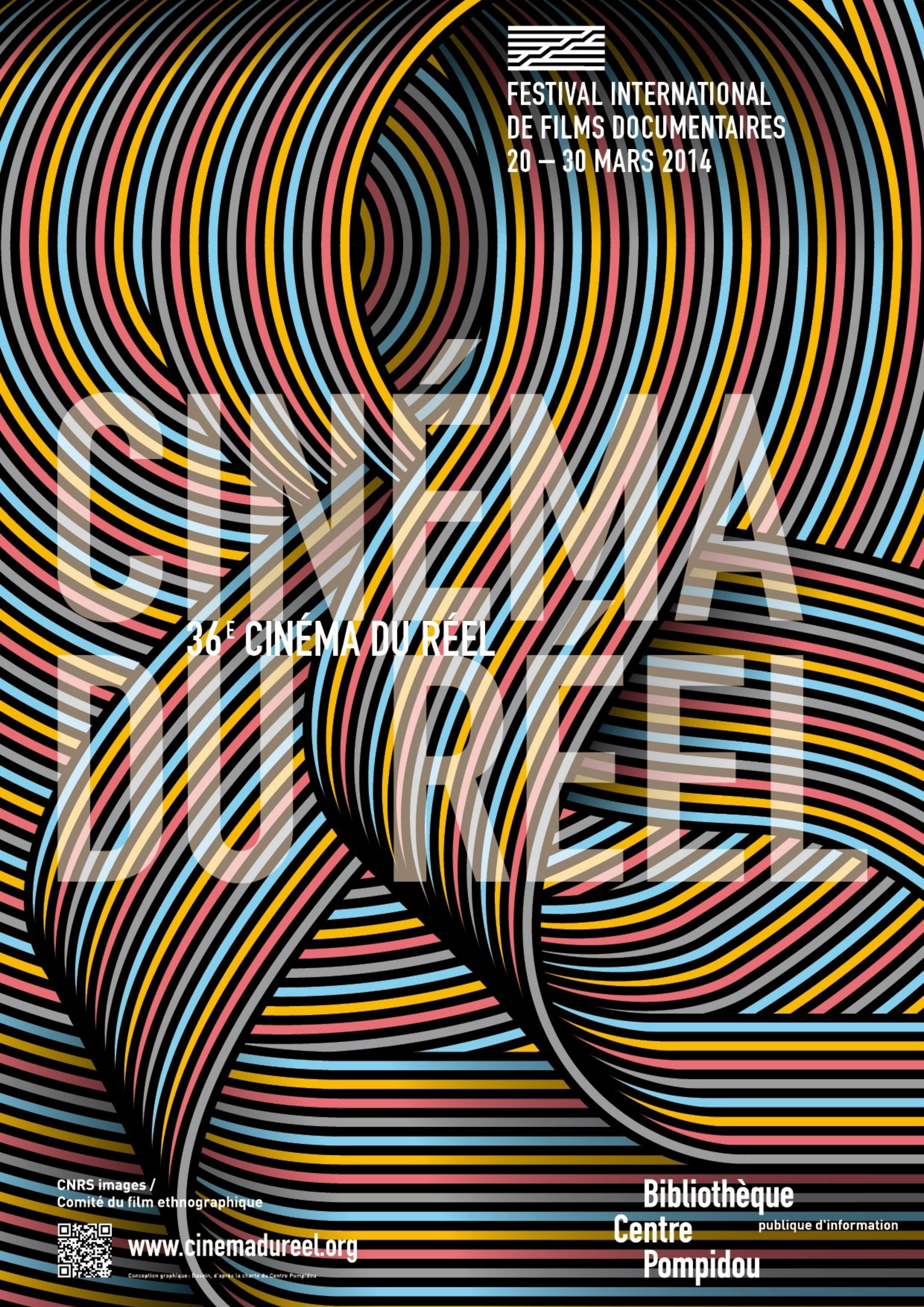
Un pique-nique qui se finit rapidement. Des aliments qui restent dans les forêts montagneuses. Et voilà que tous les insectes viennent se servir un bon festin. Mais lorsqu'une compagnie de fourmis tombe sur la boîte à sucre pleine, rien ne devient plus précieux, et elles vont se mettre en route pour la fourmilière. Pendant ce temps, une petite coccinelle va perdre de vue sa famille, avant d'être malmenée par des mouches et laissée pour morte, seule. Mais le destin de cette petite coccinelle va changer lorsqu'elle va rencontrer les fourmis et les sauver du lézard rodant par là. Elle décide alors de poursuivre sa route avec elles. Mais le voyage jusqu'à la fourmilière sera épique, les terribles fourmis rouges voulant aussi le précieux butin et ne lâchant jamais l'affaire. Nos fourmis vont tout de même remonter leur vallée et se préparer à la guerre contre les rouges qui préparent leur assaut de la fourmilière …

Petit topo mignon pour un film sans temps morts ! On est captivé du début à la fin par les péripéties de ces petites bêtes. Et les qualités de Minuscule sont nombreuses : humour, émotions bien dosées (oui oui, même avec des insectes) et réel bonheur de passer 90 minutes sans une seule parole, et oui Minuscule est un film muet ! Les insectes y ont leur propre langage et expressions, compréhensibles bien sûr, qui donnent plus l'impression de regarder un documentaire sur leur vie plutôt qu'un dessin animé. Immersion réussie. Mais il y a aussi les nombreuses références à d'autres œuvres cinématographiques qui sont un plaisir à retrouver : maison de l'araignée façon Psychose, assaut de la fourmilière comme dans Le Seigneur des Anneaux, combats aériens à la Star Wars, ou autres références à Harry Potter, Shining, Delivrance … Minuscule se savoure peu importe l'âge.

A la base, Minuscule est une série diffusée sur les «chaînes jeunesse» sous le nom de Minuscule : La Vie Privée des Insectes. Elle a été créée par Hélène Giraud et Thomas Szabo en 2006 et compte aujourd'hui trois saisons. C'est donc après environ 175 épisodes, entre 5 et 26 minutes de durée, que la série s'est offert un long métrage. Le principe de cette série, et du film, est d'intégrer des petits insectes en image de synthèse dans des décors en prises de vues réelles. Cette technique est employée rarement, et le résultat est bluffant ! La prouesse technique est bien là, les images sont parfaitement cadrées et les insectes tellement bien intégrés qu'on y croit totalement. Nous sommes complètement immergés dans les paysages vus à hauteur d'insecte. Côté son, la musique et les bruitages ont aussi leurs rôles : thèmes pour chaque insecte ou encore bruit des gouttes de pluie et du vent dans les feuilles, parfois captés en live, l'ensemble nous plonge encore un peu plus dans ce monde minuscule. Sans oublier la 3D, très immersive elle aussi, qui magnifie les paysages et ajoute de la proximité avec les petits insectes.

En somme, si vous avez des petits frères ou sœurs qui veulent aller au cinéma, si vous avez juste envie de vous détendre et de profiter d'un film sans présence humaine avec juste de la musique et de la vie dans une forêt de montagne, si vous avez envie de rire et d'être captivé par une épique histoire d'insectes, ou si vous voulez juste découvrir un film d'animation comme n'en voit pas souvent, courrez voir Minuscule : La Vallée des Fourmis Perdues !

- Laurie Montagner


FESTIVAL INTERNATIONAL
DE FILMS DOCUMENTAIRES
20 — 30 MARS 2014
CINÉMA
DU RÉEL
36E CINÉMA DU RÉEL
CNRS images /
Comité du film ethnographique
www.cinemadureel.org
Conception graphique : Dasein, d'après la charte du Centre Pompidou
Bibliothèque
publique d'information
Centre
Pompidou

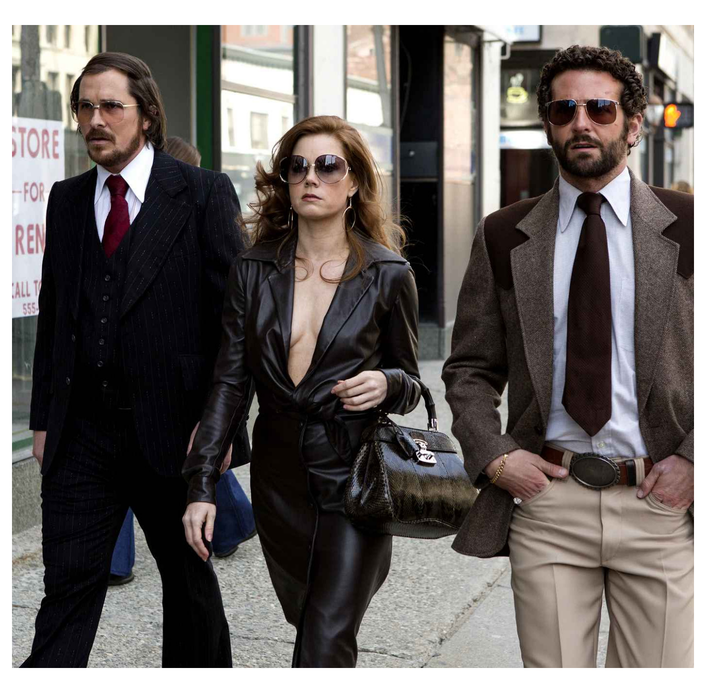
LES CINÉ-CRITIQUES DE FÉVRIER

Quand février rime avec animé ... C'est pas moins de cinq films d'animations qui sont sortis ce mois-ci : Jack et la Mécanique du Coeur, Minuscule, La Grande Aventure Lego ... Le choix était là ! Mais à l'approche des Oscars vous avez pu aussi découvrir celui qui est nominé dans 10 catégories : American Bluff. Sans oublier d'autres films très bons (Only Lovers Left Alive) et des moins bons (La Belle et la Bête). Retour sur quelques films du mois !



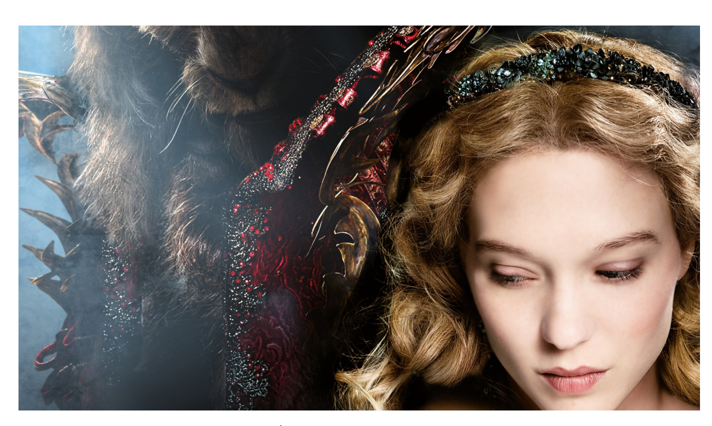
MINUSCULE (SORTI LE 29/01)

Tout part d'une simple boite de sucre laissée dans la forêt. Un vrai Graal pour la compagnie de fourmis passant par-là, qui décide de ramener ce précieux contenu à son nid, coûte que coûte. Mais le voyage jusqu'à la fourmilière sera épique, les terribles fourmis rouges voulant aussi le précieux butin. Avec l'aide une petite coccinelle solitaire, nos fourmis vont remonter leur vallée et se préparer à la guerre contre les rouges qui préparent leur assaut … Avec près de 100 épisodes diffusés sur les chaînes jeunesses, la série Minuscule : La Vie Privée des Insectes s'est offert un long métrage pour le plus grand bonheur des jeunes. Et des moins jeunes ! Entre son humour à toute épreuve, ses références évidentes et terriblement bien placées à de grands films (Psychose, Le Seigneur des Anneaux ou même Star Wars) et le bonheur que procure une heure et demie sans paroles, Minuscule se savoure peu importe l'âge. Le principe du film est d'intégrer des petits insectes en image de synthèse dans des décors en prises de vues réelles. Et le résultat est bluffant, on est complètement immergé dans les paysages vus à hauteur d'insecte tout en suivant les aventures de ces petites bêtes. En somme, un petit film plaisant à voir, drôle et original !



AMERICAN BLUFF (SORTI LE 05/02)

Une histoire d'amants escrocs visant toujours plus gros, avec une ex-femme instable et un agent du FBI non loin derrière. Sans rentrer dans les détails, c'est surtout l'histoire de ces cinq personnages et la façon dont leur vie bascule avec une affaire : l'escroc Irving qui voudrait juste s'enfuir avec Sydney qui ne sait plus trop qui aimer entre lui et Richard, l'agent du FBI, qui devient obsédé par l'affaire, pendant que l'ex-femme d'Irving ne veut pas le lâcher (et met du métal au micro-onde) et que Carmine, le maire de Camden préparant le coup, s'avère être plutôt un homme bien. Bref, le style de scénario a plusieurs facettes. Réalisé par David O.Russel, ce dernier réussit l'exploit d'être à nouveau nommé dans les sept catégories prestigieuses des Oscars, comme l'an passé avec Happiness Therapy. Niveau casting, il a regroupé ses acteurs fétiches, et pas les moindres, comme Christian Bale, Amy Adams, Jennifer Lawrence, Bradley Cooper, Jeremy Renner ou encore Robert De Niro. Avec une esthétique (et des coupes de cheveux) cadrée parfaitement dans les 70s et des performances de haut niveau, American Bluff est, il faut le dire, une réussite. Mais qu'en est-il du rythme et de l'histoire ? Et bien, vouloir rentrer dans trop de personnages tout en nourrissant une intrigue riche, c'est rapidement nous perdre et nous entraîner vers l'ennui. Et quel dommage ! Sans ce manque de rythme cruel, le film aurait pu faire un sans-faute. Reste à voir ce que les membres de l'Académie des Oscars en diront, American Bluff ayant déjà remporté trois Golden Globes (meilleur film, actrice et actrice dans un second rôle dans une comédie).



LA BELLE ET LA BÊTE (SORTI LE 12/02)

Inutile de vous re-présenter l'histoire de ce conte, si ? Une jeune fille qui se retrouve prisonnière d'une Bête dans son château après que son père ait volé une rose à ce dernier, ça ne vous dit rien ? Sinon, revoyez vos classiques. Dans cette énième version du conte, l'histoire n'a pas changé. Néanmoins, depuis les Disney old school ou la superbe version de Jean Cocteau il y a presque 60 ans, La Belle et la Bête n'avait pas été revisitée de façon si audacieuse. Audacieuse car, avec les moyens d'aujourd'hui, le réalisateur Christophe Gans à fait d'un conte un blockbuster, comme s'il avait été américain. Seulement, le résultat s'avère un peu too much. Au niveau des effets spéciaux (notamment les géants) et des reconstitutions tout devient vite trop « gros » pour être vrai. La version de la bête, elle aussi, n'est pas parfaite : elle aurait dû garder un peu plus de Vincent Cassel, qui l'interprète, dans son visage. Belle, elle, est jouée par Léa Seydoux, que l'on connait tous depuis La Vie D'Adèle, et tombe presque dans le sur-jeu, à l'image du reste du film jouant trop sur les codes et les clichés des films fantastiques. Bref, on s'ennuie vite et c'est vraiment dommage, un Belle et la Bête moderne aurait pu sortir du lot. Mention bien par contre aux petites créatures-chiots dans le château de la Bête, elles étaient si mignonnes qu'on ne peut pas en dire du mal.



LA GRANDE AVENTURE LEGO ! (SORTI LE 19/02)

Alors que Lord Business, régnant sur le monde Lego, se prépare à lancer une attaque au Kragel sur tout ce qui bouge, Emmet, un simple ouvrier du bâtiment va accidentellement tomber sur la pièce de résistance, la seule pièce pouvant empêcher le Kragel de coller tout l'univers Lego. Seulement, Emmet n'est pas un maître constructeur, il est un Lego tout ce qu'il y a de plus conventionnel et qui suit ses instructions. Mais avec l'aide des autres maîtres constructeurs de l'univers, il va tout faire pour pouvoir sauver son monde … Loin de vous l'idée que ce film est un placement de produit géant ! Certes, il n'y a que des Lego à l'écran, mais l'autodérision du fonctionnement de ce monde fait de petits cubes (la dictature des instructions et l'embrigadement de l'imagination notamment) fait comprendre qu'on est bien là pour autre chose. Et cette autre chose, c'est un concentré de pop culture d'une heure et demie où plusieurs générations ayant grandi avec ces Lego se reconnaîtront. Les figurines guests comme Batman, le Faucon Millenium et Chewbacca, Superman, Gandalf etc, ne font qu'accentuer ce côté trans-générationnel des Lego : à la fois rétro et complètement à la mode (voir les affiches des nommés aux Oscars en mode Lego ou même les trailers repris comme Gravity ou Batman encore). Fidèle aux petites briques et aux figurines, tout, oui tout, dans le film est en Lego, de tous types et de toutes couleurs ! Réalisé en stop-motion c'est un vrai régal à regarder et c'est un vrai contrepied à tous les autres films d'animation d'aujourd'hui qui se veulent toujours plus réalistes. Bien que le scénario soit un peu léger et la fin prévisible, avec La Grande Aventure Lego les fans (avouez-le, on a tous joué avec quand on était jeunes, et d'autres moins jeunes) prendront vraiment leur pied !

The Monuments Men et son casting au top (Clooney, Damon, Murray, Dujardin, Blanchett ...), ou si vous êtes plutôt super-héroïque ça sera avec le nouveau Marvel Captain America : Le Soldat de l'Hiver ; mais aussi montrer votre amour, virtuel ou pas, dans Her ; vous pourrez faire un Cluedo taille réelle dans un avion avec Liam Neeson dans Non-Stop ; mais si vous préférez vous balader en spartiates épée au poing, ça sera plutôt 300 : La Naissance d'un Empire qui sera fait pour vous ; et enfin, entre autres, vous pourrez vous battre pour la chanson Supercalifragilisticexpialidocious dans Dans l'Ombre de Mary, histoire de la création de Mary Poppins avec Tom Hanks.

- Laurie Montagner

Littérature



LA FLEUR BLEUE DE NOVALIS

« Toi, tu es trop fleur bleue ! ». Peut-être avez-vous déjà entendu cette expression, mais savez-vous réellement quelle est son origine ? Rien n'est moins sûr. Assimilée au fil des siècles à l'idée de rêverie et d'amour naïf, cette image n'en demeure pas moins l'un des plus hauts symboles du Romantisme allemand du XIXème siècle. Née dans un manuscrit de Novalis intitulé Henri d'Ofterdingen, elle recouvre un sens bien plus riche qu'il n'y paraît au premier abord. Jugez donc par vous-même !



« Mais ce qui l'attira d'un charme irrésistible, c'était, au bord même de la source, une Fleur svelte, d'un bleu éthéré, qui le frôlait de ses larges pétales éclatant. »*. Voici la première description de la fleur bleue que rencontre Henri, le héros du récit de Novalis, alors qu'il se meut dans les hautes sphères d'un rêve prophétique. Clé ultime d'un rêve étrange traversant les espaces et les âges, la fleur bleue procure au dormeur une sensation de bien-être, de bonheur et d'amour infini qui s'estompe néanmoins à la suite du réveil brutal provoqué par la voix de sa mère. Trop enchanté pour en être frustré, c'est avec passion qu'Henri, au sortir de sa nuit magique, se précipite dans la cuisine familiale pour raconter ce qu'il a entraperçu et ressenti. Hélas, toute la poésie de ce rêve qu'il pense être d'une nature supérieure se voit reléguée au second plan par ses parents, trop séculiers, trop ancrés dans le monde rationnel et déclarant avec assurance que « songe, c'est mensonge ». Condamné à l'incompréhension et à la solitude, Henri garde donc son enthousiasme pour lui-même, méditant sur les confessions de son père dont les souvenirs au discours de son fils se sont ravivés, laissant transparaître que lui-même dans sa jeunesse, avait fait un rêve semblable. La rencontre et l'amour de la mère d'Henri avait alors succédé à ce rêve étrange, mais l'homme aujourd'hui artisan et père du joyeux dormeur, n'en avait pas tiré de véritables enseignements. Le cycle se reproduisant cependant, Henri, au contraire de son père, s'ouvre sans réserve à la charge fantastique de cette vision et se prend de passion pour les formes poétiques qui s'offrent à lui dans le monde commun. Leur souffle délicat venant revivifier le souvenir voluptueux de la fleur bleue, elles forment le parcours initiatique par excellence du jeune homme qui aspire à se fondre dans le matériau poétique afin de retrouver l'état de grâce, l'amour suprême à peine goûté. Caressant le monde supérieur, soit celui des idées poétiques, comme l'on frôle l'essence même qui se concrétise par une perception accrue de l'instant présent et de la beauté du monde, Henri part donc en quête de l'état qui lui permettra de goûter à nouveau à la Fleur bleue, et cet état chez Novalis, c'est l'Age d'Or.

Échappant à l'apanage temporel et spatial, ce niveau de perception de l'esprit ne peut s'éveiller pleinement qu'en un seul être dans la croyance Novalienne, soit le Poète. La force de ce roman réside alors dans le chemin de croix qu'entreprend le jeune Henri alors qu'il entame un voyage aux côtés de sa mère, pour accéder à la condition artistique la plus haute qui soit pour les Romantiques. Le but ultime étant bien évidemment cette Fleur bleue, ce délicat visage de femme s'épanouissant au cœur des pétales éthérés qui implique que seule une femme pourra faire goûter à l'aspirant, l'harmonie poétique, lui conférant ainsi la capacité de recevoir les influx poétiques célestes et l'autorisant par le même fait à dispenser son savoir aux autres hommes grâces aux œuvres littéraires. Ce caractère d'élection religieuse est l'essence même d'Henri d'Ofterdingen, puisque Novalis à propos de la construction de son intrigue, a déclaré dans une missive adressée à son ami Schlegel « au cours de mon étude de la science

et de son corpus, je suis tombé sur la Bible comme idéal de tout livre ». L'accession au statut mortel le plus révéré voit ainsi Henri suivre pieusement le chemin d'aspirant poète, constitué aussi bien d'étapes physiques, avec le déplacement spatial, la descente dans les mines - endroit ô combien encensé par Novalis qui fut lui-même un temps ingénieur des mines - ou bien le déplacement intellectuel, avec la découverte des différents genres poétiques qui du moins élevé conduisent à celui suprême de la Fable poétique. Les étapes de l'initiation requièrent de la part d'Henri une sincérité et une ouverture d'esprit certaine, ce qui faisait défaut à son propre père, mais aussi un sens aiguisé de la curiosité et de la perception des symboles qui peuplent le monde commun. Une véritable réflexion est alors mise à l'honneur sur le langage, réflexion qui ne cesse d'évoluer à mesure qu'Henri s'approche de la « sphère supérieure » ainsi que de la douce Mathilde qui, seule, peut lui faire entrevoir ce que le monde a de plus beau, sous couvert d'un amour pur et plénier. Ce n'est qu'à cette condition qu'Henri pourra jouir de nouveau de cette Fleur bleue, Graal des romantiques, et qui se révèle finalement être la Poésie elle-même.

Si l'on vous assène désormais cette fameuse phrase «tu es trop fleur bleue», rassurez-vous, cela signifie que vous êtes sur le bon chemin ! Georg Philipp Friedrich, dit Novalis, aura livré dans ce roman inachevé - et préquelle d'une oeuvre immense qu'il n'aura pas le temps de mener à son terme, puisqu'il meurt de phtisie à 29 ans - une réponse majestueuse au Willem Meister de Goethe - ce roman d'initiation incontournable qu'il a longtemps admiré - en l'enrichissant avec la naissance du poète idéaliste que l'on retrouvera notamment dans le conte Le Vase d'Or d'Hoffmann. Court puisque composé majoritairement de fragments, ce roman posthume fit sensation à l'époque de sa parution et figure encore au panthéon des livres étrangers à lire sans hésitations !

---

* p.76, Henri d'Ofterdingen, Novalis, édition Gallimard Flammarion, 1992.

- *Marine Roux*

NOUVELLE

LE DUEL

L'amphithéâtre entier retenait son souffle, lorsque, se forçant à sourire fièrement dans cet instant de concentration extrême qui précède d'ordinaire l'affrontement, les duellistes montèrent sur la chaire où ils avaient coutume, en des temps plus pacifiques, de donner leurs cours respectifs. À la gauche du public, le professeur de mathématiques Jean-Louis Rébar, soixante-deux ans, plissait les yeux sous la tension du moment, applaudi par la moitié des étudiants, lesquels étaient présents en nombre pour ce combat que l'on savait d'ores et déjà difficile. Chacun des duellistes en effet, avait sa force et ses faiblesses : la fougue innée qui coulait dans le sang et les respirations bouffées d'Armand Adam-Arnault, alias Triple A, jeune professeur de microéconomie d'à peine trente ans qui allait devoir faire face, contenir, dépasser et combattre, la sagesse patiente et raisonnée qui s'enroulait, trésor de l'âge et de l'expérience, le long des synapses de son concurrent.

Loïc, le président de l'association des étudiants, placé autour des deux hommes qui plongeaient leurs regards dans les yeux du public, lança, content de lui comme de la ferveur qu'avait suscité l'événement :

« Merci à toutes et à tous d'être venus si nombreux pour ce combat mémorable ! Sincèrement, vous êtes géniaux ! À ma droite, Monsieur Rébar, professeur de mathématiques renommé, plus vieil enseignant de notre fac ! C'est presque une honte d'avoir à le présenter tellement sa renommée est légendaire : certains de nos professeurs les moins vieux l'avaient déjà comme enseignant ! Son expérience au combat est encore plus grande que son âge avancé ! Je vous demande de l'applaudir avec toute la ferveur que l'évocation même de son nom en ces murs mérite ! »

Le président fut exaucé, car à peine eut-il prononcé la présentation de l'homme qui avait passé sa vie entière à la faculté, qu'une moitié du public battit des mains à tout rompre. Certains portaient un carton qu'ils agitaient avec frénésie, sur lequel avait été inscrit un D surmonté d'une barre, pour obtenir phonétiquement le nom de leur champion en notation musicale anglaise. Rébar, pour les remercier, leva les deux mains en l'air, formant un U partiel avec ses bras, à la manière d'un candidat à la présidentielle ovationné par ses militants. Lorsque le calme fut revenu, Loïc reprit ses présentations :

« À ma gauche, Monsieur Armand Adam Arnault, qui aime à se faire surnommer Triple A. Pur produit de l'école keynésienne reconverti dans le modèle ISLM, et énarque refoulé dans l'âme, qui a choisi de vouer sa vie à l'enseignement, il fait tailler ses costards sur mesure, déclenchant des « voilà où passent nos impôts » dans les chaumières. »

Cris de joie et applaudissements frénétiques dans le public, surtout chez les filles car, bien qu'il n'eut pas la beauté absolue, Triple A avait le charme facile et l'audace brune de ses cheveux négligés avec patience allait de pair avec celle de ses techniques d'enseignement accrocheuses.

« Mesdemoiselles, Messieurs, hurla le président dans son micro, nos deux duellistes se sont faits beaux, leur cervelle est chaude, comme leurs nerfs tendus ! Il ne me reste plus qu'à vous présenter, Marion, en première année de droit, qui nous fait l'honneur d'être l'arbitre de ce duel. »

La dénommée Marion, blonde aux sourcils noirs bien tracés, rejoignit le président. Elle avait été choisie par cinq étudiants et étudiantes de l'association, en cherchant la plus jolie fille dans un tramway représentatif de la ligne

qui avait un arrêt devant la faculté, où on l'avait repérée, avant de lui proposer d'arbitrer le duel tant attendu, challenge qu'elle avait gaiement accepté.

« Le tirage au sort, lança la belle arbitre, a donné Monsieur Rébar comme premier assaillant ! Je vous prierai toutes et tous, public comme duellistes, de vous en tenir dans vos encouragements au respect qu'exige le sentiment sportif ! » Elle se plaça entre les deux candidats qui se saluèrent d'une poignée de main, qui se voulait à la hauteur de leur force, avant de chacun regagner un bout de la chaire.

Le premier sang fut lancé par Rébar, qui trémoussa des épaules, en lançant de sa voix à mi-chemin entre la puissance grave et le rire sarcastique qu'imposait la prise de hauteur de l'âge les mots suivants :

« Monsieur Arnault, qui aime à se faire appeler Tripe A, vous me rappelez un tableau du Hollandais Pieter Bruegel, La Chute d'Icare de 1558. Le héros grec, qui n'a rien d'héroïque lorsqu'on y réfléchit bien, est censé être le personnage principal du tableau. Pourtant, il n'apparaît pas. Seule une marque sur la mer qui s'étale au loin, rappelle son destin funeste, cette vie qui s'est arrêtée en une fraction de seconde comme une croche frappée sur l'instrument du rivage. »

Derrière eux, les geeks de la fac, chargés d'illustrer le combat, vidéoprojetèrent l'œuvre en question, pour que les plus incultes (92% de l'amphithéâtre) puissent suivre et apprécier le clash, qu'Arnault encaissa avec dignité, sans broncher, silencieux. Le halo lumineux qui se dégagea du vidéoprojecteur éclaira la figure des duellistes. Rébar poursuivit le combat.

« Vous êtes comme le jeune Icare, tremblant sous l'orgueil de la jeunesse fougueuse, vous lançant dans des entreprises hasardeuses sans suffisamment réfléchir aux conséquences de vos actes. Et comme dans le tableau de Bruegel, vous êtes oublié dès l'instant même où vous vous écroulez. »

Ne se laissant pas faire sous les applaudissements des supporters de Rébar, Arnault lança, sur un ton qui se voulait moqueur, mais sans être méchant, comme si le contre-clash eut semblé évident et criant de vérité :

« C'est une œuvre de Bruegel l'Ancien, il est donc normal qu'un fossile comme vous commence par un tel tableau. Rien de surprenant là-dedans, à un point où c'en est presque décevant : ce n'est qu'un processus d'identification primaire, marque de fabrique de la peur de l'avenir qu'on retrouve chez certains vieillards dont vous vous faites aujourd'hui l'égérie ! »

La partie de l'amphithéâtre qui soutenait Arnault exprima avec vigueur son soutien au champion qu'elle s'était choisi, et qui semblait heureux de sa contre-attaque. Certains lâches changèrent même de camp, et, sans se soucier du déshonneur, applaudirent contre celui qu'ils avaient soutenu avant la réponse d'Arnault. Continuant sur sa lancée, et motivé par les encouragements, ce dernier repassa à l'offensive, usant de ses bras dressés pour soutenir sa verve.

« Memento Mori, professeur Rébar ! Rappelez vous Les Ambassadeurs de Hans Holbein le Jeune, avec son crâne en anamorphose, qui se contracte en bas du tableau, et que l'on doit dérouler dans notre esprit, comme le parchemin du rappel à l'existence. - Vous faîtes bien d'évoquer, cher collègue, cette œuvre, répliqua Rébar alors que le tableau était vidéoprojeté, car, vous vous y connaissez sur le sujet. Ne vous faîtes-vous pas ambassadeur de la médiocrité dans vos cours ? »

Hurlements de joie pour certains dans l'amphithéâtre. Calme digne ponctué de huées pour d'autres. Le professeur de politique monétaire, sur le côté, battit des mains à tout rompre.

« On les aura, les petits jeunes, Jean-Michel ! Tu l'auras ! »

Fort de son succès, Rébar poursuivit :

« Comment expliquer cette médiocrité ? C'est sans doute le manque de goût pour le travail, valeur sûre que l'on ne retrouve hélas point dans votre caractère. Le travail, moi je l'embrasse, comme dans ce qui demeure l'un des plus beaux tableaux du monde : La Repasseuse de Pablo Picasso, éloge de l'effort, de la force du travail que l'on répète quotidiennement, métamorphosé par le maître qui n'a pas encore co-inventé le cubisme, sous les traits d'une belle femme. La plus belle sans doute.

- La plus belle femme que je connaisse, pour ma part, je la trouve sans aucun doute sous les traits de la Vierge à l'enfant entourée de cinq Anges de Botticelli, véritable peinture de l'instinct maternel. Le regard à la fois dur et froid de la Vierge, qui semble rompre sincèrement avec l'image que l'on souhaite traditionnellement lui donner n'est pas là par hasard. Elle nous regarde et elle sait que l'on sait dans quelles circonstances son divin enfant trouvera la mort à Golgotha. La force d'une mère est là. La beauté, naturellement, la suit.

- Vous venez de nous faire un beau discours, on en avait la larme à l'œil. Mais parlons plutôt de père, voulez-vous ?

- Je ne suis pas sans savoir que c'est un sujet qui vous est cher. Votre père voulait faire de vous un soldat, ou un joueur de base-ball. Vous n'êtes qu'un vieux professeur célibataire.

- Voilà une basse attaque personnelle qui n'ébranlera pas la puissance et l'originalité du Christ de saint Jean de la Croix de Dàli. Représenter le Christ sur la Croix vu de son père, il fallait y penser ! Puissance et originalité : voilà ce qu'il manque peut-être à vos cours. »

Le coup était vraiment puissant, et, une fois de plus, Arnault l'encaissa avec humilité, tout en gardant son sang froid, malgré la vive réaction du public.

« Silence, hurla Marion en dressant ses sourcils et en durcissant son regard, Silence ! Du respect ! Du respect ! »

Lorsque l'amphithéâtre se fut calmé, ce qui demanda un peu plus d'une minute, Arnault contre-attaqua, avec virulence :

« Ce n'est pas ce qu'on pourrait penser, car, durant mes cours l'amphithéâtre, sauf le vendredi qui est de toute façon exclu dans la comptabilité, est toujours rempli. À l'inverse de votre matière. Dans vos cours, les élèves s'ennuient tant qu'ils deviennent aussi vides que les personnages des tableaux d'Hoper, repliés dans leurs êtres et leur for intérieur, un livre à la main, et certains ne s'en cachent même pas. Si Dàli, fidèle à sa manière de créer, a rêvé son œuvre avant de la peindre, vu comme dorment vos élèves lorsque vous écrivez théorèmes et équations au tableau, il y a fort à penser que certains finiront peintres ! »

Alors que, références artistiques à l'appui, Rébar allait répliquer avec du Mirò, sans doute autour du manque d'explosions colorées dans l'enseignement de son adversaire, une voix s'éleva en haut de l'amphithéâtre. C'était celle de la doyenne, visiblement très en colère. Furieuse même.

« Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ? »

Tous s'attendaient à un sermon sur le sérieux qu'il convient de conserver lorsqu'on est professeur, mais la

doyenne s'insurgea :

« Comment avez-vous pu commencer sans moi ? »

Créant la surprise générale, elle descendit les marches qui menaient à la chaire, suivie d'une file d'étudiants qui marchaient derrière elle dans une sorte de procession vers la victoire. Marion se tourna vers Loïc.

« The Show must go on. Nous avons une troisième participante.

- Et une participante qui désire changer les règles. Pourquoi restreindre notre duel à la peinture ? Quid de la poésie ? Qu'en est-il de la musique ? C'est tous les Arts que nous devons prendre en compte, sinon l'issue du duel est faussée ! »

Une partie de l'amphithéâtre, la plus intégriste, puriste et rigoureuse hurla au scandale. Depuis trois semaines, il était prévu que Rébar et Arnault s'affronteraient autour de leurs connaissances en peinture. Pourquoi diable changer le règlement ?

« Je suis la doyenne. Et c'est moi qui choisis. Celles et ceux qui ne sont pas contents en reparleront lors d'un conseil de discipline. Est-ce bien clair ? »

Ce fut Rébar qui s'emporta.

« Il est hors de question que je continue ainsi le combat. Il était prévu que, ne pouvant pas nous voir en peinture, nous nous affronterions sur ce sujet, Triple A et moi. Je refuse de poursuivre le duel si les règles en sont modifiées. »

Et sous les huées, Rébar commença à remonter les marches qui l'éloignaient de la chaire devenue ring, et le menaient à la sortie. Goguenard, Arnault lui lança alors qu'il arrivait à mi-parcours :

« Je comprends parfaitement votre désir de fuite, honorable ancêtre de la faculté. Pour ma part, je ne me défile pas, et j'affronterai Madame la Doyenne avec un champ élargi en matière de références culturelles. Mais peut-être est-ce trop demander à un vieillard, qui doit d'ailleurs partir souper à une heure aussi tardive ? »

Rébar se retourna, tout en continuant, un peu, de marcher, chancelant légèrement sous la colère et l'indignation, alors que l'amphithéâtre, en silence écoutait ce moment historique :

« Vous êtes jeune et animé par le combat. Pour ma part, je préfère en rester aux traditions.

- Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années. »

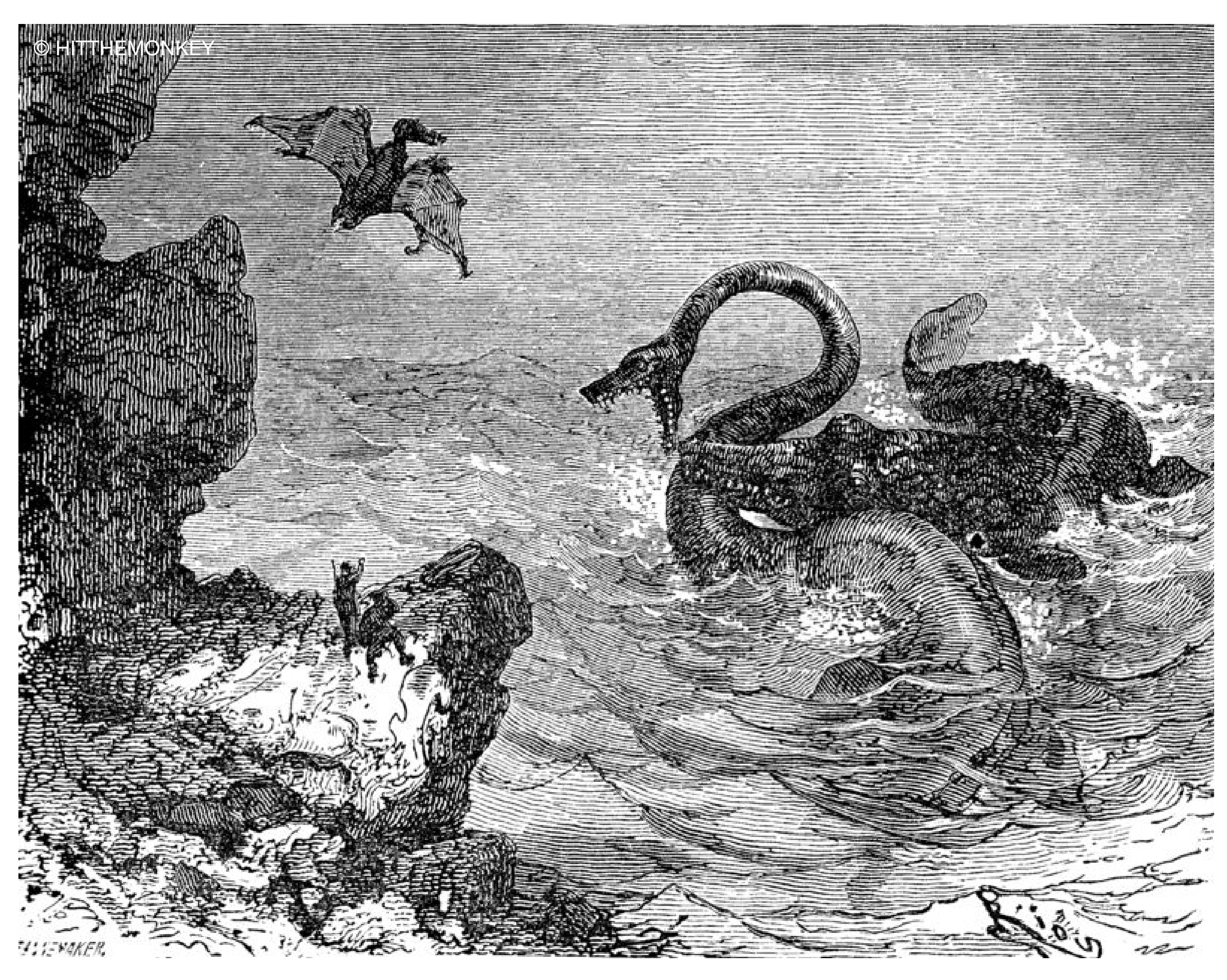
Et, voyant qu'on le provoquait avec Corneille, Rébar descendit les marches qu'il venait de grimper, sous un tonnerre d'applaudissement que même ceux qui ne le supportaient pas partagèrent. Le duel allait reprendre.

C'était un grand moment de sport. L'amphithéâtre entier retenait son souffle.

Basile Imbert

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE
JULES VERNE

La nouvelle année prend ses aises, apportant son lot de promesses et de réussites, comme ce fut le cas en 1863 pour le professeur Lindenbrock qui s'apprêtait à vivre là une aventure qui allait bouleverser son existence. Et si vous n'êtes pas destinés à descendre au cœur du monde, le roman que Jules Verne écrivit au XIXème siècle pourra néanmoins vous permettre de vous évader dans un monde caché, un monde intérieur où tout reste encore à découvrir.


© HITTHEMONKEY

La roche caressée par les vents froids, les ombres légères luttant pour le retour de la nuit retenue en otage par un soleil austral qui jamais ne disparaît alors que l'été s'installe, et surtout, la colossale silhouette du Sneffels qui se détache sur l'horizon pierreux et volcanique. Géant endormi ou veillant, tout juste visité par quelques âmes téméraires dont l'une d'elles s'est ingéniée à tracer ses découvertes dans un message codé récupéré des siècles plus tard par l'impossible Mr Lindenbrock, le volcan Sneffels offre un décor idéal à Jules Verne pour plonger ses personnages dans une quête qui s'ancre parfaitement dans les découvertes de son temps. Car Le Voyage au centre de la terre est avant tout une discussion avec les théoriciens géologues sur l'origine de la terre et de son cœur supposé en fusion. Le champ scientifique se confond avec le littéraire dans ce roman à la trame initiatique que doivent traverser le savant Lindenbrock et son jeune neveu, Axel, alors qu'ils se lancent sur les traces d'Arne Saknussemm, cet alchimiste islandais du XVIème siècle prétendant s'être glissé jusqu'au centre de la terre en pénétrant

dans un volcan éteint d'Islande. Otto Lindenbrock, cet excentrique géologue faisant carrière à l'université de Johannaenum, voit en le cryptogramme trouvé par hasard dans un très vieux livre écrit en finnois, une occasion en or pour couronner sa carrière et bien entendu, pour assouvir sa soif de connaissance, puisqu'au XIXème siècle, nul n'a encore pénétré les mystères du globe terrestre.

Quittant sans hésitation sa bonne vieille Allemagne pour la terre australe, il part donc, fort de la théorie d'Humphry Davis qui soutient que plus l'on pénètre au cœur de la terre, moins la température est élevée, contrairement à ce que suppose Axel, son neveu, beaucoup moins enclin que lui à partir dans une aventure qu'il juge mortelle. S'appuyant sur les réflexions de Sinméon Denis Poisson, Axel pense en effet le cœur de la terre comme un espace en fusion d'où la vie est absente mais à cela, le professeur avide de reconnaissance et de découvertes, fait la sourde oreille, et exige au jeune homme de l'accompagner, quoi qu'il en coûte ! Laissant bien au regret sa fiancée GraüBen derrière lui - qui contre toutes attentes, le pousse avec empressement dans cette aventure - Axel emboîte donc le pas à son oncle et s'offre au labyrinthe volcanique sitôt les calendes de juillet atteintes, ce qui correspond aux derniers jours de juin. Le chemin des deux explorateurs va alors croiser celui d'Hans, un Islandais incarnant la force tranquille mais dont l'aide sera précieuse, à tel point qu'il deviendra le mentor d'Axel.

Cette descente au cœur des profondeurs implique de même une incursion dans l'intériorité des personnages, qui se dévoilent et se révèlent dans cet espace synonyme de matrice, d'origine. Franchissant par degrés l'accession au monde inconnu et autarcique qu'abrite jalousement la croûte terrestre, les trois explorateurs se doivent de franchir eux-même des étapes de maturation personnelle, de s'ouvrir à ce qui est autre. Ainsi le jeune Axel condamnant cette expédition avant même qu'elle ne commence, voit sa vision du monde transformée à mesure qu'il évolue entre les pierres, témoins des âges éloignés. Il se découvre alors une curiosité affûtée par des situations limites, c'est-à-dire par des dangers qui le poussent dans ses retranchements et l'incitent à trouver des réponses à des phénomènes qui en temps normal, lui auraient échappé. Son égarement dans une galerie obscure qui manque de le perdre à jamais tout en lui promettant une mort douloureuse en est un exemple probant, où seule l'ingéniosité et la perspicacité scientifique du jeune homme parviennent à le sortir de ce mauvais pas. Prise de confiance en soi, comme en l'autre, ce n'est que grâce aux forces conjuguées des trois hommes - Lindenbrock représentant la force intellectuelle, Hans, la force physique et Axel, la force de la jeunesse - que l'avancée se voit couronnée par la découverte du monde primaire, ce monde intérieur, régi par des lois sensiblement éloignées de celles régnant sur terre. L'aventure prend donc un tour tout à fait surprenant pour ces trois esprits désormais prêts à accepter l'improbable, puisqu'en effet, contrariant toute pensée rationnelle, la descente au cœur de la terre tend à valider la théorie de Davis, la chaleur n'augmentant que faiblement. Confrontés à un véritable cosmos intra-terrestre, les explorateurs vont alors se trouver en présence de formes animales, végétales et humaines issues d'âges immémoriaux parmi lesquelles il leur faudra se frayer un chemin sous les caprices d'un climat gouverné par d'étranges phénomènes électriques. Éclairant les lecteurs par des explications sur les phénomènes physiques et chimiques rencontrés au fil de cette aventure, Jules Verne parvient à emmener qui le lit aux côtés des personnages, sans jamais perdre l'attention du novice, qui du même fait, s'initie, du moins en théorie, aux découvertes souterraines.

Mêlant plusieurs découvertes notoires de l'époque comme la cryptologie, ou bien les recherches paléontologiques ainsi que les thèses géologiques, Jules Verne parvient à condenser dans les quarante-cinq chapitres de ce roman de science-fiction, un scénario qui aurait pu tout à fait se dérouler à l'époque de son écriture, détail important, puisque l'histoire parut en 1964, soit un an après le déroulement des événements. Cette vraisemblance théorique ne retrouve malheureusement pas son pendant avec les découvertes actuelles mais Voyage au Centre de la la Terre reste tout de même un classique à lire !

- Marine Roux

Mode

SIMON PORTE JACQUEMUS
LE CRÉATEUR QUI MONTE

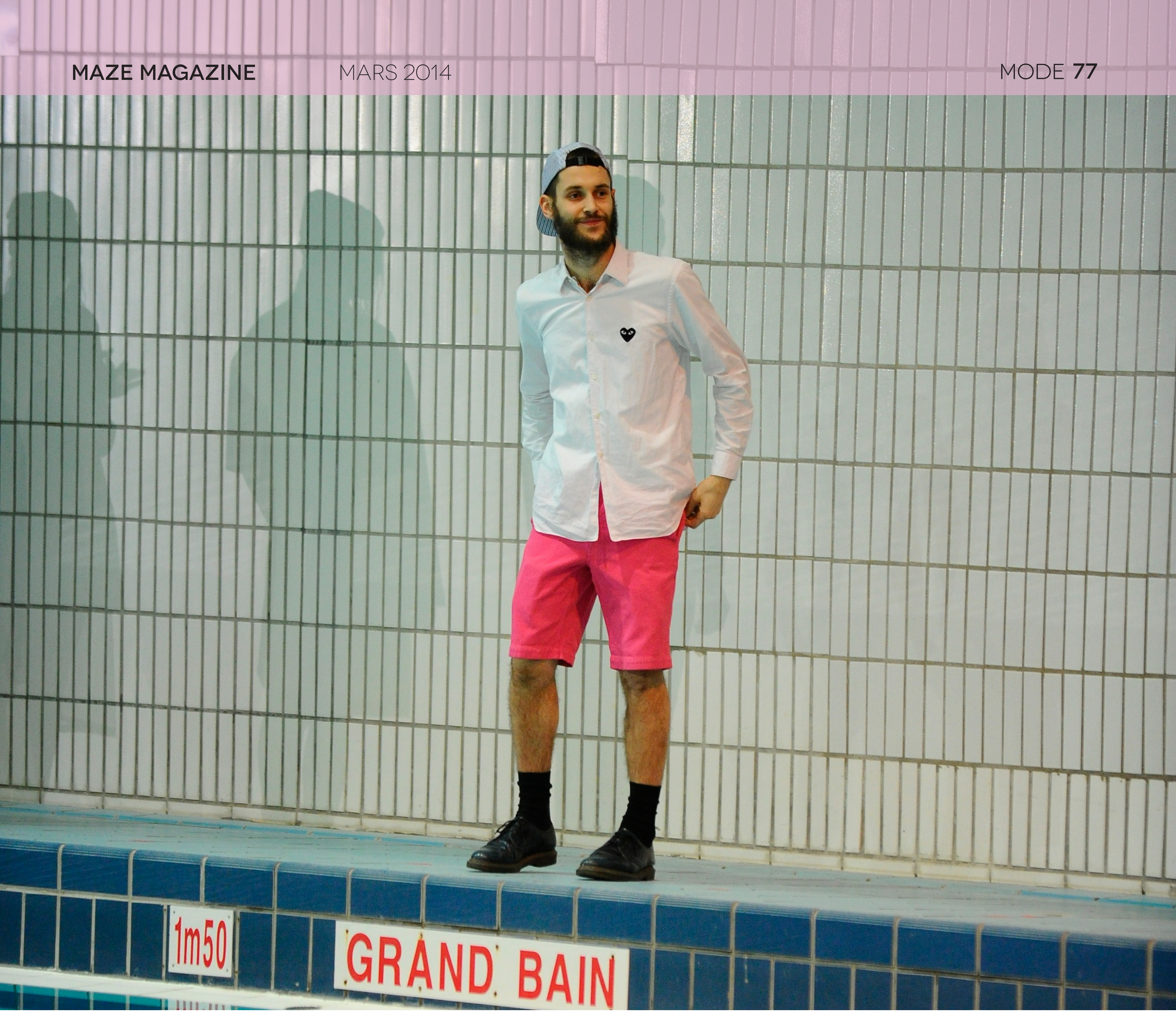


© HITTHEMONKEY

« Je m'appelle Simon, j'aime Marseille, le bleu, le blanc et les années 80. » Voilà comment Simon Porte Jacquemus se présente sur le site de JACQUEMUS, sa marque (rubrique LE BISOUS). À 24 ans le jeune homme est un créateur affirmé et adulé. Retour sur une success-story des plus étonnantes.

Simon Porte Jacquemus a débarqué comme une tornade dans le monde si fermé de la mode. Élevé au pied du Lubéron, ce jeune créateur se qualifie lui-même comme « un enfant de la campagne, du terroir ». Il grandit entre son père, agriculteur qui joue dans des groupes de musique hard rock et sa mère qui l'emmène faire des castings : il tourne des publicités pour Carambar, Intermarché. Sa mère est aussi la première à porter ses créations et à l'encourager à continuer dans la voie de la création. En 2008, il monte à Paris et rentre dans la prestigieuse école ESMOD où il ne passera que trois mois à cause de conflits avec l'administration. Il fait alors des pieds et des mains pour décrocher un job à la boutique parisienne de la marque japonaise Comme des garçons en tant que vendeur. Le décès de sa mère en 2009 le pousse, en parallèle de cet emploi, à créer sa propre marque au nom de jeune fille de sa mère : JACQUEMUS voit le jour. Il dessine et élabore sa première collection dans un ancien atelier de confection d'Isabel Marant, tenu par une famille de Serbes. En 2010, elle est mise en ligne. Vient ensuite en 2012 son premier défilé, qui selon lui est « un des plus beaux moments » de sa vie. En décembre 2013, il s'envole pour NYC. Ses vêtements ont séduit la célèbre boutique Opening Ceremony.

Alors comment expliquer ce succès fulgurant avec ce parcours si peu commun ? Le créateur se démarque par des choix inattendus et audacieux. Il se procure ses tissus chez un fournisseur de vêtements de travail et a récemment collaboré avec Regain, la marque d'uniformes professionnels. Parmi ses autres



matières de prédilection : le lin et la laine bouillie. Tout comme les matières dont il use, ses vêtements sont bruts et minimalistes. Lui s'accorde pour le dire : « Moi, je veux la chemise tellement banale qu'elle en devient chiante et donc bien ». En arrivant à Paris, il s'est bien essayé au style chic, mais sans grand succès car le jeune homme n'aime définitivement pas cela : son style est « plus basique, trash que chic ». Il y a en effet dans ses vêtements une naïveté (cf. sa dernière collection avec des glaces comme motif et son t-shirt à message « J'aime la vie » qui a eu beaucoup de succès) et un refus total du glamour. Et ça fait du bien. Il construit aussi ses collections à sa propre manière : « Pour chaque collection, je pars d'une femme type. Je raconte son histoire. » On aime la femme Jacquemus, nature et qui est à fond dans tout ce qu'elle entreprend, tout comme son créateur. De plus, Simon pratique le made in France, un effort très appréciable car de plus en plus de Français recherchent des produits de ce genre. Il n'hésite d'ailleurs pas à afficher le drapeau tricolore sur ses créations. Sont-ce donc les raisons de son succès ? Oui, mais pas seulement. Le jeune homme se démarque aussi par sa com' inhabituelle. Pour promouvoir ses collections, des séries photos originales que Simon diffuse peu à peu sur les réseaux sociaux, des vidéos que lui-même qualifie de « léchées », présentant ses vêtements dans des cadres simples, du quotidien. De plus, Simon est un as des réseaux sociaux et alimente régulièrement son compte Facebook ainsi que son compte Instagram. Il contacte lui-même les journalistes : avec lui, tout se fait au culot et ça nous change un peu. Quel est l'avis du principal intéressé à propos des raisons de son succès ? « C'est grâce à la fidélité des blogueurs que j'ai pu percer. » Simon Porte Jacquemus serait même victime de son succès grandissant puisque comme il l'a récemment dévoilé sur Facebook, son fameux pull marine a été copié (très mal entre nous). En tout cas, voilà un jeune homme dont nous n'avons pas fini d'entendre parler.

- Marie Puzenat

OUI, JE LA VEUX


Bella Swan - Manolo Blahnik

Vos mains, vos doigts, votre cou, les trois parties de votre corps embellies chaque jour par les pierres les plus précieuses du monde ou les fantaisies colorées et extravagantes. Qu'en est-il de vos pieds ? Ceux qui vous supportent au quotidien ne méritent-ils pas d'être dorlotés eux aussi ?

Les bijoux de pieds. Il serait inutile de dépenser des sommes insensées alors qu'ils seraient dissimulés sous vos chaussures... C'est ainsi que la chaussure bijou fut inventée, amen. Quelle femme n'a jamais craqué pour des chaussures de princesse ? Plus qu'une banale paire d'escarpins, cette chaussure un tant soit peu particulière vous permet de relever n'importe quel vêtement, aussi simple qu'il soit.

Oubliez les accessoires, les chapeaux et les sacs imposants : ils seront de trop. Votre chaussure bijou vous habille déjà de la tête au pied ! Son but n'est pas de faire disparaître le reste de votre tenue que vous avez soigneusement choisie, au contraire, elle l'embellit et ajoute à votre classique une touche de modernité. Comme toujours, attention au fashion faux pas ! Ne vous amusez pas à assortir vos chaussures strass & paillettes avec d'autres éléments trop clinquants : cols détachables, bijoux, pochettes, ceintures, headbands ... Ils seront de trop et vous ressemblerez à une boule de Noël. Jouez la carte de la sobriété et laissez vos pieds prendre tous les risques.

Cette vague n'est pas nouvelle mais au travers des années elle suit les tendances de nos podiums. Cloutées, strassées, pailletées, vernies, et autres décorations encore plus farfelues font la joie de nos créateurs. Vous en connaissez sûrement un mesdames, celui qui vous fait rêver de semelles rouges durant vos nuits endiablées : Monsieur Christian Louboutin, un des plus célèbres créateurs de chaussures connu pour son excentricité et son originalité qui envoie nos pieds au septième ciel en les honorant des plus beaux souliers. On pourrait également citer Manolo Blahnik dont deux de ses plus belles créations ont été rendues célèbres par le film Sex and The City et Twilight (mariage de Isabella Swan). Cependant il n'est pas permis à tous de pouvoir s'offrir de tels escarpins ... La fantaisie a un prix !

Mais ne vous en faites pas, une mode ne parcourt pas seulement les grands défilés, elle atterrit également dans vos boutiques préférées qui prennent le soin de reproduire ou innover les articles en vogue du moment. Pour certaines d'entre vous peut-être plus classiques, il existe des accessoires pour vos chaussures que vous pouvez clipser à vos escarpins lors de grandes occasions. La marque française Red Carpet a lancé sa première ligne de bijoux qui se clipsent à la chaussure : ils sont vendus par paire et ne dépassent pas les vingt-cinq euros. On attend désormais plus que l'été pour ajouter à ces petits bijoux la touche de couleur qui fera de vous le feu d'artifice de toutes les soirées !

- Lea Vittoriano

CINQUIÈME ÉDITION DU CONCOURS INTERNATIONAL DE MODE PODIUM JEUNES STYLISTES

Le 5 février dernier avait lieu à Paris la 5ème édition du Concours International de mode Podium Jeunes Stylistes à l'Hôtel des Invalides. Cet événement créé en 2009 et placé sous le patronage de la ministre de la culture et de la communication Aurélie Filippetti, a pour but de promouvoir et de lancer les jeunes créateurs du monde entier. Maze vous invite à partager un moment de création artistique qui mêle émerveillement et travail d'orfèvre.

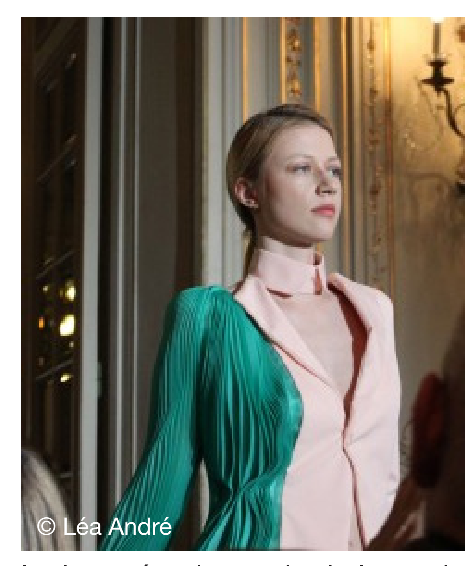
© Léa André

Paris, 20h, Hôtel des Invalides. Une longue file d'attente s'accumule devant les royales grilles. Après un passage au compte goutte dans la cour et une autre (courte) attente pour accéder aux salons privés du Gouverneur militaire de Paris, l'immersion dans l'univers du défilé commence à prendre effet. L'intérieur du bâtiment est à couper le souffle : miroirs baroques, lustres fastueux, tapisseries d'un autre temps, tapis rouge, dorures et lourds rideaux plissés se côtoient dans une grande suite de pièces qui semble ne pas en finir. Le remplissage du lieu se fait progressivement ; apparemment le Parisien aime se faire désirer.


© Léa André

Enfin, après plusieurs dizaines de minutes de retard, le véritable spectacle commence. Le thème de cette cinquième édition anniversaire est « anamorphose ». Même si l'on sait que les jeunes créateurs sont l'élite de la mode actuelle (ils ne sont que quinze à avoir été sélectionnés sur deux cent participants autodidactes ou issus de grandes écoles de mode) et qu'ils ont bénéficié d'un suivi pendant toute la réalisation de leurs travaux, on peine à imaginer une déclinaison de panoplies (deux pièces créatives et une pièce de prêt-à-porter) sur ce thème.

Et pourtant, venus des quatre coins du monde (France, Monaco, Corée du Sud, Biélorussie, Chine, Ukraine, Russie, Costa Rica) ces jeunes artistes en herbe arrivent à nous faire voyager grâce à quelques bouts de tissus et - on imagine - un nombre incalculable d'heures de travail. Le résultat est saisissant : à quelques centimètres de soi, défilent des mannequins vêtues de robes aux formes géométriques et bicolores, tandis que d'autres se déhanchent du haut de leurs hauts talons, toutes de cuirs vêtues. Le jeu sur le mélange des matières et des couleurs est déconcertant : l'association d'un vert d'eau criard avec un rose pastel ? Aucun problème. Un tee-shirt à motifs kaléidoscopiques associé à des lunettes d'aviateur futuristes ? Vous voilà servis.


© Léa André

La beauté et la magie de la mode résident probablement dans cet exploit : quand la démarche féline du mannequin est mise en valeur par l'ondulation du tissu vaporeux ou bien encore, quand la souplesse de la capuche souligne l'élégance du visage. L'interdépendance du tissu et du corps, c'est peut-être ça la clé de la réussite d'un défilé bien exécuté. Autant le dire, pari réussi.

- Sur place, Eloïse Prével

Jeux Vidéo



LES INFOS JEUX VIDÉO DE FÉVRIER



© DR

Si, après un mois de janvier assez calme dans le domaine du jeu vidéo, on s'attendait à un mois de février plus dynamique, il ne s'est en réalité pas passé grand-chose non plus. Cependant, ce n'est pas non plus le néant absolu et nous pouvons noter quelques nouveautés et sorties intéressantes.

Tout d'abord, les choses semblent s'accélérer autour de Titanfall, titre phare de Respawn Entertainment et édité par Electronic Arts. En effet, la bêta du jeu a enfin été lancée le 14 février dernier pour une sortie prévue pour le 13 mars. À noter cependant que la sortie a été décalée de deux semaines pour la Xbox 360, au 28 mars. L'attente autour de ce jeu est telle que Microsoft, qui a l'exclusivité sur ses deux consoles, développe actuellement une mise à jour de la One destinée à améliorer ses fonctions sociales et multijoueur, au centre de Titanfall.

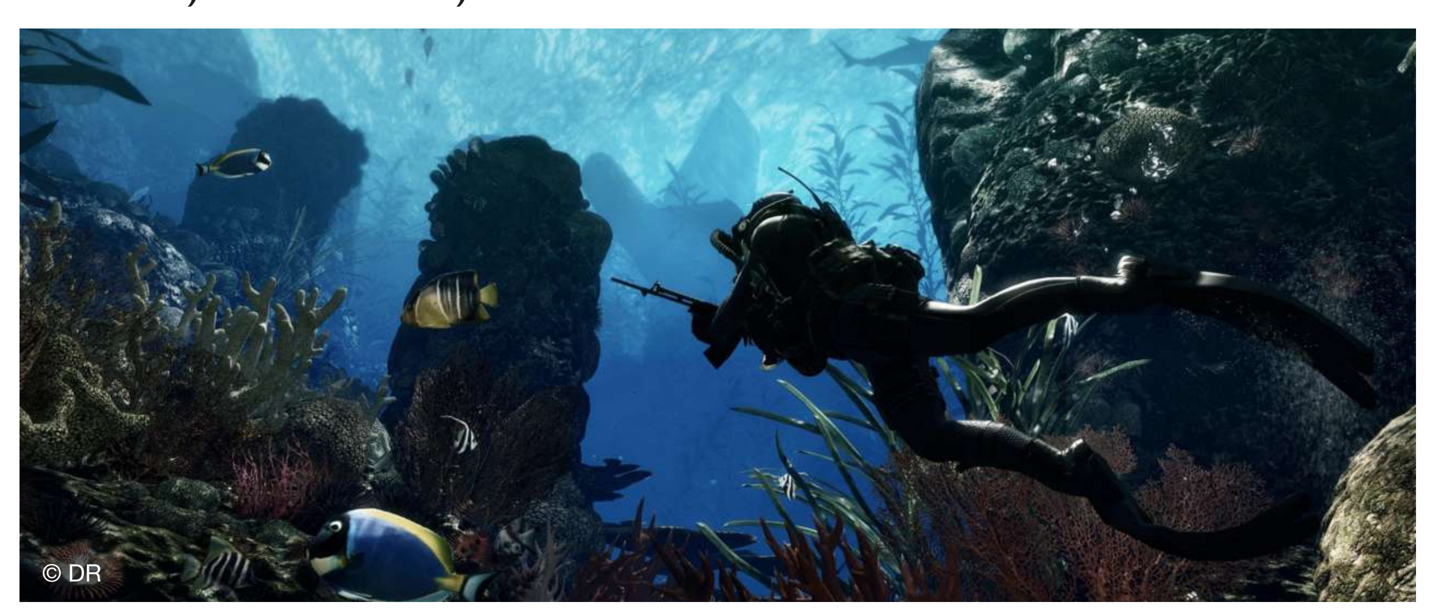
Pour parler des sorties, en février il s'agit surtout de rééditions ou de compilations de jeux déjà publiés les précédentes années. On a par exemple Fable Anniversary, reprise sur Xbox 360 de l'excellent RPG Fable sorti sur la Xbox première du nom il y a dix ans. Hélas, la remasterisation en HD n'a pas réussi à rattraper une réalisation technique médiocre qui influe forcément sur le gameplay du titre. Niveau compilations, on notera surtout Sid Meier's Civilization V : The Complete Edition sur PC, regroupant l'opus de base et des différents packs additionnels, et Far Cry : L'Expédition Sauvage sur PC, PS3 et Xbox 360, pack des trois premiers opus et d'un DLC. Ces deux jeux étant formés de titres ayant à chaque fois eu un certain succès lors de leurs sorties, il est inutile de se faire trop de souci à leur sujet. Enfin, Rayman Legends est sorti sur Xbox One et PS4 et a pu assister à son succès sur les consoles qui pouvaient déjà en profiter. On ne peut aussi qu'applaudir sa réalisation sur les consoles next-gen.

Il y a tout de même eu quelques inédits ces dernières semaines, parmi lesquels Lightning Returns, opus concluant la fameuse trilogie Final Fantasy XIII. Attendu depuis longtemps par les fans, ce jeu est une réussite sur le plan technique, avec un environnement audio travaillé et des graphismes très réussis. Seul point noir, un scénario un peu trop complexe et dirigiste qui peut frustrer et dérouter le joueur. Ce titre conclut ainsi une trilogie qui, à n'en point douter, est devenue un incontournable du jeu vidéo RPG.

Pour finir, il faut mentionner les quelques jeux à venir fin février, qui n'étaient pas sortis au moment de la rédaction de cet article, comme Castlevania : Lords of Shadows 2, une version HD de Resident Evil 4 sur PC, Thief ou encore Tales of Symphonia Chronicles.

- Thomas Sanchez

720P, 30 FPS, ENCORE LES BIENVENUS ?


© DR

Qu'il est loin, le temps où Sony et Microsoft promettaient conjointement des résolutions en 1080p et en 60 fps sur PS3 et Xbox 360 ! Longtemps en effet, les joueurs ont cru à cette utopie, devant en retour subir des GTA IV en 640p sur PS3, ou des Halo 3 eux aussi en 640p.

Les joueurs se sont donc plaints, en vain.

La venue d'une nouvelle génération de console marquait alors le retour de ce doux rêve. Pouvoir enfin voir des jeux avec une résolution correcte devait devenir banal. Quelle ne fut pas la surprise alors de voir débarquer des Tomb Raider, MGS V Ground Zeroes en 720p ou Thief en 900p sur Xbox One. Cela voudrait-il signifier que les joueurs ont payés 500 euros pour une machine incapable de faire ce que font les PC depuis des années ?

On peut nuancer le propos. Tout d'abord, il serait de mauvaise foi de jeter la pierre sur les développeurs sans prendre en compte le fait que ceux-ci aient eu des délais réduits pour développer sur next gen. Au bout d'à peine six mois de commercialisation, peut-être sommes-nous tout simplement impatients, et devrions nous plutôt laisser le temps au temps pour voir des jeux graphiquement plus adéquats au matériel composant nos belles consoles next gen.

Une comparaison One/360 sur MGS V ... Ou comment jouer au jeu des sept différences.

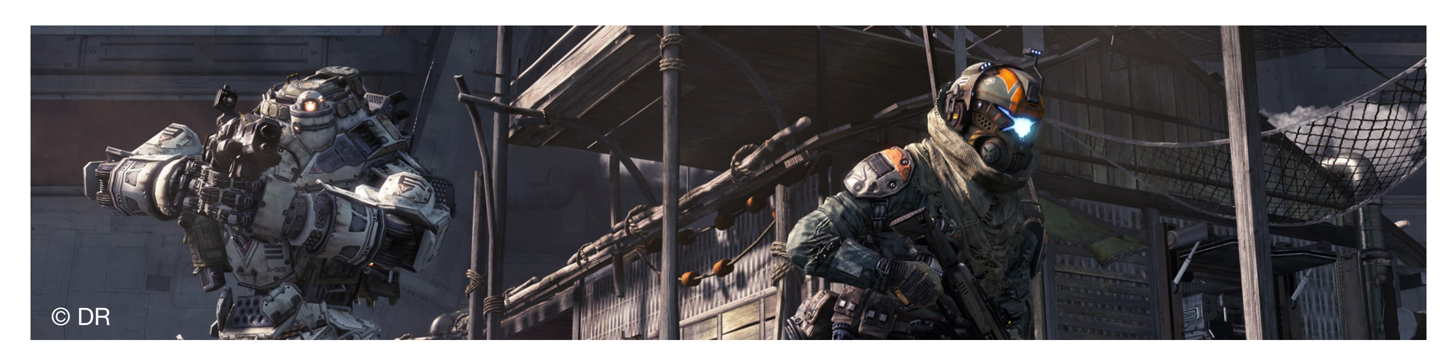
Reprenons ensuite le cas de la pauvre Xbox One. 10 % de ses capacités sont dédiées à un Kinect dont les joueurs ne veulent pas. Peut-être alors qu'avec une mise à jour et affranchie du détecteur de mouvement, la Xbox One pourrait tirer pleinement profit de sa carte graphiquement pour afficher de meilleurs rendus.

Le problème c'est que sur PS4 aussi on constate des problèmes techniques. Prenons Knack, la production de Mark Cerny, l'architecte de la PS4. Le jeu ne dépasse jamais les 40 images/secondes. Étonnant n'est-ce pas ? En somme, nous avons joué toute une génération sur du 720p et 30 images/secondes et avons pourtant connu de biens belles expériences, même visuelles. Mais il est incongru de continuer à proposer des jeux n'offrant pas le standard qui devrait être en vigueur quand bon nombre de marques, dont Sony, font la promotion des nouveaux téléviseurs 4K, avec des tailles d'écrans toujours plus folles. Comment vanter les mérites d'écrans pouvant aller jusqu'à des résolutions en 3840x2160 si à côté on ne peut jouer qu'en 720p à nos jeux ? De plus, est-il même correct de vendre des consoles dites de nouvelles générations si celles-ci, en plus de proposer des graphismes loin d'être grandioses, ne proposent pas ce que feraient des PC, et ce parfois moins cher ?

Il sera intéressant de surveiller l'évolution des résolutions des productions next gen cette année, afin de voir si des promesses datant de six à sept ans seront enfin tenues. Hélas, les joueurs semblent bien partis pour devoir une fois de plus batailler pour le fameux « 1080p, 60 fps », qui pourrait devenir un argument de choix en faveur de Sony. Ironique.

- Sullivan Lepetit

TITANFALL
L'ATTENTE EST-T-ELLE MÉRITÉE ?


© DR

Souvent annoncé comme la grosse sortie de 2014, TitanFall a beaucoup fait parler de lui depuis l'E3 2013. Il faut dire que les anciens développeurs de Call Of Duty arrivés dans le jargon d'EA Games ont su proposer une alternative intéressante à leur ancienne licence, mais aussi à Battlefield. Aux yeux des joueurs, TitanFall se doit d'être le futur du multijoueur compétitif.

En février, EA Games a décidé de nous faire languir avec l'ouverture de la bêta sur Xbox One et PC. Un premier élément de réponse, donc, pour savoir si l'attente fut légitime.

TitanFall, ou l'avenir du FPS compétitif

N'y allons pas par quatre chemin, TitanFall est d'une efficacité redoutable dès lors que l'on a le monstre en main. Rarement, ces dernières années, un FPS n'aura proposé autant de fun et provoqué un tel engouement en y jouant. Immersif à souhait, les possibilités de gameplay sont assez variées pour que le joueur se sente incorporé dans un nouvel univers dont seuls les lancements de consoles next gen ont le secret. Si les phases à pied sont vivaces et diablement nerveuses, ce sont avant tout les Titans qui représentent l'attraction principale de cette nouvelle production. Ces méchas hommages à une culture japonaise renaissante sont tout simplement jouissifs à prendre en main. Du script faisant entrer le joueur dans son Titan aux divers sons émis par le cockpit de ce dernier, on baigne dans le plaisir total.

Cependant, il est nécessaire de nuancer certains éléments. Car si TitanFall semble s'imposer comme une nouvelle référence du FPS multi, il ne mérite sans doute aucunement l'engouement qu'il génère. Tout d'abord, bien que je sois contrarié d'évoquer cet aspect en premier lieu, évoquons les graphismes du soft. En effet, TitanFall demeure tout de même l'uns des premiers softs de la Xbox One, et est accessibles aussi aux joueurs PC. Deux plateformes disposant d'une puissance de frappe reconnue et dont on attend tout de même, en 2014, un certain standard graphique. Or, TitanFall est loin d'être impressionnant et il réside une fois de plus en ce soft une version Xbox 360 +. S'il n'est pas laid, nous sommes en droit d'attendre bien plus d'un titre de l'éditeur américain ayant tout de même énormément misé ces dernières années sur des moteurs impressionnants tels que le Cry Engine ou le Frosbite 3.

Les phases en Titans sont particulièrement nerveuses

Qu'importe, les graphismes ne font en effet pas tout. Seulement, un autre point me laisse particulièrement perplexe au vu de cette bêta : le fameux 6VS6. Si j'étais sceptique à l'annonce du nombre très restreint de joueurs pour une licence arrivant, là encore, en 2014, c'est en y jouant que j'ai constaté l'étendue du problème. Très vite les joueurs humains se retrouvent tous en Titans, et si l'on souhaite jouer à pied, nous nous retrouvons à affronter uniquement des bots. Triste sort que l'on ne pensait plus vivre durant une nouvelle génération de console. Il est peu dire que cet élément ruine en partie l'immersion procurée par le titre. TitanFall semble donc bien parti pour devenir une licence phare d'EA Games et sera à n'en pas douter un titre de qualité. Il représente il est vrai la nouvelle étape du FPS compétitif. Mais gageons qu'EA fera les efforts nécessaires pour que TitanFall 2 profite de graphismes véritablement next gen et propose des combats opposant bien plus de joueurs humains. Dès lors, plus rien ne pourra arrêter ce mécha.

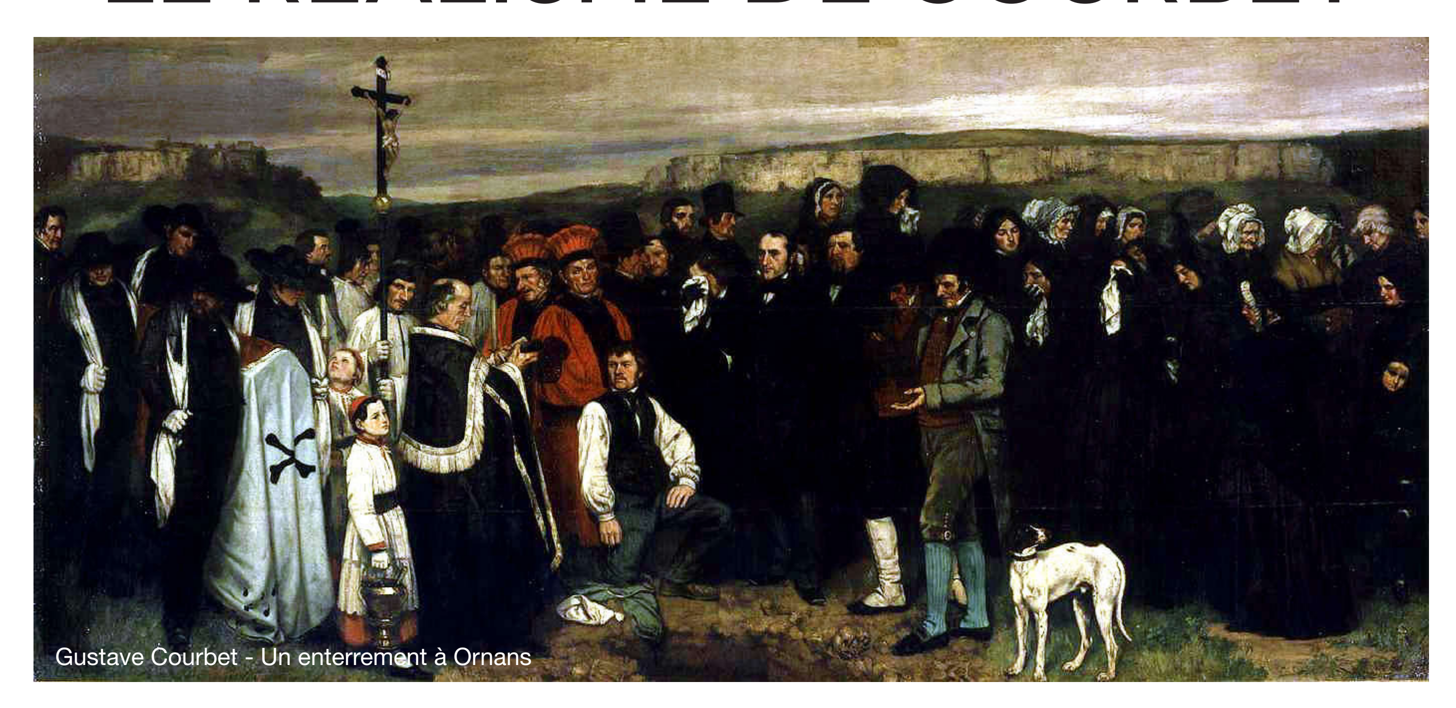
- Sullivan Lepetit



Art



LE RÉALISME DE COURBET


Gustave Courbet - Un enterrement à Ornans

Original, me direz-vous, je suis du même avis. Il est vrai après tout que le réalisme n'est pas au programme de seconde, et qu'il s'agit d'un obscur mouvement bien loin de nous. Quel siècle déjà ? Ier avant JC ou encore VIIème après Romulus et Rémus ? Y avait qui dedans ? Pierre Bourdieu et Aristote voire Raphaël, il me semble.

Trêve de bavardage. Le réalisme, c'est sérieux. Pas question de rire avec ces gens-là, ni d'omettre le moindre petit détail. Ça file doux, à l'époque. Pas de petites blagues inutiles qui alimentent les conversations, et qui nous donnent aujourd'hui un peu le sourire, pour le meilleur ou pour le pire. Là-bas l'ambiance était à la précision. Rendre le quotidien aussi important que le reste, pas le temps de déconner. Littérature et peinture sont dans la seconde moitié du XIXe siècle cernées par l'idée de véracité, l'exigence de se plonger dans un monde vrai, la volonté de succéder au romantisme trop idéaliste ou trop sombre : déconnecté. Outre Balzac, Stendhal ou Maupassant aux lettres, aux rênes de la peinture les maîtres du courant sont Courbet (Gustave et non Julien) ou Manet (impressionniste aussi, oui).

Concentrons-nous sur le chef de file. Fort de ses succès, et des résonances encore provocantes de son Origine du Monde (1866), l'homme a traversé le temps pour parvenir à nos yeux et à notre réflexion. Mais bien avant ça, Courbet était, dans un monde en pleine explosion industrielle, un agitateur de renom. Sa perspective féminine n'est alors qu'un exemple de polémique. N'oublions pas qu'à cette époque les grands formats sont encore réservés à des scènes sublimées, à de grands moments historiques, mythiques. Alors Un enterrement à Ornans ne pouvait qu'être mal vu dans un tel contexte. Le peintre est alors critiqué pour cette représentation du "trivial" et du "laid". Et ce en particulier lors du Salon de Peinture de 1850, où l'œuvre maîtresse a eu du mal à se faire accepter. C'est pourquoi elle fut refusée à l'Exposition Universelle de 1855.

L'artiste cherche pourtant à redonner sa place à une population délaissée jusque là par l'art. Il est peut-être novateur, mais a l'envie de sublimer le monde authentique, de permettre à tous d'accéder au rang de personnage culturel. Mais son inspiration ne vient pas que de là, il la puise également dans l'amour qu'il voue à la République. Entre Ornans, sa ville natale, et les interprétations auxquelles s'ouvrent l'immense toile (316cm X 668 cm), le choix pour le spectateur est vaste, la contemplation longue, et la pensée court vivement.

Seul point sur lequel on peut s'accorder sans discuter des heures durant, c'est qu'avant celle-ci, les scènes d'enterrement sont quasi-inexistantes dans la représentation. Pourtant les villageois semblent s'unir dans le chagrin plus que dans tout autre événement. Mort et tristesse sont bien les deux thèmes qui se dégagent. Mais une question se presse à ma bouche : qui est celui porté dans le trou béant et noir, centre aspirant le regard ? Lorsque le tableau est peint entre 1849 et 1850, la deuxième République

est alors en vigueur depuis 1848. Louis Napoléon Bonaparte prend sa place au pouvoir et est élu président de la République française le 20 décembre face à Eugène Cavaignac. Deux ans plus tard, en 1850, Louis Philippe meurt. Le futur Napoléon III commence à prendre de l'allure, et cherche à combler ses désirs de pouvoir. Le deuxième Empire se profile.

Courbet a-t-il pressenti la fin de la République, si chère à son cœur ? A-t-il indirectement averti ses contemporains ? Aucune certitude face à ces théories, mais il est toujours agréable d'avoir l'impression de percer un mystère.

En quelques œuvres, Gustave Courbet, peu apprécié de son temps, était pourtant visionnaire. Sans lui et pas mal de ses congénères, l'art ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui. La République non plus, de par son engagement et celui de bon nombre d'intellectuels. À toute heure, il faut des hommes pour y croire, pour avancer, pour se battre, pour créer ou pour provoquer, que ce soit dans la culture ou dans la politique.

- Louison Larbodie



FESTIVAL SPRING

LA CINQUIÈME SAISON ARRIVE !

© Christophe Raynaud de Lage

La Brèche, nichée au cœur du Maupas, à Cherbourg-Octeville, lance pour la cinquième année le festival Spring, co-organisé avec de nombreuses structures sur tout le territoire Bas-Normand. Du 20 mars au 13 avril, ce sera une occasion unique de découvrir ou de redécouvrir le cirque contemporain. La particularité de Spring : il est le seul festival de France exclusivement dédié à cet art si singulier. On l'interprète mal, il est trop souvent associé au cirque traditionnel. Rien à voir avec tout cela ! C'est un art nouveau, avec des bases redéfinies et un concept réinventé. Il est fait d'images, de sensations, créé pour nous transporter dans son univers singulier et multiple à la fois. Chaque circassien, chaque compagnie a sa propre vision du monde à revendiquer et à faire découvrir. C'est pour nous l'occasion d'être embarqués dans un voyage hors du temps. Et c'est ce que la Brèche va nous prouver cette année encore, avec un programme varié et riche en émotions. A moi, pour le moment, de vous donner un avant-goût de cette aventure.

Tout d'abord, l'ingénieuse Carte Blanche, accordée chaque année par la Brèche à une compagnie. Pour 2014, elle est dédiée à une famille : la famille Boitel. On retrouve un peu la vocation du cirque dit familial. A la seule différence que cette Carte Blanche laisse libre cours à toutes les fantaisies, tout est permis ! Un petit aperçu ? Laissez-moi planter le décor : un monde de chaos, toujours au bord de la catastrophe, dont les chutes sont source de rire et de joie. Dans ce joyeux bazar, trois hommes qui s'amusent et tentent de l'organiser. Une production inédite et pleine de surprises, en somme ! Passons dans un autre registre et parlons arts équestres. En effet, ils font partie des thèmes à l'honneur cette année. Dans plusieurs haras de Basse-Normandie se déroulera le spectacle « Perspectives cavalières ». Non, on ne se contentera pas de faire tourner en rond des chevaux, au rythme d'un fouet. Un ballet équestre s'offrira à nous et nous donnera une leçon de vie. Une harmonie entre un cheval et quatre acrobates s'installera alors. Parfois, on se retrouvera entraîné dans un tourbillon de légèreté et de couleurs, une sorte de danse entraînante. D'autres fois, on sera plongé dans un monde qui révèle toutes nos faiblesses, la violence dont chacun peut faire preuve, mais aussi ce besoin vital qu'est l'autre. On se reconnaîtra dans ce tableau de sentiments et de tourments, car ce sont nos différents côtés, étincelants et obscurs, qui sont ici mis à nus. A présent, changement de décor, changement de corps. Désormais, penchons-nous sur un spectacle tout en portés acrobatiques et danse au sol, « Nos limites ». Sur scène, dans une ambiance neutre (sol blanc, éclairage simple), deux corps, ceux d'Alexandre Fournier et Matias Pilet, nous content une histoire d'absence, de disparition et de handicap. Voici un autre genre de leçon de vie, qui nous explique que malgré les limites du corps, on peut toujours se surpasser. Il suffit de persévérer, de se relever après chaque chute, car tout est encore possible, malgré des moyens différents. Une aventure partie d'une rencontre entre les deux artistes et Fabrice Champion, trapéziste voltigeur devenu tétraplégique, et décédé en 2013. Ils ont entamé ensemble un projet fait de « tétradanse » et de « tétracro », une autre façon de parler de la tétraplégie, plus belle, plus poétique. Les acrobates ont donc finalement dû continuer leur route et terminer ce spectacle unique, en mémoire et en l'honneur de Fabrice Champion. Ce ne sont que quelques fragments du festival Spring, dont les lignes de forces, dessinées par sa directrice Yveline Rapeau, nous mèneront petit à petit vers une programmation vouée vouée à nous enchanter. Les clés du monde des arts du cirques sont à portée de main ... A nous de savoir les saisir et de les utiliser à bon escient. Rendez-vous du 20 mars au 13 avril, au cœur de la création circassienne. Laissez-vous transporter !

- Nine Uhel



Clock, à mi-chemin entre The White Stripes (ou un autre duo fille/gar
ock) et Hole (pour le côté nineties). Après les avoir découverts en live sur l'u
mières parties récentes, j'en ai profité pour leur poser quelques questions.
36 - 37
UKRAINE
LA CONTESTATION EN MARCHE
ANDROID APP ON
Google play
Télécharger dans
l'App Store
FINANCÉ AVEC LA PARTICIPATION DU
Programme
Jeunesse
en action